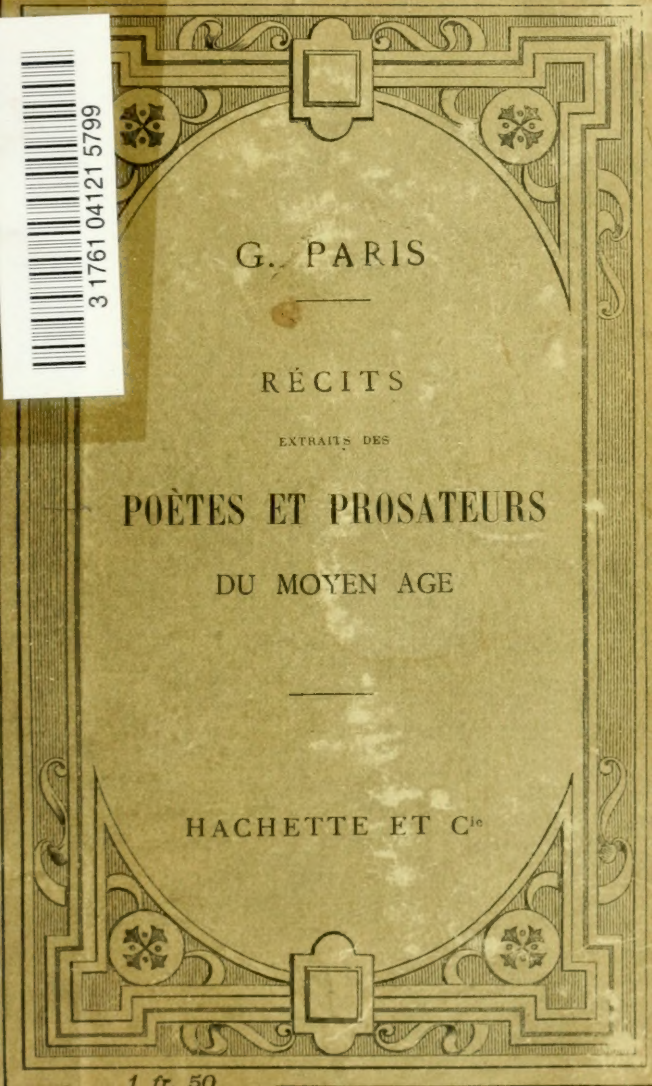

3 1761 04121 5799
G. PARIS
RÉCITS
EXTRAITS DES
POÈTES ET PROSATEURS
DU MOYEN AGE
HACHETTE ET Cie
1 fr. 50

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

Classiques Français

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES ÉLÈVES. FORMAT PETIT IN-16 CARTONNÉ

BOILEAU. *Œuvres poétiques* (Brunetière) 1.50
Poésies et Extraits des œuvres en prose (Brunetière) .... 2 »
BOSSUET. *Connaissance de Dieu* (de Lens) 1.60
Sermons choisis (Rébelliau) .... 3 »
Oraisons funèbres (Rébelliau) 2.50
BUFFON. *Discours sur le Style* (Nollet) .... ».75
Morceaux choisis (E. Dupré) 1.50
CHANSON DE ROLAND. *Extraits* (G. Paris) 1.50
CHATEAUBRIAND. *Extraits* (Brunetière) 1.50
CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES DU XVIe SIÈCLE (Lemercier) .... 2 »
CHOIX DE LETTRES DU XVIIe SIÈCLE (Lanson) 2.50
CHOIX DE LETTRES DU XVIIIe SIÈCLE (Lanson) 2.50
CHRESTOMATHIE DU MOYEN AGE (G. Paris et Langlois) .... 3 »
CONDILLAC. *Traité des Sensations*, liv. I (Charpentier) 1.50
CORNEILLE. *Scènes choisies* (Petit de Julleville) .... 1 »
Théâtre choisi (Petit de Julleville) .... 3 »
Chaque pièce .... 1 »
DESCARTES. *Discours de la Méthode* (Charpentier) 1.50
Principes de la Philosophie, 1re partie (Charpentier) 1.50
DIDEROT. *Extraits* (Texte) .... 2 »
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS (G. Paris et Jeanroy) 2.50
EXTRAITS DES HISTORIENS DU XIXe SIÈCLE (C. Jullian) 3.50
EXTRAITS DES MORALISTES (Thamin) 2.50
FÉNELON. *Fables* (Ad. Regnier) .... ».75
Sermon pour la Fête de l'Épiphanie (G. Merlet) .... ».60
Télémaque (A. Chassang) 1.80
Lettre à l'Académie (Cahen) 1.50
FLORIAN. *Fables* (Geruzez) .... ».75
JOINVILLE. *Histoire de saint Louis* (Natalis de Wailly) .... 2 »
KANT. *Fondements de la Métaphysique des mœurs* (Lachelier) 1.50
LA BRUYÈRE. *Caractères* (Servois et Rébelliau) 2.50

LA FONTAINE. *Fables* (E. Geruzez et Thirion) 1.60
Choix de Fables (Geruzez et Thirion) .... 1 »
LAMARTINE. *Morceaux choisis* .... 2 »
LECTURES MORALES (Thamin et Lapie) 2.50
LEIBNIZ. *Extraits de la Théodicée* (P. Janet) 2.50
Monadologie (H. Lachelier) .... 1 »
Nouveaux essais sur l'Entendement humain (Lachelier) 1.75
MALEBRANCHE. *Recherche de la Vérité*, liv. II (Thamin) 1.50
MOLIÈRE. *Scènes choisies* (Thirion) 1.50
Théâtre choisi (Thirion) .... 3 »
Chaque comédie .... 1 »
MONTAIGNE. *Principaux chapitres et Extraits* (Jeanroy) 2.50
MONTESQUIEU. *Grandeur et déc. des Romains* (C. Jullian) 1.80
Extraits de l'Esprit des lois et des œuvres diverses (Jullian) .... 2 »
Esprit des lois, livre I (Jullian) .... ».25
PASCAL. *Provinciales I, IV, XIII et Extraits* (Brunetière) 1.80
Pensées et Opuscules (Brunschwicg) 3.50
PROSATEURS DU XVIe SIÈCLE (Huguet) 2.50
RACINE. *Théâtre choisi* (Lanson) .... 3 »
Chaque tragédie .... 1 »
RÉCITS DU MOYEN AGE (G. Paris) 1.50
ROUSSEAU (J.-J.). *Extraits en prose* (Brunel) .... 2 »
Lettre à d'Alembert sur les spectacles (Brunel) 1.50
SCÈNES, RÉCITS ET PORTRAITS extraits des Ecrivains français des XVIIe et XVIIIe s. (Brunel) .... 2 »
SÉVIGNÉ. *Lettres choisies* (Ad. Regnier) 1.80
THÉATRE CLASSIQUE (Ad. Regnier) .... 3 »
VOLTAIRE. *Choix de lettres* (Brunel) 2.25
Siècle de Louis XIV (Bourgeois) 2.75
Charles XII (Waddington) .... 2 »
Extraits en prose (Brunel) .... 2 »

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

Classiques Grecs

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES ÉLÈVES. FORMAT PETIT IN-16 CARTONNÉ

ARISTOPHANE et MENANDRE. *Extraits* (Bodin et Mazon), édition couronnée par l'Institut. 2.50

ARISTOTE. *Morale à Nicomaque*, 8e liv. (Lucien Lévy).... 1 »

Morale à Nicomaque, 10e liv. (Hannequin) 1.50

Poétique (Egger) .... 1 »

BABRIUS. *Fables* (A.-M. Desrousseaux) 1.50

DÉMOSTHÈNE. *Discours de la Couronne* (Weil) 1.25

Les trois Olynthiennes (Weil).. ».60

Les quatre Philippiques (Weil). 1 »

Sept Philippiques (Weil)....... 1.50

DENYS D'HALICARNASSE. *Première lettre à Ammée* (Weil). ».60

ELIEN. *Morceaux choisis* (J. Lemaire)...................... 1.10

ÉPICTÈTE. *Manuel* (Thurot).. 1 »

ESCHYLE. *Morc. ch.* (Weil)... 1.60

Prométhée enchaîné (Weil)..... 1 »

Les Perses (Weil) .... 1 »

ESOPE. *Fables* (Allègre)....... 1 »

EURIPIDE. *Théâtre* (Weil), chaque tragédie................. 1 »

Morceaux choisis (Weil) .... 2 »

EXTRAITS DES ORATEURS ATTIQUES (Bodin)........... 2.50

HÉRODOTE. *Morceaux choisis* (Tournier et Desrousseaux)... 2 »

HOMÈRE. *Iliade* (A. Pierron).. 3.50

Iliade, les chants I, II, VI, IX, X, XVIII, XXII, XXIV, sép... ».25

Odyssée (A. Pierron)........... 3.50

Odyssée, les chants I, II, VI, XI, XII, XXII, XXIII, sép........ ».25

LUCIEN. *De la manière d'écrire l'Histoire* (A. Lehugeur)..... ».75

Dialogues des Morts (Tournier et Desrousseaux)............ 1.50

LUCIEN (Suite). *Le Songe ou le Coq* (Desrousseaux)......... 1 »

Morceaux choisis des Dialogues des Morts, des Dieux, etc. (Tournier et Desrousseaux)... 2 »

Extraits [*Timon d'Athènes*, etc.] (V. Glachant)................ 1.80

PLATON. *Criton* (Ch. Waddington) .... ».50

République, VIe, VIIe, VIIIe livres (Aubé), chacun.......... 1.50

Ion (Mertz).................... ».75

Menexène (J. Luchaire)........ ».75

Phédon (Couvreur) 1.50

Morceaux choisis (Poyard)..... 2 »

Extraits (Dalmeyda)........... 2.50

PLUTARQUE. *Vie de Cicéron* (Graux)...................... 1.50

Vie de Démosthène (Graux) .... 1 »

Vie de Périclès (Jacob)......... 1.50

Morceaux choisis des biograph. (Talbot). 2 vol. : les Grecs illustres, 1 vol. 2 fr. ; les Romains illustres, 1 vol......... 2 »

Morceaux choisis des Œuvres morales (V. Bétolaud)....... 2 »

Extraits suivis des vies parallèles (Bessières)............. 2 »

SOPHOCLE. *Théâtre* (Tournier). Chaque tragédie............. 1 »

Morceaux choisis (Tournier).... 2 »

THUCYDIDE. *Morceaux choisis* (Croiset) .... 2 »

XÉNOPHON. *Anabase*, 7 livres (Couvreur).................. 3 »

Économique (Graux et Jacob).. 1.50

Extraits de la Cyropédie (J. Petitjean) 1.50

Mémorables, livre I (Lebègue). 1 »

Extraits des Mémorables (Jacob)...................... 1.50

Morceaux choisis (de Parnajon). 2 »

RÉCITS

EXTRAITS

DES POÈTES ET PROSATEURS

DU MOYEN AGE

MIS EN FRANÇAIS MODERNE

66131. — Paris, Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus.

RÉCITS

EXTRAITS

DES POÈTES ET PROSATEURS

DU MOYEN AGE

MIS EN FRANÇAIS MODERNE

PAR

GASTON PARIS
de l'Académie française
et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1910

PRÉFACE

Je présente ici, conformément à la décision du Ministre de l'Instruction publique en date du 6 août 1895, un choix de morceaux narratifs extraits des poètes et prosateurs français du moyen âge, en vue des classes de grammaire de nos lycées et collèges.

Je me suis efforcé d'y réunir des spécimens des divers genres de notre ancienne littérature narrative. On y trouvera d'abord des échantillons de l'épopée nationale, puis quelques fables et contes, enfin des morceaux tirés des livres d'histoire écrits en langue vulgaire. Les extraits épiques vont du XIe siècle à la fin du XVe; les fables et contes appartiennent aux XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles; les morceaux historiques commencent au début du XIIIe siècle avec Villehardouin et s'arrêtent avec Froissart à la fin du XIVe siècle, les historiens du XVe siècle, malgré le mérite de plusieurs d'entre eux, ne m'ayant pas offert de narrations qui me

parussent à la fois assez claires et assez intéressantes pour pouvoir plaire à des enfants.

Je pense au contraire que les enfants liront avec plaisir et profit tous les morceaux que j'ai traduits pour eux, soit de nos vieux poètes épiques, soit de nos conteurs, soit de nos historiens. L'inspiration de notre épopée proprement nationale, dans sa naïveté simple, forte et parfois sublime, ira droit au cœur de jeunes Français : ils comprendront sans peine l'héroïsme de Roland et de Guillaume d'Orange, la grandeur tragique de la mort du duc Bégon, la noble ingénuité d'Aïoul. Ils verront dans l'initiation de Perceval à la chevalerie, qu'on veut lui cacher, le symbole des vocations aventureuses qui peuvent déjà solliciter leur jeune imagination, et ils jouiront, comme les lecteurs d'autrefois, de la crânerie un peu fanfaronne de Jean de Paris et de l'émerveillement causé par son splendide cortège. Parmi les contes et les fables, plusieurs leur sont déjà familiers, et ils auront plaisir à les retrouver sous une autre forme, et à faire ainsi un premier essai de critique littéraire comparée ; d'autres — comme les histoires de Renard et Isengrin — les amuseront par leur malice et leur gaieté; d'autres les toucheront par la profondeur simple et pénétrante du sentiment qui s'en dégage. Ils retrouveront dans les morceaux historiques, et cette fois appliquée à des personnages et à des événements réels, l'admiration que leur aura inspirée la poésie épique, et ils y verront les plus nobles exemples de

patriotisme, de courage et de dévouement, à côté d'anecdotes simplement agréables comme la légende de Blondel ou d'aventures pathétiques comme la mort de l'infortuné Gaston de Foix. Tout le livre leur apprendra, je l'espère, à mieux aimer la vieille patrie qui depuis plus de mille ans a excité tant d'amour, mérité tant de sacrifices et animé tant d'âmes de son génie et de son cœur. En même temps ils apprendront à connaître bien des détails de la vie d'autrefois; ils s'habitueront à se représenter leurs aïeux dans leurs coutumes, dans leur façon d'être, avec leurs vêtements, leurs armures, leurs habitudes quotidiennes. Ils trouveront, sans presque s'en douter, dans cette lecture une instruction qui leur restera plus tard en même temps qu'une récréation bienvenue à des études plus arides.

J'ai fait ce que j'ai pu pour que cette instruction et cette récréation leur fussent aisées. Je ne me suis pas astreint à traduire les vieux textes avec la fidélité littérale qu'auraient eu droit d'exiger d'autres lecteurs; si dans les morceaux en prose j'ai essayé de suivre en général le mouvement de la phrase de l'auteur, de façon à ce qu'on sentît la différence de l'ancien style et de nos habitudes actuelles, dans les morceaux en vers je me suis plus librement comporté avec l'original, ne craignant ni de supprimer des redondances, des superfluités, des répétitions, ni même d'ajouter çà et là quelques mots d'explication ou de liaison qui rendissent le récit plus clair, plus suivi et plus facile.

J'ai laissé dans la traduction un certain nombre de mots aujourd'hui hors d'usage ou pris dans un sens qui a disparu. Ces mots sont marqués d'un astérisque, et tous sont expliqués dans le petit vocabulaire qui termine le volume. J'ai joint en outre au texte des notes, en petit nombre, contenant quelques explications d'anciens usages, quelques renseignements sur les lieux ou les personnages mentionnés, quelques remarques sur les idées ou les sentiments exprimés, quelques rapprochements tout à fait élémentaires. J'espère que, grâce à ce double secours, des enfants de dix à douze ans n'auront aucune peine à lire et à comprendre des récits qui en eux-mêmes sont tous à leur portée.

Le choix que j'ai fait est loin d'épuiser ce qui, dans notre littérature du moyen âge, pourrait être offert à de jeunes lecteurs en fait de morceaux narratifs. S'il paraît trop restreint, il me sera facile de l'augmenter, soit en donnant un second recueil, soit en élargissant celui-ci. C'est aux maîtres qui feront usage du présent volume que je demande de m'indiquer les accroissements, ainsi que les améliorations de tout genre, qu'il leur semblerait utile d'y apporter.

Paris, le 29 juin 1896.

RÉCITS

EXTRAITS

DES POETES ET PROSATEURS

DU MOYEN AGE

POÉSIE ÉPIQUE

La Chanson de Roland[1].

Marsile, roi païen[2] de Saragosse, se voyant hors d'état de résister à l'invasion imminente des Français, qui ont conquis le reste de l'Espagne, se décide à envoyer à Charlemagne des messagers porteurs de perfides propositions de

1. La *Chanson[3] de Roland* ou *de Roncevaux*, dans la rédaction que nous avons, remonte à la seconde moitié du XIe siècle. Elle est écrite en laisses[4] de vers décasyllabiques assonants[5]; chacun des paragraphes de notre mise en prose représente une laisse. Elle a pour fondement historique l'expédition de Charles, roi des Francs, en Espagne, qui se termina le 15 août 778 par une surprise dans les gorges des Pyrénées, où périt avec l'arrière-garde un personnage illustre, marquis de Bretagne, appelé Roland. Mais l'épopée a bien transformé l'histoire. — Nous donnons un bref sommaire de tout le poème, sauf des morceaux que nous traduisons en entier

2. On confondait au moyen âge les Musulmans avec les païens.

paix. Ils trouvent l'empereur près d'une ville dont il vient de s'emparer.

L'empereur est joyeux et de belle humeur : il a renversé avec ses machines de guerre les tours et les murailles de la ville, et il l'a prise. Ses chevaliers y ont fait grand butin, en or, en argent, en richesses de toute sorte. Les païens se sont convertis ou ont été mis à mort. Charlemagne s'en est allé dans un grand verger, avec lui Roland et Olivier, le duc Samson, Anséis le fier, et Gérin et Gérier, Ivon et Ivoire, Engelier le Gascon, le vaillant Oton, le preux Bérenger, le vieux Girard de Roussillon [1]; des milliers d'autres Français les accompagnent. Les chevaliers ont étendu sur l'herbe des étoffes de soie; ils y jouent aux tables*, ou, les plus sages et les plus vieux, aux échecs, pendant que les bacheliers* agiles se livrent à des exercices guerriers. Sous un pin, près d'un églantier, on a posé un fauteuil* d'or : là est assis le roi qui gouverne la douce France [2]. Il a la barbe blanche, la tête toute fleurie*, la taille noble, la contenance majestueuse : à qui le cherche, il n'est pas besoin qu'on le désigne. Les messagers de Marsile descendirent de leurs mules blanches et le saluèrent humblement; ils tenaient tous à la main un rameau d'olivier.

1. Ces personnages sont les « douze pairs », liés entre eux par le « compagnonnage », institution germanique encore en usage aux temps féodaux.

2. Ce nom est donné à la France, au moyen âge, même par des étrangers.

Ganelon, envoyé à Saragosse pour conclure la paix avec Marsile, se laisse entraîner, par la haine qu'il porte à Roland et par les présents qu'il reçoit, à trahir les Français. Il promet à Marsile de décider Charlemagne à confier à Roland le commandement de l'arrière-garde : quand elle se trouvera dans les gorges de Roncevaux, séparée du gros de l'armée française qui aura déjà passé les monts, les Sarrasins l'attaqueront avec des forces vingt fois supérieures. En effet, Roland, Olivier[1], les dix autres pairs et vingt mille hommes forment l'arrière-garde, qui reste dans les défilés pendant que Charlemagne et les autres rentrent en France. L'empereur, en passant les gorges des Pyrénées, est assiégé de pressentiments funestes.

Hauts sont les monts, les vallées ténébreuses, noirs les rochers, les défilés effrayants. Les Français les traversent avec grande peine : de quinze lieues on entend le bruit de leur marche. Ils arrivent enfin à la Grande Terre[2], ils voient la Gascogne, domaine de leur seigneur. Ils pensent alors à leurs châteaux, à leurs fiefs, à leurs chères épouses et aux jeunes filles de France : il n'y en a pas un dont le cœur ne s'attendrisse et qui ne verse des larmes. Mais plus troublé que tous les autres est l'empereur : il a laissé son neveu en Espagne ; il pense à lui et ne peut s'empêcher de pleurer.

Les douze pairs sont restés en Espagne, vingt mille Français en leur compagnie : ils ne craignent

1. Olivier est le *compagnon*, le plus intime, le frère d'armes de Roland ; sa sœur Aude doit épouser Roland au retour de l'expédition d'Espagne.

2. *Terre maior*, « le pays souverain, dominant » : nom donné à la France quand elle dominait en effet tout le monde latino-germanique.

rien et ne redoutent aucun danger. L'empereur, lui, rentre en France; il pleure, il tire sa barbe blanche. Le duc Naime[1], qui chevauche à ses côtés, lui dit : « Qui vous afflige? » Charles répond : « Il est aisé de le deviner. J'ai grand deuil et grande crainte : Ganelon causera le malheur de la France. Cette nuit j'ai eu un songe, une vision qu'un ange m'a montrée[2] : je le voyais qui, entre mes mains, me brisait ma lance. J'ai laissé Roland dans une marche* périlleuse; j'ai grand'peur qu'il ne reste dans ces gorges. Dieu! si je le perds, jamais je ne retrouverai son pareil! »

Les païens, sortis de leur embuscade, s'approchent de l'arrière-garde, qui ne s'attend pas à être attaquée.

Les païens s'arment de bons hauberts* et de heaumes*; ils ceignent leurs épées, ils saisissent leurs lances et leurs écus, qui portent des flammes blanches, ou bleues, ou rouges; ils laissent là leurs mulets et leurs palefrois*, montent sur leurs destriers* et chevauchent en rangs pressés. Le jour était clair et le soleil beau[3] : leurs armures flamboient, et par orgueil ils sonnent mille clairons. Le bruit retentit au loin; les Français l'entendent. « Sire* compagnon, dit Olivier, je crois que nous allons avoir à

1. Naime, duc de Bavière, le Nestor de notre épopée, l'ami, le confident et le sage conseiller de Charlemagne.

2. On croyait que les songes étaient des visions que les anges, par ordre de Dieu, faisaient apparaître devant les hommes endormis.

3. Le combat de Roncevaux eut lieu le 15 août 778, par conséquent en plein été.

livrer bataille. — Dieu nous l'accorde! dit Roland. On doit pour son seigneur souffrir toutes les peines, endurer le chaud et le froid, et perdre au besoin et du poil et de la peau. Pensons tous à bien frapper : qu'on ne chante pas sur nous de mauvaise chanson[1]. Ce n'est pas de moi qu'on racontera quelque histoire déshonorante. Les païens sont dans leur tort et les chrétiens dans leur droit[2]. »

Olivier monte sur un rocher qui domine les autres : à droite, s'avançant par une vallée verdoyante, il voit venir la masse des païens. Il appelle Roland, son compagnon : « Je vois venir du côté de l'Espagne un tel éclat d'armures, de hauberts brunis, de heaumes flamboyants! Ces païens vont faire grand mal aux Français. Le perfide Ganelon nous a trahis; c'est lui qui devant l'empereur a parlé pour qu'on nous laissât à l'arrière-garde. — Tais-toi, Olivier, répond Roland. C'est mon parâtre*[3] : je ne veux pas que tu dises un mot contre lui. »

Olivier est monté sur un rocher. Il voit au loin la puissance d'Espagne, les Sarrasins assemblés en si

1. On voit ici l'usage qui régnait au XIe siècle de composer des chansons élogieuses ou satiriques sur la conduite de chacun à la guerre.

2. Cette idée du bon droit des chrétiens revient souvent; elle fait de la guerre entre chrétiens et infidèles un vrai « jugement de Dieu (voy. p. 30, n. 1) » : aussi, quand Roland et les siens ont succombé, est-il indispensable que Charlemagne prenne une éclatante revanche.

3. Ganelon avait épousé la mère de Roland, veuve de Milon d'Anglers.

grand nombre; il voit reluire les heaumes ornés d'or et de pierres précieuses, les écus, les hauberts, les lances avec leurs flammes; il ne peut compter même les bataillons : il y en a trop. Dans son cœur il est fort troublé. Il descend le plus vite qu'il peut, il vient aux siens et leur raconte tout.

« J'ai vu les païens, dit Olivier; jamais homme n'en vit autant. Rien que dans l'avant-garde ils sont bien cent mille, heaumes lacés, hauberts vêtus, les lances droites au fer reluisant, montés sur leurs chevaux aux belles crinières. Vous allez avoir une bataille telle qu'il n'y en eut jamais. Seigneurs Français, demandez à Dieu la force et le courage; tenez ferme, pour que nous ne soyons pas vaincus. » Les Français s'écrient : « Honni qui s'enfuira! Fallût-il mourir, il ne vous en manquera pas un. »

« Les païens ont des forces immenses, dit Olivier, et nous sommes bien peu. Compagnon Roland, sonnez[1] votre cor : Charles l'entendra, qui passe les défilés; il fera revenir l'armée et nous secourra. » Roland répond : « Ce serait folie. Je perdrais mon honneur en douce France, si je sonnais mon cor pour ces païens. Je frapperai de grands coups avec Durendal[2] : la lame en sera sanglante jusqu'à l'or de la

1. Olivier dit ici *vous* à Roland, que tout à l'heure il tutoyait; on emploie confusément, dans la poésie épique, l'une et l'autre forme.

2. *Durendal* est l'épée de Roland, *Hauteclaire* celle d'Olivier, *Joyeuse* celle de Charlemagne, *Almace* celle de Turpin, etc.

garde. Ces maudits païens sont venus ici pour leur malheur : je vous le garantis, ils sont tous condamnés à mort. »

« Compagnon Roland, sonnez votre olifant*! Charles l'entendra, qui passe les défilés, et les Français reviendront. — Ne plaise à Dieu, répond Roland, qu'aucun homme puisse dire que j'aie sonné mon cor pour ces païens! Mes parents n'en auront pas de reproche. Quand je serai dans la grande bataille, je frapperai plus de mille coups ; vous verrez l'acier de Durendal tout sanglant. Les Français sont valeureux et frapperont hardiment ; rien ne préservera ceux d'Espagne. »

« Compagnon Roland, sonnez l'olifant! Charles l'entendra et fera revenir l'armée ; il nous secourra avec ses barons*. — Ne plaise à Dieu, répond Roland, que pour moi mes parents soient blâmés et que la douce France tombe en mépris! Je frapperai si bien de Durendal, la bonne épée que j'ai ceinte à mon côté, que vous en verrez la lame toute sanglante. Ces félons païens se sont rassemblés ici pour leur malheur : je vous le garantis, ils sont tous condamnés à mort[1]. »

« Je ne vois aucun déshonneur à faire ce que je vous dis, reprend Olivier. J'ai vu les Sarrasins d'Es-

1. L'appel d'Olivier et la réponse de Roland sont répétés trois fois, dans des termes presque pareils, mais sur des assonances* différentes ; c'est un procédé qui est assez fréquent dans nos anciennes chansons de geste.

pagne. Les vallées, les montagnes, les landes et les plaines en sont couvertes. Cette race maudite a massé une armée immense, et nous n'avons qu'une bien petite troupe. — Mon ardeur en est d'autant accrue, répond Roland. Ne plaise à Dieu ni à ses saints ni à ses anges que la France perde son renom à cause de moi! J'aime mieux la mort que la honte. C'est pour les grands coups que nous donnons que l'empereur nous aime. »

Roland est preux et Olivier est sage; tous deux sont des chevaliers vaillants à merveille. Ils s'arment, ils montent à cheval : ils n'esquiveront pas le combat, dussent-ils y mourir. Les deux comtes sont braves, et leurs paroles sont fières. — Les païens s'approchent en grande hâte. « Vous en voyez déjà quelque chose, Roland, dit Olivier. Les voilà tout près de nous, et Charles est maintenant bien loin. Vous n'avez pas daigné sonner votre cor. Si le roi était revenu, nous n'aurions rien eu à craindre; lui et ceux qui l'accompagnent n'encourront aucun blâme. Regardez derrière vous, vous verrez une arrière-garde destinée à un triste sort : ceux qui prendront part à ce combat n'en verront jamais d'autre. — Tais-toi, Olivier; ne dis pas de telles paroles. Honni le cœur qui se couarde* dans la poitrine! Nous resterons fermement à notre poste : à nous les beaux coups, à nous le massacre! »

Quand Roland voit la bataille toute proche, il devient plus fier qu'un lion ou un léopard. Il encourage

les Français ; il appelle Olivier : « Compagnon, ami, ne parlez pas de la sorte ! L'empereur qui nous a laissés ici en a choisi vingt mille parmi lesquels il ne savait pas un couard. On doit pour son seigneur souffrir de grandes peines, endurer le froid et le chaud, perdre au besoin sa chair et son sang. Frappe de Hauteclaire et moi de Durendal, la bonne épée que l'empereur m'a donnée. Si je meurs, celui qui l'aura après moi pourra dire : Cette épée fut celle d'un noble guerrier ! »

Plus loin est l'archevêque Turpin[1]; il pique son cheval et monte sur une éminence ; il appelle autour de lui les Français, et voici le sermon qu'il leur adresse : « Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici ; nous devons mourir pour notre roi et défendre la chrétienté. Vous allez avoir à livrer bataille, n'en doutez pas : vous voyez de vos yeux les Sarrasins. Confessez vos fautes, implorez la pitié de Dieu, et je vous absoudrai pour le salut de vos âmes. Si vous mourez dans ce combat, vous serez des martyrs : vous aurez vos places au plus haut du paradis. » Les Français se prosternent ; l'archevêque les bénit et les absout ; la pénitence qu'il leur donne, c'est de bien frapper.

Roland s'avance au travers des défilés, monté sur son bon cheval Veillantif ; ses armes lui seyent bien : il brandit sa lance, dont la pointe se dresse vers le ciel

1. Turpin ou Tylpin fut véritablement archevêque de Reims sous Charlemagne ; mais c'est dans l'épopée seulement qu'il joue un rôle guerrier et meurt à Roncevaux.

et porte une bannière toute blanche, attachée par des lanières dorées qui lui pendent jusqu'aux mains. Il a le corps souple, le visage clair et riant ; son compagnon le suit de près, et les Français ont mis en lui toute leur confiance. Roland regarde fièrement du côté des Sarrasins, avec douceur et humilité du côté des Français ; il leur dit avec courtoisie : « Seigneurs barons, tenez bien le pas. Ces païens cherchent leur perte : nous ferons aujourd'hui un butin tel que n'en eut jamais roi de France. » A ce moment, les deux armées se trouvèrent en présence.

« Je ne veux plus rien dire, dit Olivier. Vous n'avez pas daigné sonner votre cor, et nous n'avons pas le roi avec nous. Ni lui, ni ceux qui l'accompagnent n'encourront aucun blâme de ce qui va arriver. Seigneurs barons, soyez fermes, chevauchez hardiment ; préparez-vous à recevoir et à donner des coups. N'oublions pas le cri de ralliement de Charles. » Aussitôt de toutes parts les Français crient : « Monjoie[1] ! » En les entendant on sent leur courageuse résolution. Avec quelle fierté ils s'avancent ! Ils poussent leurs chevaux, ils s'apprêtent à frapper. Et les Sarrasins les attendent sans crainte : Français et païens, les voilà aux prises !

Après un premier combat, où une division païenne a été exter-

1. *Monjoie*, mot d'origine inconnue, est le cri de ralliement des Français. Ce n'est qu'après l'époque de notre poème qu'on a ajouté « Saint-Denis ! »

minée, une seconde division s'est avancée, et la bataille a repris.

La bataille est formidable et rude. Olivier et Roland frappent à l'envi, l'archevêque les imite, les douze pairs ne s'épargnent pas, tous les Français font de leur mieux. Par centaines, par milliers, les païens meurent ; la fuite seule en sauve quelques-uns. Mais chez les Français aussi tombent les meilleurs champions : ils ne reverront pas leurs femmes et leurs parents, et Charlemagne qui les attend dans les défilés. — En France éclate une tourmente prodigieuse, orage de vent et de tonnerre, pluie et grésil démesurés ; la foudre tombe à coups redoublés, la terre elle-même tremble : de Saint-Michel du Péril jusqu'aux Saints, de Besançon jusqu'au port de Wissant[1], il n'y a pas une demeure dont les murs ne chancellent ; en plein midi de grandes ténèbres couvrent le ciel. Tous ceux qui le voient en sont épouvantés ; la plupart s'écrient : « C'est la destruction, c'est la fin du monde ! » Mais ils ne disent pas vrai, ils ne savent ce que c'est : c'est le grand deuil pour la mort de Roland !

La seconde division païenne ayant été défaite, la troisième est venue la remplacer, les Français luttent toujours, mais ils ne sont plus que bien peu.

1. Saint-Michel en Normandie, Xanten dans le duché de Clèves (Prusse rhénane), Besançon en Franche-Comté, Wissant (port jadis important) dans le Boulonnais, pris comme les quatre points extrêmes de la France propre.

Qu'il eût fait beau voir Roland et Olivier manier leurs épées, l'archevêque frapper de sa lance! Ceux qu'ils ont tués à eux trois, — c'est écrit dans l'histoire et dans des chartes, — on peut bien les estimer à quatre milliers. Les Français qui leur restent les secondent bien. Ils font avec succès quatre charges, mais la cinquième leur est funeste : tous les chevaliers français sont tués, excepté soixante que Dieu épargne encore. Avant de mourir, ils se vendront cher.

Le comte Roland voit la grande perte des siens ; il appelle son compagnon Olivier : « Cher sire*, qu'en dites-vous? Que de bons vassaux* vous voyez étendus à terre! Nous pouvons plaindre la belle, la douce France, privée de tels barons. Ah! roi aimé, que n'êtes-vous ici? Frère, que ferons-nous? comment lui faire savoir ces nouvelles? — Je ne sais, dit Olivier, et j'aime mieux mourir que d'encourir le déshonneur[1]. »

« Je sonnerai mon olifant, dit Roland : Charles l'entendra, qui passe les défilés, et les Français reviendront. — Ce serait une grande honte, dit Olivier, et pour tous vos parents un déshonneur qui durerait autant que leur vie. Quand je vous l'ai demandé, vous n'avez pas voulu le faire : si vous le faites maintenant, ce ne sera pas avec mon approbation :

1. Ce changement de rôle des deux compagnons s'explique chez Roland par le remords de sa témérité, chez Olivier par la rancune que lui a laissée la conduite de Roland.

en plein combat, ce ne serait pas d'un brave. »

« La bataille est rude, dit Roland ; je sonnerai du cor pour appeler le roi Charles. — Ce sera pour vous une honte, répond Olivier, et un déshonneur pour tout votre lignage. Quand je vous l'ai dit, vous ne l'avez pas voulu. Si le roi était revenu, nous n'aurions rien eu à craindre ; lui et ceux qui l'accompagnent n'encourront aucun blâme. Sonner du cor maintenant ne serait pas un acte de vaillance. Par ma barbe, si je revois ma gente * sœur Aude, vous ne serez jamais son époux ! »

« Pourquoi êtes-vous irrité contre moi ? dit Roland. — Compagnon, la faute en est à vous. La bravoure raisonnable n'est pas la folie ; la mesure vaut mieux que l'outrecuidance[1]. Voilà nos Français morts par votre présomption, et Charles privé de nos services. Si vous m'aviez cru, le roi serait venu, nous aurions heureusement terminé cette bataille, Marsile aurait été pris ou tué. Votre prouesse, Roland, il nous faut la pleurer : Charlemagne vous perdra, et jusqu'au jugement dernier il n'y aura plus un homme comme vous. Vous allez mourir, et la France en sera abaissée. Aujourd'hui prend fin notre loyal compagnonnage : avant le soir aura lieu la douloureuse séparation. »

1. La *mesure*, ou la modération, est la vertu qui doit couronner toutes les vertus d'un parfait chevalier. Roland, en refusant d'appeler du secours, a montré une *démesure* qu'il expie par la mort; mais cette *démesure* donne à son caractère, comme à celui d'Achille dans l'*Iliade*, sa grandeur épique.

L'archevêque entend leur dispute; il pique son cheval de ses éperons d'or, s'approche d'eux et les admoneste : « Sire Roland et vous, sire Olivier, au nom de Dieu, cessez de vous disputer! Sonner du cor maintenant ne peut plus nous servir à rien : Charles est loin, il reviendrait trop tard. Toutefois il vaut mieux l'appeler, qu'il vienne et nous venge; il ne faut pas que les gens d'Espagne s'en aillent joyeux. Puis nos Français nous trouveront ici morts, ils recueilleront nos corps, ils nous mettront sur des civières, en pleurant de deuil, et nous enterreront dans des cimetières bénits; nous ne serons pas mangés par les chiens, les porcs et les loups. — Vous parlez bien », dit Roland. Roland met l'olifant à sa bouche : il l'enfonce et en sonne avec grande puissance. Le son porte au loin dans les hautes montagnes : on l'entend à trente grandes lieues. Charles l'entend avec les siens. « Les nôtres livrent bataille », dit l'empereur. Mais le comte Ganelon lui répond : « Si un autre que vous le disait, je dirais qu'il ment. »

Le comte Roland, à grand effort, à grande peine, à grande douleur, sonne son olifant : le sang clair jaillit de sa bouche, ses tempes éclatent; mais aussi la voix du cor retentit au loin : Charlemagne l'entend dans les défilés où il passe; Naime et tous les Francs l'écoutent. « J'entends le cor de Roland, dit le roi : il ne le sonnerait pas s'il ne livrait bataille. — Il n'y a pas de bataille, répond Ganelon. Vous êtes vieux et tout fleuri *, et vraiment vous parlez comme un en-

fant. Vous connaissez bien Roland et son orgueilleuse folie : c'est merveille que Dieu le tolère si longtemps ! Il va cornant tout un jour après un lièvre ; il est en train pour le moment de se moquer de vous devant ses pairs. Il n'y a homme au monde qui osât l'attaquer. Chevauchez : pourquoi vous arrêter? La Grande Terre est encore loin devant nous. »

Le comte Roland a la bouche sanglante et les tempes rompues ; à grande peine, à grande douleur il sonne son olifant. Charles et les Français l'écoutent. Le roi dit : « Ce cor a une bien longue haleine! — C'est qu'un bon vassal y met toute sa peine, dit le duc Naime. N'en doutez pas, Roland livre bataille, et celui qui vous conseille de n'y pas faire attention, c'est celui-là qui l'a trahi. Adoubez*-vous, criez votre cri de ralliement, et secourez vos amis : vous entendez bien l'appel douloureux de Roland ! »

L'empereur fait sonner ses cors : les Français mettent pied à terre, s'arment de hauberts et de heaumes, ceignent leurs épées, prennent en mains leurs écus et leurs grandes lances aux flammes blanches, rouges et bleues, puis ils partent sur leurs destriers et chevauchent en hâte parmi les défilés. Ils se disent l'un à l'autre : « Si nous trouvons Roland encore en vie, nous donnerons avec lui de grands coups. » Hélas ! ils viennent trop tard !

Les montagnes sont hautes, vastes et ténébreuses, profondes les vallées où courent des torrents. Les cors de guerre sonnent par devant et par derrière :

tous répondent à l'olifant. L'empereur chevauche, plein d'angoisse, sa barbe blanche étalée sur son haubert; les Français le suivent tristes et courroucés. Tous pleurent et s'inquiètent, tous prient Dieu de garder Roland jusqu'à ce qu'ils le rejoignent sur le champ de bataille et puissent combattre avec lui. Hélas! cela ne leur sert à rien : ils sont partis trop tard, ils ne peuvent arriver à temps!

Les soixante derniers combattants, y compris Olivier, sont tués; il ne reste plus debout que Roland et l'archevêque Turpin, grièvement blessé. Les païens, entendant les cors qui annoncent le retour de l'armée de Charlemagne, s'enfuient, laissant ces deux survivants maîtres du champ de bataille.

Les païens s'enfuient vers l'Espagne, pleins de rage. Roland ne peut les poursuivre : il a perdu son bon destrier Veillantif. Il va porter secours à l'archevêque, qu'il voit chanceler; il lui délace son heaume doré, il lui enlève son haubert à mailles légères; il coupe en morceaux son bliaut* de soie et avec les pans il lui bande ses grandes plaies; puis il le prend dans ses bras, contre sa poitrine, et le couche doucement sur l'herbe verte. Il lui adresse une courtoise prière : « Gentil seigneur, donnez-moi congé[1]. Nos compagnons, que nous aimions tant, les voilà morts : nous ne devons pas les abandonner. Je

1. La politesse, dans nos anciens poèmes, est cérémonieuse : on ne quitte jamais quelqu'un sans demander expressément le congé, c'est-à-dire la permission de se retirer.

veux aller les chercher et les reconnaître, les placer et ranger devant vous, pour que vous puissiez les bénir. — Allez et revenez, dit l'archevêque ; par la grâce de Dieu, nous sommes, vous et moi, maîtres du champ de bataille. »

Roland part ; il va tout seul par le champ du combat, il parcourt la vallée et la montagne. Il a trouvé Ivoire et Ivon, Gérin et son compagnon Gérier, et Engelier le Gascon, et plus loin Oton et Bérenger, près d'eux Samson et Anséis, et le vieux Girard de Roussillon. Il prend les barons l'un après l'autre, il les apporte à l'archevêque et les range devant lui. L'archevêque ne peut retenir ses larmes : il lève la main, il fait sa bénédiction et dit : « Seigneurs, c'est pitié de vous ! Que le Dieu de gloire reçoive vos âmes et les mette dans les saintes fleurs du paradis ! Je sens moi-même l'angoisse de la mort : je ne verrai plus le noble empereur. »

Roland repart ; il parcourt de nouveau le champ de bataille. Il trouve enfin son compagnon Olivier. Il le prend dans ses bras et le serre étroitement contre sa poitrine ; il revient avec peine près de l'archevêque et couche le mort, à côté des autres, sur un écu ; l'archevêque l'absout et le bénit : alors se renforcent le deuil et la grande pitié. Roland dit : « Beau* compagnon Olivier, pour briser les lances et percer les écus, pour mettre en pièces les hauberts, pour vaincre et humilier les orgueilleux, pour diriger et conseiller les prud'hommes*, jamais en

aucun pays il n'y eut meilleur chevalier que vous! »

Le comte Roland, en voyant morts ses pairs et Olivier qu'il aimait tant, s'attendrit et se met à pleurer. Il pâlit, il ne peut plus se tenir debout, il tombe sans connaissance. « Hélas! dit l'archevêque, quel dommage de vous, baron! »

Quand l'archevêque voit Roland tomber à côté de lui, il en a une telle douleur que jamais il n'en éprouva de pareille. Il étend la main et prend l'olifant; il veut aller vers une eau courante qui traverse la vallée, prendre de l'eau et en donner à Roland. A grand' peine il parvient à se relever; il s'avance en chancelant, à tout petits pas; mais il est si faible, il a perdu tant de sang, qu'il ne peut guère aller loin : avant qu'il ait parcouru un arpent, le cœur lui manque; il tombe, et il sent l'angoisse de la mort prochaine.

Le comte Roland revient de sa pâmoison; il se lève, tout endolori. Il regarde autour de lui, et au delà de ses compagnons, sur l'herbe verte, il voit étendu le noble seigneur, le représentant de Dieu. L'archevèque a joint ses deux mains et élève son regard vers le ciel; il confesse ses péchés et demande à Dieu de lui accorder le paradis. Le voilà mort au service de Charles, l'archevèque Turpin! Il a été toute sa vie le champion de Dieu contre les païens, soit par de beaux sermons, soit par de grandes batailles : que Dieu lui accorde sa sainte bénédiction!

Le comte Roland voit l'archevêque étendu à terre : ses entrailles se sont échappées de son corps, sa cer-

velle répandue frémit encore sur son front. Roland s'approche : il lui croise sur la poitrine ses deux belles mains blanches, et le plaint suivant l'usage de son pays[1] : « Ah! noble homme, gentil chevalier, je vous recommande aujourd'hui au Dieu de gloire. Il n'y aura jamais homme qui le serve plus volontiers. Depuis le temps des apôtres il n'y a pas eu un pareil prophète pour maintenir la loi et convertir les hommes. Puisse votre âme n'avoir ni souffrance ni privation et trouver ouverte la porte du paradis! »

Roland sent l'approche de la mort : sa cervelle lui sort par les oreilles. Il prie d'abord Dieu qu'il appelle à lui tous ses pairs, puis il implore pour lui-même l'ange Gabriel. Il prend l'olifant, pour qu'on ne dise pas qu'il l'a perdu, et s'avance, dans une lande, du côté de l'Espagne, de plus de la portée d'une arbalète. Il s'arrête au haut d'un tertre, sous deux beaux arbres, entre quatre blocs de marbre taillés : là il tombe sur l'herbe verte, la face au ciel; il se pâme, et il sent que sa mort est proche.

Hauts sont les monts et épais les arbres; les quatre blocs de marbre reluisent; Roland, pâmé, est étendu sur l'herbe verte. Un Sarrasin l'épiait : il feignait

1. C'était en effet, au onzième siècle, un usage français, mais qui paraît avoir une origine germanique, que la plainte funéraire, appelée proprement *regret*, qu'on devait aux morts, notamment à ceux qui étaient tués dans le combat. Parfois on était obligé de se contenter d'une simple exclamation de douleur et d'éloge; mais, quand on le pouvait, on faisait du *regret* une véritable oraison funèbre.

d'être mort et s'était couché entre les cadavres, le corps et le visage barbouillés de sang; il entreprit une folie qui devait lui être mortelle. Il se lève et se met à courir; il touche le corps et les armes de Roland et s'écrie : « Le voilà vaincu, le neveu de Charles! J'emporterai cette épée en Arabie. » Il tire la barbe de Roland et saisit Durendal pour l'enlever du fourreau ; mais pendant qu'il la tirait, Roland reprit quelque connaissance.

Roland s'aperçoit que le Sarrasin lui ôte son épée. Il ouvre les yeux, le voit et lui dit : « Tu n'es pas des nôtres, ou je me trompe bien. » Il tenait son olifant, qu'il n'avait pas voulu perdre : il en frappe le téméraire sur son heaume, il brise l'acier et le crâne, et étend le Sarrasin mort devant ses pieds; puis il lui dit : « Misérable, comment as-tu été si hardi que de me toucher? Nul ne l'entendra dire qui ne t'en tienne pour fou. Mais mon olifant en est fendu; le cristal et l'or en sont tombés. »

Roland sent que la mort le serre de près. Il se lève sur ses pieds, il s'efforce autant qu'il peut; il est tout pâle. Il tient à la main Durendal, son épée, toute nue; il voit devant lui un des blocs de marbre, il y frappe dix coups dans sa douleur; mais l'acier grince sans se rompre ni s'ébrécher. « Sainte Marie, dit le comte, aidez-moi! Ah! Durendal, bonne épée, quel dommage de toi! Je me perds moi-même, je n'ai plus besoin de toi. Mais tu m'as fait vaincre en tant de batailles rangées, conquérir tant de grandes terres

pour Charles à la barbe chenue! Je ne veux pas que, moi vivant, tu me sois enlevée. Puisse jamais ne te posséder un homme qui s'enfuie devant un autre! Tu as appartenu longtemps à un bon vassal : dans la France bénie il n'y en aura jamais un pareil. »

Roland frappe sur le bloc de marbre : l'acier de Durendal grince, sans se rompre ni s'ébrécher. Quand Roland voit qu'il ne peut la briser, il se met à la plaindre[1] avec grande douceur : « Ah! Durendal, comme tu es claire et brillante, comme tu reluis et reflamboies contre le soleil! Charles était dans les vaux de Maurienne quand Dieu lui ordonna par son ange de te donner à un comte commandant d'armée. Il me la ceignit alors, le gentil roi, le roi magne. Je lui en ai conquis[2] et l'Anjou et la Bretagne, je lui en ai conquis et le Poitou et le Maine et la libre Normandie; je lui en ai conquis la Provence et l'Aquitaine, la Lombardie et tout le pays romain, la Pouille, la Calabre, et la terre d'Espagne, et la Hongrie, et la Pologne, Constantinople, dont il a reçu l'hommage, et la Saxe, où il fait ce qu'il veut; je lui en ai conquis et l'Écosse et l'Irlande, et l'Angleterre, qui est

1. Roland adresse ici à son épée, comme il le ferait à un ami, le *regret* funèbre. Durendal, en effet — le nom propre l'indique déjà. — est comme une personne.

2. Nous avons ici l'indication de nombreux récits épiques relatifs aux guerres et aux conquêtes antérieures de Roland, récits dont la plupart n'ont laissé de traces que dans ce passage. Ces récits appartiennent à l'histoire poétique de Charlemagne, mais plusieurs ont une base plus ou moins solide dans l'histoire réelle.

son domaine privé; je lui en ai conquis tant de pays et de royaumes, qu'il possède maintenant, Charles à la barbe blanche! Cette épée me cause aujourd'hui grand deuil et grand souci. Ma mort me fait moins de peine que la pensée de la laisser aux mains des païens : Dieu, père céleste, ne permettez pas que la France ait cette honte! »

Roland frappe sur le bloc de marbre : il en abat plus que je ne saurais vous dire; mais l'épée grince sans se rompre ni s'ébrécher et rebondit vers le ciel. Quand le comte voit qu'il ne la brisera pas, il la regarde avec grande douceur : « Ah! Durendal, tu es si belle et si sainte! Dans ton pommeau d'or il y a de précieuses reliques : il n'est pas permis à des païens de te posséder; c'est de chrétiens que tu dois être servie. J'ai conquis avec toi tant de grands royaumes, que possède maintenant Charles à la barbe fleurie et qui font sa gloire et sa puissance! Puisse jamais ne t'avoir un homme capable de couardise! Dieu, ne permettez pas que la France ait cette honte! »

Roland sent que la mort l'envahit : de la tête elle gagne le cœur. Il court jusque sous un pin et se couche, la face à terre, sous lui l'épée et l'olifant, la tête tournée vers l'Espagne. S'il le fait, le gentil* comte, c'est pour que Charles dise, ainsi que les Français, qu'il est mort vainqueur[1]. Il confesse avec

1. Voulant mourir le regard tourné vers l'Espagne, et ne pouvant rester, à cause de sa faiblesse, debout ni assis, Roland est obligé de se coucher la face contre terre.

ardeur ses péchés, et, comme gage de son repentir et de son entière soumission, il tend son gant droit vers Dieu[1].

Roland sent qu'il n'a plus longtemps à vivre. Sur un tertre il est couché, le visage tourné vers l'Espagne; d'une main il bat sa poitrine : « Dieu, je me confesse à toi de tous les péchés que j'ai faits, grands et petits, depuis ma naissance jusqu'à cette heure où la mort m'atteint. » Il tend vers Dieu son gant droit, et les anges du ciel descendent vers lui.

Le comte Roland est étendu sous un pin, la face tournée vers l'Espagne. Il se met à se ressouvenir de bien des choses, de toutes les terres qu'il a conquises, de la douce France, des hommes de sa lignée, de son seigneur Charlemagne qui l'a nourri, et des Français qui le chérissent tant[2]. Il confesse ses péchés, il implore la miséricorde de Dieu : « Père de vérité, qui as ressuscité saint Lazare, qui as sauvé Daniel des lions, défends mon âme du péril où me mettent mes péchés! » Il tend vers Dieu son gant droit, et Gabriel le prend de sa main. Il joint alors les mains,

1. Le gant était le symbole de la personne même : jeter son gant, c'était mettre en avant sa force et son courage pour appuyer son dire ; offrir son gant, comme ici, c'était abandonner sa personne entière. En prenant le gant l'ange Gabriel fait savoir à Roland que Dieu accepte son repentir et sa soumission.

2. Si Aude, la fiancée de Roland, n'est pas mentionnée ici, c'est que ce morceau appartient à la plus ancienne partie du poème, antérieure à l'invention des fiançailles de Roland avec la sœur d'Olivier.

et, inclinant sa tête sur son bras, il va, le noble comte, à sa fin. Dieu lui envoie ses anges et ses chérubins et saint Michel, qu'on surnomme du Péril[1]; saint Gabriel est avec eux : ils emportent l'âme du comte en paradis.

A peine Roland est-il mort que Charlemagne arrive sur le champ de bataille. Il voit de loin les Sarrasins qui se retirent; il les poursuit, les atteint près de l'Èbre et les taille en pièces. Épuisés de fatigue, les Français campent la nuit sur le lieu de ce dernier combat; ils ne reviennent à Roncevaux que le lendemain matin.

Charlemagne est entré dans le vallon de Roncevaux; en trouvant partout des morts il se met à pleurer. Il dit aux Français : « Seigneurs, allez au pas. Je veux moi-même aller en avant et trouver le corps de mon neveu. J'étais un jour à Aix, à une grande fête; mes vaillants bacheliers se prirent à se vanter des grandes prouesses, des batailles qu'ils voulaient faire; j'entendis Roland dire que s'il mourait en pays ennemi il serait en avant de tous les autres et de ses pairs eux-mêmes, qu'il aurait la tête tournée du côté des païens, et qu'il finirait ainsi en vainqueur. » Il passe avant les autres de la longueur où on peut lancer un bâton, et gravit une pente de la vallée.

1. Le surnom complet est « du Péril de la mer ». C'est le patron de la célèbre abbaye du Mont-Saint-Michel, sur les limites de la Normandie et de la Bretagne. Roland était marquis de Bretagne, et le plus ancien poème sur sa mort a dû être composé dans le voisinage du Mont-Saint-Michel.

En allant à la recherche de son neveu, l'empereur trouve partout les fleurs rouges du sang de nos barons; il en a grande pitié et ne peut retenir ses larmes. Il arrive tout en haut, et voit les deux arbres et les trois blocs de marbre où il reconnaît les coups de Durendal; un peu plus loin, sous le pin, il voit Roland couché sur l'herbe verte. Ne demandez pas s'il est courroucé! Il descend de cheval, s'élance vers Roland, le prend et le serre dans ses bras, et, dans sa douleur, se pâme sur son corps.

L'empereur revient à lui et se redresse; le duc Naime, le comte Acelin, Geoffroi d'Anjou et son frère Tierri le soutiennent et l'appuient au tronc du pin. Il regarde à terre et voit son neveu étendu; il se met à le regretter si doucement : « Ami Roland, Dieu ait pitié de toi! Jamais on n'a vu un tel chevalier pour entamer et finir les grandes batailles. Ma gloire est arrivée à son déclin! » Charles se pâme; il ne peut s'en empêcher.

Le roi Charles revient à lui; ses quatre barons le soutiennent dans leurs bras. Il regarde à terre son neveu étendu : le corps est sans blessures, mais le visage est décoloré, et les yeux sont remplis de ténèbres. Charles le plaint en tout amour et en toute foi : « Ami Roland, Dieu mette ton âme dans les fleurs du paradis, avec ses glorieux saints! Pourquoi es-tu venu en Espagne? Je ne t'y ai pas protégé en bon seigneur. Il n'y aura pas de jour où je ne sente la douleur de ta mort. Comme ma puissance et ma

confiance en moi vont déchoir! Je n'aurai plus de champion pour défendre mon honneur. Il me semble que je n'ai plus un ami sous le ciel. J'ai bien des parents, mais aucun qui te vaille! » Il tire ses cheveux à pleines mains. Autour de lui les Français ont si grande douleur qu'il n'y en a pas un qui ne pleure durement.

« Ami Roland, je m'en irai en France. Quand je serai à Laon[1] dans mon palais, les hommes étrangers viendront de maint pays lointain : ils demanderont où est le comte qui commandait aux autres. Il me faudra leur dire qu'il est mort en Espagne. Je ne pourrai désormais gouverner mon royaume qu'en grande douleur; il n'y aura pas de jour où je ne pleure et ne me plaigne.

« Ami Roland, preux chevalier, belle jeunesse, quand je serai dans ma chapelle d'Aix[2], les hommes viendront de toutes parts et demanderont des nouvelles; je les leur donnerai funestes et émerveillables : « Mon neveu est mort, celui qui m'a tant « fait conquérir! » Alors contre moi se révolteront les Saxons, et les Hongrois, et les Bulgares, et tant

1. Cette laisse a été ajoutée à l'époque où Laon était la capitale du royaume carolingien. Dans la laisse suivante, on voit Charlemagne résider à Aix-la-Chapelle, conformément à la tradition primitive, fondée sur l'histoire.

2. La cathédrale d'Aix, construite par Charlemagne, était proprement la chapelle du palais, d'où le nom d'Aix-*la-Chapelle*. Au reste, Aix ne devint la résidence de Charlemagne que longtemps après le désastre de Roncevaux.

de races hostiles, les Romains, ceux de la Pouille, et ceux de Palerme, et ceux d'Afrique; mes fatigues et mes pénuries croîtront sans cesse. Qui saura guider mes armées avec une vigueur égale, maintenant qu'il est mort, celui qui toujours les a conduites? J'ai une si grande douleur que je voudrais être mort! » Il se prend à arracher sa barbe blanche, à tirer à deux mains les cheveux de sa tête.

« Ami Roland, que ta vie a été brève! Puisse ton âme être mise en paradis! Ceux qui t'ont tué ont porté un rude coup à la douce France, et moi j'ai une telle douleur que je ne voudrais plus vivre. Dieu devrait accorder à mon âme, avant que je repasse les défilés de Cize[1], de se séparer de mon corps pour aller rejoindre celles de mes amis, pendant que ma chair serait enfouie à côté de la leur! » Il pleure, il tire sa barbe blanche. « L'empereur a une bien grande douleur! » dit le duc Naime.

« Sire empereur, dit Geoffroi d'Anjou, ne continuez pas à mener si grand deuil. Faites chercher par tout le champ de bataille les corps des nôtres qu'ont tués les païens d'Espagne, et ordonnez qu'on les mette en terre. — Oui, dit le roi : sonnez votre cor et donnez l'ordre. »

Geoffroi d'Anjou sonne son cor, et, sur l'ordre qu'ils

1. Le défilé de Cize est le passage des Pyrénées qui correspond sur le versant français à la gorge espagnole de Roncevaux : Charles l'avait déjà franchi quand il revint sur ses pas en entendant l'appel du cor de Roland.

reçoivent, les Français descendent de cheval; ils relèvent tous leurs amis qu'ils trouvent morts, et les rassemblent dans un même lieu. Il ne manquait pas d'évêques, d'abbés, de chanoines, de moines, de prêtres : ils donnent l'absoute aux morts et les bénissent au nom de Dieu; puis ils allument de la myrrhe et du cinnamome et les encensent vigoureusement; enfin ils les enterrent à grand honneur et les quittent; ils ne peuvent plus rien pour eux.

Mais Roland, et Olivier, et l'archevêque Turpin, l'empereur les fait traiter autrement : il les fait ouvrir sous ses yeux; on enlève les entrailles, on les place dans de blancs sarcophages de marbre, et on les dépose dans une fosse sous l'ombre du pin où Roland était mort. On prend ensuite les corps des trois seigneurs; on les lave avec du vin aromatisé, on les coud dans des cuirs de cerf[1], et le roi ordonne à Tibaud, à Gibouin, au comte Milon et au marquis Oton de les escorter jusqu'en France : on place les corps sur trois charrettes; chacun d'eux est recouvert d'une riche étoffe brochée.

Charles va retourner en France, quand Baligant, chef de tous les païens, qui vient de débarquer pour secourir Marsile, l'envoie défier. Une grande bataille s'engage. Charles défait Baligant et le tue de sa main, puis il prend Saragosse, où Marsile meurt désespéré. L'empereur revient en France; il

1. C'était un usage fréquent d'enterrer les morts cousus dans un grand sac de cuir, et on choisissait volontiers le cuir de cerf. On en trouvera un autre exemple plus loin (p. 54), et c'est constaté par des découvertes archéologiques.

enterre dans l'église de Saint Romain, à Blaye, les corps de Roland, d'Olivier et de Turpin, puis arrive à Aix-la Chapelle.

L'empereur est revenu d'Espagne; il vient à Aix, la meilleure place de France[1]; il monte au palais, il entre dans sa chambre. Voici venir Aude, la belle demoiselle; elle dit au roi : « Où est Roland le comte, qui a juré de me prendre pour sa compagne? » Charles est en grand deuil et grand chagrin; il pleure, il tire sa barbe blanche : « Sœur, chère amie, il est mort, celui dont tu me demandes nouvelles... Je te donnerai en échange, et je ne puis faire mieux, mon fils Louis, fils de ma gente* épouse; il est le premier de France, et il tiendra mon royaume après moi. » Aude répond : « Voilà une parole étrange! Ne plaise à Dieu ni à ses anges ni à ses saints qu'après Roland je reste en vie! » Elle perd ses couleurs et tombe aux pieds de Charlemagne; elle meurt à l'instant : Dieu ait pitié de son âme! Les barons français pleurent et la plaignent.

Aude la belle est allée à sa fin. Le roi croit qu'elle est seulement pâmée; il en a grande pitié, il en pleure; il la prend par les mains et la relève; mais la tête de la jeune fille retombe sur son épaule. Quand Charles voit qu'elle est morte, il appelle aussitôt quatre comtesses; on la porte dans un moutier*

1. Le mot *France*, dans notre poème, désigne souvent tout l'empire carolingien, dont Aix devint la capitale sous le règne de Charlemagne et le resta quelque temps encore.

de nonnes, qui la veillent jusqu'au jour ; puis on lui fait, devant un autel, une belle sépulture, et le roi fait au moutier, pour assurer des prières à l'âme de la belle Aude, de grandes libéralités.

Un jury solennel, convoqué par l'empereur, juge Ganelon ; mais, influencé par les relations de famille de la plupart de ses membres avec lui, il l'acquitte. Tierri, frère de Geoffroi d'Anjou, revendique son droit héréditaire de prendre part au jugement et prononce une condamnation à mort. Pinabel, neveu de Ganelon, déclare qu'il *fausse* le jugement de Tierri [1], et on décide entre eux un combat judiciaire. Pinabel ayant été vaincu, Ganelon est écartelé. — Le poème finit par le baptême de Bramimonde, veuve de Marsile, et l'annonce d'une nouvelle expédition de Charlemagne.

1. C'est-à-dire qu'il déclare le jugement inique et s'offre à le prouver par un combat judiciaire. Le combat judiciaire était la plus solennelle des épreuves par lesquelles on s'efforçait, quand les preuves positives manquaient, de discerner le tort du droit. On croyait que Dieu donnait la victoire à celui qui avait raison : aussi le combat judiciaire s'appelait-il jugement de Dieu. L'usage de ces combats se maintint pendant tout le moyen âge.

Le retour de Guillaume d'Orange[1].

Guillaume d'Orange, ayant livré aux Sarrasins, dans l'endroit appelé Aliscans, près d'Arles, une grande bataille, engagée d'abord par son neveu Vivien, a été défait ; tous les siens ont été tués ou pris : parmi les premiers est Vivien, parmi les seconds sont ses autres neveux Bertran, Gui, Girard et Guichard. Ayant tué un roi sarrasin, il lui a pris son cheval et son armure, et, grâce à la vitesse du cheval, il a pu distancer les milliers d'ennemis qui le poursuivent et arriver jusqu'à Orange, où il a laissé sa femme Guibourg.

Guillaume vient à la porte et à voix haute appelle le portier[2] : « Ouvre la porte, baisse le pont ; hâte-toi, frère, je suis en grande détresse ! »

Le portier vient aux créneaux et le regarde : il ne connaît ni le cheval, ni le heaume*, ni l'écu ; il prend Guillaume pour un mécréant qui veut le trom-

1. Cet épisode est tiré de la chanson* d'*Aliscans*, poème en laisses* de vers décasyllabiques rimés, qui, probablement, dans sa première partie, est le remaniement d'un poème plus ancien. (Nous n'avons pas, dans la traduction, non plus que dans celle des poèmes suivants, respecté la division des laisses, qui sont ici beaucoup plus longues que dans le *Roland*. Elle a été composée telle que nous l'avons vers 1170. L'auteur était probablement Artésien et ne se rendait qu'un compte très vague de la géographie des lieux où se passe l'action : c'est ainsi qu'ici il place Orange beaucoup trop près d'Arles et suppose l'existence de montagnes entre ces deux villes.

2. La fonction du portier, chargé d'ouvrir la porte d'un château ou d'une ville fortifiée à ceux qui voulaient entrer ou sortir, était très importante, et entraînait de grandes responsabilités.

per : « Retire-toi, lui crie-t-il. Si tu approches, je te lancerai sur le heaume une pierre qui t'écrasera. Va-t'en, traître ! Pour qui me prends-tu? Si tu m'en crois, n'attends pas Guillaume, qui va revenir.

— Ami, ne te trouble pas! Je suis Guillaume, le marquis d'Orange, qui allai dans Aliscans pour secourir ou venger Vivien. J'ai été cruellement déçu : mes hommes sont morts ou pris, et je reviens seul.

— Attendez un peu, » dit le portier.

Il descend des créneaux et vient à Guibourg dans le palais : « Noble comtesse, lui dit-il, hâtez-vous. Il y a devant la porte un chevalier armé d'armes sarrasines ; il semble bien revenir d'une bataille, car j'ai vu ses deux bras rouges de sang. Il dit qu'il est Guillaume au court nez [1]. Venez-y, dame, et voyez-le. »

Guibourg l'entend, et son cœur s'arrête ; elle descend du palais et monte aux créneaux qui dominent les fossés : « Vassal *, dit-elle à Guillaume, que demandez-vous?

— Dame, ouvrez la porte, hâtez-vous! Plus de vingt mille Turcs me poursuivent : s'ils m'atteignent, je suis mort !

— Vassal, vous n'y entrerez pas! Je suis seule ici ; je n'ai avec moi que les dames dont Guillaume a em-

1. Dans un combat singulier, Guillaume avait eu le bout du nez coupé ; on l'avait rajusté, mais il en était resté, comme on le verra plus loin, une bosse sur le nez. Le comte ou marquis d'Orange avait pris de là le surnom de « Guillaume au court nez », qu'il porte souvent dans les poèmes.

mené les maris en Aliscans, et de petits enfants; je n'ai d'autres hommes que ce portier et un clerc* tonsuré. On n'ouvrira ni porte ni guichet jusqu'au retour de Guillaume, le noble comte qui a mon amour : que Celui qui mourut en croix le protège! »

Guillaume l'entend et baisse la tête, il pleure d'attendrissement. Puis il se redresse et fait à Guibourg un nouvel appel : « Dame, c'est moi, Guillaume : comment ne me reconnaissez-vous pas?

— Païen, dit la dame, vous mentez! Découvrez votre tête, si vous voulez qu'on vous connaisse. »

Guillaume entend derrière lui les pas précipités des chevaux de ses ennemis. « Dame, dit-il, vous tardez trop. Ne voyez-vous pas le sommet de ces collines qui se remplit de païens?

— Par Dieu, dit Guibourg, je vois bien à vos paroles que vous n'êtes pas Guillaume! Jamais Guillaume ne trembla pour des païens! Je n'ouvrirai pas la porte que je n'aie vu votre tête désarmée et reconnu la bosse que Guillaume a sur le nez. Trop de gens se ressemblent au parler. »

Le comte alors abaisse sa ventaille* et lève le heaume doré : « Eh bien! dame, regardez-moi : je suis Guillaume; laissez-moi entrer! »

Mais en ce moment Guibourg voit au loin cent païens à cheval, qui menaient avec eux, chargés de liens et en les battant cruellement, deux cents captifs qu'un roi sarrasin avait pris et qu'il envoyait,

avec trente dames, à Déramé[1] : « Ah! certes, s'écrie-t-elle, tu n'es pas Guillaume, la *fière brace*[2] tant renommée! Si tu l'étais, tu ne laisserais pas si près de toi traiter ainsi des chrétiens!

— Dieu! dit Guillaume, à quelle épreuve elle me met! »

Il relace son heaume, pousse son cheval, et se jette au milieu du convoi : le premier païen qu'il rencontre, il lui passe sa lance au travers du corps; puis, tirant son épée, il fait voler la tête de l'un, coupe en deux un autre, renverse de cheval un troisième. Les païens sont pleins de terreur : « C'est, se disent-ils, Aérofle[3], qui, vainqueur à Aliscans, vient attaquer Orange; il est courroucé contre nous parce que nous n'avons pas été à la bataille; il va nous le faire payer cher si nous l'attendons. » Et tous prennent la fuite, laissant là les prisonniers.

Guillaume veut les poursuivre, mais Guibourg l'appelle à grands cris au milieu de ses pleurs : « Venez, sire*, vous pouvez entrer! Hâtez-vous! les collines là-haut s'emplissent d'ennemis. »

Guillaume revient vers la porte avec les prisonniers qu'il a délivrés : on l'ouvre, on abaisse le

1. Chef suprême des Sarrasins. Son nom est probablement altéré du nom très connu *Abd-er-Rahman*.

2. « La fière brace », *fera brachia*, proprement « les bras redoutables », l'un des surnoms de Guillaume d'Orange.

3. C'était le nom du Sarrasin, frère de Déramé, dont Guillaume, après l'avoir tué, avait pris le cheval et revêtu les armes.

grand pont-levis, et tous entrent dans la ville.

Il était temps : les païens accouraient en masse, conduits par trente rois, et bientôt ils enveloppent Orange de toutes parts. Ils jurent qu'ils ne lèveront pas le siège jusqu'à ce que la ville soit prise, ou par la force ou par la faim. En attendant, ils brûlent et ravagent tout aux environs.

Cependant Guillaume est monté au palais; Guibourg lui décèint l'épée, lui ôte le heaume* et le grand haubert*, en pleurant et sans rien dire; sous le haubert elle voit la chair meurtrie et saignante en plus de quinze endroits; ses larmes redoublent.

« Sire Guillaume, dit-elle, je suis votre femme; vous m'avez juré amour et fidélité devant Dieu : vous ne devez rien me cacher. Mais je me demande si je n'ai pas fait une grande folie en vous ouvrant la porte de cette ville. Guillaume ne serait pas revenu ainsi seul : il aurait amené sa fière compagnie, le comte Bertran, et Girard, et Gui, et Guichard l'enfant, et Vivien, dont je me suis séparée avec tant de douleur, et tous les barons* que Dieu bénisse. Autour de lui on mènerait grande joie, et les jongleurs* feraient retentir leurs vielles*. Tu n'es pas Guillaume! j'en ai le cœur rempli d'effroi!

— Hélas! dit Guillaume, tout ce qu'elle dit est vrai : ma vie ne sera plus que peine et douleur. Noble comtesse, je ne puis vous le cacher : nous avons été défaits à Aliscans; j'y ai perdu toute ma

compagnie, et moi-même je me suis sauvé à grand' peine. »

Guibourg l'entend ; elle tombe à terre pâmée. Quand elle se relève, elle s'écrie : « Hélas! que je suis infortunée! C'est pour moi qu'a péri toute cette belle jeunesse[1]. Sainte Marie, faites-moi la grâce de m'envoyer la mort : ma douleur durera tant que je resterai sur terre! »

Guibourg pleure, et tous pleurent autour d'elle : « Sire, dit-elle, où est resté Bertran? où sont Gui, et Gérard, et Guichard, et le hardi Vivien, et tous les autres barons de la terre de France? Rendez-les-moi sains et saufs!

— Dame, ils sont tous morts ou pris. A Aliscans nous avons trouvé tant de Turcs et de Sarrasins, plus de trente rois avec Déramé, plus de cent mille païens! Nous avons bien frappé de nos épées tranchantes; bien l'ont fait Bertran le palatin[2], et Girard, et Guichard, et Gui; mieux que tous s'est comporté Vivien, qui jamais, pour les mécréants, n'a reculé d'un pied. Mais ils étaient trop nombreux, et il en revenait sans cesse en vaisseaux et en galères*; la plaine était couverte d'écus et d'armes. Aucun de mes hommes n'a échappé; moi-même j'ai eu mon

1. Guibourg avait été enlevée par Guillaume à son premier mari, le Sarrasin Tibaud, ainsi qu'Orange; c'est pour venger cet affront et reprendre la ville et la femme que les Sarrasins avaient débarqué en Provence.

2. *Palatin*, proprement « comte palatin », « comte du palais ». Ce titre est toujours donné à Bertran.

haubert percé en trente lieux, mon écu dépecé, mon heaume fendu; ne me blâmez pas si je me suis enfui.

— Dieu m'en garde, sire! »

Grand fut le deuil dans le riche palais d'Orange. Les nobles dames regrettent leurs maris; on n'entend de toutes parts que cris et sanglots.

« Bertran est donc tué, dit Guibourg, et Gui, et Girard, et Guichard l'enfant?

— Non, répond Guillaume; les païens les ont pris et les ont emmenés dans un vaisseau; mais Vivien est mort, le preux, le hardi. Je suis arrivé auprès de lui avant qu'il rendît le dernier soupir; je l'ai trouvé près d'un étang, sous un bel arbre verdoyant; il m'a confessé ses péchés, et je lui ai donné du pain bénit pour communion[1]; avant de mourir il m'a chargé de vous saluer.

— Que Dieu, dit Guibourg, mette son âme en son saint paradis! J'ai grand deuil de sa mort. » Elle laisse un temps couler ses larmes, puis elle parle, et comme une reine:

« Sire Guillaume, dit Guibourg, ne perds pas courage. Tu n'as pas une terre entre Paris et Orléans; tu es voisin des infidèles, et tu n'auras pas un jour

1. On voit souvent dans les chansons de geste qu'un guerrier mourant ne pouvant recevoir le viatique prend « en lieu de sacrement » une feuille ou un brin d'herbe (voyez plus loin, p. 50, ligne 7). Ici Guillaume avait sur lui du pain bénit, qu'il donna à Vivien en guise de communion.

de paix tant que Tibaud n'aura pas repris Orange; mais cela n'arrivera jamais, puisque tes neveux, me dis-tu, sont encore vivants, et que tu ne manques pas de parents et d'amis. Envoie demander secours en France au roi Louis, ton beau-frère[1] : avec l'ost* qu'il t'enverra tu délivreras les prisonniers et tu chasseras les Sarrasins.

— Hélas! dit Guillaume, tant de fois déjà j'ai fait réunir l'ost de France, tant de fois j'ai mené les Français à la peine et au péril! Ils ne croiront, ils n'entendront aucun messager que je puisse leur envoyer. Guibourg, sœur*, douce amie, si je n'y vais pas moi-même, il n'y a aucun espoir de secours. Mais je n'irais pour rien au monde; je serais sans cœur et sans honneur si je vous laissais à Orange seule et au milieu des ennemis.

— Sire Guillaume, dit Guibourg en pleurant, vas-y! Je resterai dans Orange avec les autres dames. Chacune de nous coiffera sa tête du heaume, pendra l'écu à son cou, ceindra le branc* acéré. Nous monterons sur les murailles, et si les Turcs nous attaquent nous saurons bien nous défendre. Par saint Denis, le païen que j'atteindrai d'une pierre ne restera pas sur son cheval! Puis nous avons avec nous ces chevaliers, que vous venez de délivrer des fers des Sarrasins. »

Guillaume l'entend : il la prend dans ses bras, ils

1. Le roi Louis, fils de Charlemagne, avait (suivant les poèmes) épousé la sœur de Guillaume, appelée Blanchefleur.

s'accolent par grand amour : l'un pour l'autre pleure de douleur. Et Guibourg fait tant, qu'elle décide le comte à se rendre en France pour demander secours à Louis.

« Sire Guillaume, dit Guibourg, tu vas donc t'en aller dans la douce France, et me laisser ici, seule et dolente, entourée de mes mortels ennemis. Quand tu seras dans la terre où tous les biens abondent, tu y verras mainte demoiselle aux fraîches couleurs, mainte dame noblement parée. Tu m'auras vite oubliée, j'en ai peur ; tu donneras ton amour à une autre. Et que chercherais-tu en ce triste pays où tu as souffert tant de peines, et la faim, et la soif, et toutes les privations ? »

Guillaume la regarde ; l'eau du cœur lui monte aux yeux, les larmes coulent jusque sur son bliaut* de soie. Il la prend dans ses bras et la réconforte ; il la baise et l'accole doucement : « Dame, ne craignez rien, s'écrie-t-il. Prenez ma foi, et écoutez mon serment : je ne changerai pas ma chemise, ni mes braies* ni mes chausses*, je ne ferai pas laver ma tête[1], je ne mangerai ni viande ni pain blanc, je ne boirai ni vin ni épices[2], je me contenterai de pain noir mêlé de paille et d'eau claire, je ne coucherai pas sur une couette* de plumes et je n'aurai pas de

1. Les seigneurs du XII[e] siècle portaient leurs cheveux longs et se faisaient régulièrement laver et parfumer la tête.

2. On faisait avec du vin et diverses épices des boissons de luxe très appréciées.

draps de lin, mais je dormirai sur la couverture de mon cheval, et ma bouche n'en touchera pas une autre, fût-ce celle de ma mère, jusqu'au jour où elle aura goûté, dans ce palais, la douceur de votre baiser. »

Il la reprend entre ses bras et la baise, et tous autour d'eux versent des larmes.

Guillaume obtient de Louis le secours demandé, revient à Orange, et prend une revanche complète sur les Sarrasins.

La mort de Bégon de Belin[1].

Un jour le duc Bégon était dans son château de Belin avec sa femme, la belle Béatris. Il l'embrassait, et la dame lui souriait doucement. Devant eux, dans la salle, jouaient leurs deux fils, âgés de dix et de douze ans; six damoiseaux* de noble famille couraient, sautaient et riaient avec eux. Le duc, tout en les regardant, se prit à soupirer; la belle Béatris le vit :

« Qui vous donne du souci, dit-elle, sire Bégon?

1. Ce morceau est extrait du poème de *Garin le Lorrain*, du XIIe siècle, en laisses* libres assonantes* de vers de dix syllabes. Après une guerre longue et terrible entre Fromond, comte de Lens (en Artois), et les deux frères Garin, duc de Metz, et Bégon, la paix s'est faite, et Bégon a reçu de Pépin le château de Belin, non loin de Bordeaux.

Vous êtes, grâce à Dieu, un seigneur puissant et de grande richesse : vous avez de l'or et de l'argent à volonté, du vair * et du gris * dans vos coffres, des faucons sur vos perches *, des mules et des mulets, des palefrois * et des destriers *. Vous avez mis tous vos ennemis sous vos pieds ; d'ici à six journées de marche il n'y a pas un de vos voisins qui ne vienne vous servir si vous le mandez.

— C'est vrai, dame *, répond le duc : mais vous vous trompez en une chose : la richesse n'est pas dans les deniers, dans le vair et le gris, dans les palefrois et les destriers ; la richesse est dans les amis et les parents : le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays. Le roi Pépin m'a assigné cette marche *, où je n'ai ni parent ni ami. Je n'ai qu'un frère, le Lorrain Garin, et il y a bien sept ans que je ne l'ai vu ; j'en suis triste et dolent. Eh bien ! je veux aller trouver mon frère, et connaître son fils Girbert, que je n'ai pas encore vu. Puis on m'a raconté que dans la forêt de Vicogne, dans les terres de l'abbaye de Saint-Bertin[1], il y a un sanglier énorme, que personne n'ose approcher. Je le chasserai d'abord, et s'il plaît à Dieu je porterai sa hure au duc Garin, comme une merveille à regarder.

— Sire *, s'écrie la dame, que dis-tu là ? Cette contrée est dans la terre du comte Baudouin de Flandre, que

1. Le bois de Vicogne était situé près du village qui porte encore ce nom, près de Valenciennes ; tout le pays dépendait de la riche abbaye de Saint-Bertin.

tu as tué de ta main et qui a laissé un fils; elle est sur la marche de Fromond, le puissant comte qui te hait à mort. Tu lui as tué tant d'amis et de parents, de cousins et de frères! Renonce à ce projet : le cœur me dit que si tu y vas tu ne reviendras pas vivant.

— Il ne faut pas croire, dit le duc, aux pressentiments ni aux présages. Je ne renoncerais pas à ce projet pour tout l'or que Dieu fit, car il est bien arrêté dans mon cœur.

— Alors que Dieu te protège et te défende de tout mal! »

Le lendemain le duc se lève dès que le jour paraît. Son chambellan vient l'aider : il revêt un pelisson* d'hermine, un bliaut* de soie, il couvre ses jambes de chausses* bien tirées, il arme ses pieds d'éperons d'or. Il fait charger dix sommiers* d'or et d'argent, pour être bien servi partout où il s'arrêtera; il emmène trente chevaliers, des maîtres veneurs, bons connaisseurs de chiens, et bien dix meutes avec quinze valets pour les diriger et les tenir en relais. Il sort de Belin de bon matin et recommande à Dieu la belle Béatris et ses deux enfants : Dieu! quelle douleur! il ne les revit plus.

Il traversa sans encombre toute la France et se logea à Valenciennes, une bonne ville sur l'Escaut, chez Bérenger, le plus riche bourgeois du pays. Le duc demande un bon repas, et Bérenger fait acheter des poulets, des malards*, des perdrix, des grues et des oies sauvages.

Après manger, l'hôte regarde le duc : « Sire, lui dit-il, de visage et de personne vous me rappelez le Lorrain Garin, qui vient parfois dans cette ville et veut bien loger chez moi. Que Dieu lui rende tout le bien qu'il m'a fait !

— Ami, dit Bégon, c'est mon frère ; nous avons eu le même père et la même mère. Je vis maintenant bien loin d'ici, près de la Gironde, dans un fief que m'a donné le roi Pépin. Il y a plus de sept ans que je n'ai vu mon frère ; je vais le voir.

— Ah ! dit Bérenger, vous avez bien des ennemis dans ce pays : c'est vous qui avez tué le comte Baudouin.

— J'ai entendu dire, reprend le duc, qu'un sanglier comme on n'en a jamais vu est dans le bois de Vicogne ; je veux le chasser et porter sa tête au duc Garin.

— C'est vrai, dit Bérenger, et je connais bien le couvert où il se tient ; je vous y mènerai demain. »

Bégon en ressent grande joie ; il dégrafe son manteau de sables* et le donne à son hôte : « Bel hôte, lui dit-il, vous viendrez avec moi. »

Bérenger reçoit le riche manteau et s'incline profondément : « Voilà un généreux baron, dit-il à sa femme ; on gagne toujours à servir un prud'homme*. »

Dès le matin le duc Bégon se lève ; son chambellan* vient l'aider ; il revêt sa cotte* de chasse, chausse ses heuses* et arme ses pieds d'éperons d'or ; il monte

sur son bon cheval, pend l'écu à son cou, prend l'épieu au poing et part, avec ses dix meutes de chiens; ses trente chevaliers l'accompagnent. Ils passent l'Escaut et entrent dans le bois, conduits par Bérenger; ils approchent de la retraite du sanglier, et déjà retentissent les abois et les cris des chiens.

On trouve bientôt les traces du porc, les branches qu'il a brisées, les endroits où il a vermillé*. On amène au duc son bon limier Blanchard; il le délie, il lui caresse les flancs, lui manie les pattes et les oreilles pour l'encourager et le met sur la piste. Le bon limier vient jusqu'au lit du sanglier : c'est sous un grand rocher, d'où jaillit une source, entre deux chênes tombés. Quand il entend les grands abois des chiens, le sanglier se dresse sur ses pieds; il se vautre, et se met, non à fuir, mais à tourner sur lui-même; d'un coup de boutoir il étend mort le bon limier.

Bégon arrive, brandissant son épieu, et le porc prend la fuite. Plusieurs chevaliers descendent pour mesurer à ses traces les ongles de ses pieds : de l'un à l'autre il y avait bien pleine paume : « Quel monstre! disent-ils. Jamais homme ne tuera ce sanglier; ses défenses sortent d'un bon pied. »

Tous remontent et portent leurs cors à leurs bouches; la forêt en retentit au loin.

Le porc veut gagner la partie du bois où il a été nourri; mais les chiens l'en empêchent. Il fait alors ce que jamais ne fit un sanglier : il fuit droit devant

lui, et fait sans un détour quinze grandes lieues. Les chevaux ne peuvent le suivre; ils restent arrêtés par les branches ou empêchés dans les marécages; vers l'heure de tierce, les chevaliers, découragés, reprennent avec Bérenger le chemin de Valenciennes. Bégon seul continue sa chasse, monté sur le bon cheval que lui a donné le roi Pépin, et qui n'a pas son pareil pour la course; hélas! quel dommage ce fut!

Le duc Bégon continue sa chasse; trois chiens seuls peuvent le suivre, et il les voit lassés : il les prend dans ses bras et les porte sur son cheval, tant qu'ils aient repris courage, haleine et vigueur; puis il les remet à terre, et ils aperçoivent aussitôt le porc; ils l'atteignent, le happent et le mordent, et bientôt les autres chiens les rejoignent.

Le sanglier file toujours : il sort de la forêt de Vicogne et entre dans la Gohelle[1] : il s'arrête sous un hêtre, s'accule et fait tête; les chiens le rejoignent, il les attaque et les tue tous, sauf les trois que le duc avait portés et qui étaient moins las que les autres. Bégon arrive, et quand il voit les chiens décousus, il s'écrie, plein de courroux : « Ah! fils de truie, que de mal tu m'as fait! Tu m'as tué mes bons chiens, tu m'as fait perdre mes hommes. Mais tu vas passer par mes mains! »

1. Gohelle, région forestière voisine de Lens, d'où le nom que porte encore aujourd'hui la commune d'Aix (en Gohelle). Le duc Bégon se trouvait ainsi amené sur le territoire de Fromond de Lens, son ancien ennemi.

Le porc semble l'entendre : il s'élance sur lui, plus rapide qu'un carreau* d'arbalète, par-dessus les troncs d'arbres et les fossés; le duc l'attend de pied ferme et lui enfonce dans le poitrail l'épieu, qui ressort par le dos. Le sanglier se tient encore un instant debout, enfin il s'abat, et le duc l'achève d'un coup d'épée au cœur : le sang jaillit en gros bouillons, et les trois chiens le lapent avidement; puis tous trois, épuisés, se couchent à côté du porc.

La pluie tombe, le brouillard enveloppe tout; le duc regarde autour de lui : il ne voit ni château ni maison et n'entend aucun bruit humain; il ne sait où il est ni où il doit aller. Il s'arrête sous un tremble; il prend son fusil* et allume du feu; puis de son cor il sonne trois fois fortement pour appeler ses gens.

Le forestier qui gardait la forêt l'entendit et vint du côté où sonnait le cor : il vit sous l'arbre un homme de haute taille et de noble mine, bien vêtu et chaussé d'éperons d'or, au cou un cor d'ivoire lié de neuf viroles d'or et retenu par une bande de riche étoffe, à la main un épieu dont le fer avait bien un demi-pied de long, devant lui un cheval de race qui hennissait et grattait du pied. Il le regarda longtemps, caché sous le couvert du bois, mais il n'osa s'approcher de lui : il courut droit à Lens conter cette nouvelle.

Fromond était à table, mangeant avec ses chevaliers; le forestier appela le sénéchal* à part et lui dit

à voix basse : « Sire*, je faisais ma ronde dans la forêt ; j'y ai vu un chasseur, l'homme le plus beau, le plus grand et le mieux vêtu que vous puissiez imaginer. Il a forcé, avec trois chiens, un grand sanglier et l'a tué de son épieu. A côté de lui est un beau cheval au poil clair ; un riche cor d'ivoire pend à son cou. Si vous voulez me laisser faire, mon seigneur aura bientôt les chiens et le porc avec le riche cor d'ivoire, et vous prendrez le bon cheval ; pour mon droit de forestier, vous me laisserez l'épieu et les autres armes.

— Ami, dit le sénéchal en lui mettant le bras sur le cou, que Dieu te récompense ! Tâche que j'y gagne, et tu n'y perdras pas.

— Merci ; mais donnez-moi des compagnons, car je n'irai certes pas seul. »

Le sénéchal appela six de ses hommes : « Allez, leur dit-il, avec le forestier, et si dans la forêt vous trouvez un homme qui ait commis un délit quelconque, tuez-le sans autre information ; je me porte garant des suites pour vous. »

Les voilà partis tous sept : ils arrivent près de l'endroit où le bon Lorrain est toujours assis sous le tremble, ses chiens étendus autour de lui, un de ses pieds sur le corps du sanglier. Les mauvais garçons le regardent et s'émerveillent. Enfin ils se montrent, ils s'approchent, et leur chef, Tibaud du Plessis, lui crie : « Hé ! toi qui es assis là, es-tu chasseur ? Qui t'a permis de tuer ce porc ? La chasse

de cette forêt appartient à quinze associés, sous la seigneurie du vieux Fromond. Tiens-toi tranquille : nous allons te lier et nous t'emmènerons à Lens.

— Seigneurs, dit Bégon, épargnez-moi pour l'amour de Dieu. Traitez-moi honorablement, car je suis chevalier. Si j'ai fait quelque tort au vieux Fromond de Lens, je suis prêt à le réparer d'après le jugement de ses hommes. J'aurai pour garant mon frère, le duc Garin de Lorraine, et mon neveu Auberi le Bourguignon, et le roi Pépin lui-même. Ce n'est pas ici que j'ai levé ce porc : je suis parti ce matin de Valenciennes, avec trente chevaliers, que j'ai perdus. Ce sanglier a fait ce que jamais un autre ne fit : il a quitté le bois, s'est lancé à travers champs et a franchi l'espace de quinze lieues sans un seul crochet.

— Bah ! dit Tibaud du Plessis, qui jamais vit un sanglier faire quinze lieues d'une traite? Cela est vrai comme tu es le frère du duc Garin ! Allons, attachez-le avec les couples de ses chiens, prenez-moi ce sanglier et ce cheval, et amenez le tout à Lens.

— Par Dieu ! s'écrie Bégon, j'ai dit de lâches paroles ! Dieu me confonde si je me rends pour sept coquins comme ceux-là ! Avant de mourir je me vendrai cher ! »

Le forestier s'avance hardiment et saisit le cor qui pendait au cou du noble duc : Bégon, hors de lui de colère, lève le poing et lui assène un tel coup sur la nuque qu'il l'abat mort à ses pieds : « Fou, lui

dit-il, tu ne toucheras plus ainsi un noble duc! »

Quand les autres le voient, ils reculent épouvantés; mais Tibaud du Plessis les exhorte : « S'il nous échappe, leur dit-il, nous sommes perdus : nous n'oserons pas reparaître à Lens, laissant ici mort, et sans l'avoir vengé, le forestier de notre seigneur. »

Alors ils l'attaquent de toutes parts. Il fallait voir le duc debout sous le tremble, brandissant son épieu dans tous les sens, défendant sa venaison et lui-même, pendant qu'entre ses jambes aboyaient furieusement les trois chiens. C'était une grande pitié. Il en tua trois; les quatre autres s'enfuyaient, n'osant continuer leur lâche attaque, quand ils virent passer par un sentier du bois un jeune homme qui portait un arc et des flèches : c'était le fils de la sœur du forestier que Bégon avait tué.

« Viens çà, lui crie Tibaud, et vois le corps de ton oncle, qu'a tué ce braconnier. Ne le vengeras-tu pas? »

Le jeune archer voit son oncle mort, il sent son cœur plein de douleur et de rage. Il tend son arc, met sur la corde une grande flèche à la pointe d'acier, s'approche, vise lentement et laisse aller la corde : la flèche frappe Bégon en plein corps, entre d'un demi-pied dans sa poitrine et lui tranche la maîtresse veine du cœur. La force du duc l'abandonne : il tombe, lâchant son épieu, et sent qu'il est à sa fin :

« Dieu, dit-il, ayez pitié de mon âme! Béatris, gentille* femme, vous ne me verrez plus! Garin, frère, je ne pourrai plus te servir! Gérin, Ernaud, mes deux beaux fils, j'aurais voulu vivre pour vous voir chevaliers! Que le roi du ciel soit maintenant votre père! »

Il prend près de lui trois brins d'herbe, les bénit, et, faute de sacrement, les reçoit comme symbole du vrai corps de Dieu[1]; puis sa tête retombe, son corps s'étend et son âme s'en va : que Dieu fasse merci au noble chevalier!

Aussitôt les quatre misérables qui survivaient se jettent sur lui, et chacun lui enfonce son épieu dans le corps. Ils croient avoir tué un braconnier, mais, par Dieu, ils ont tué le meilleur et le plus loyal chevalier qui ait jamais vécu sous le ciel, Bégon, le Lorrain renommé. Ils chargent le sanglier sur le cheval, ils emportent sur des civières les corps de leurs compagnons morts; ils prennent au duc son cor d'ivoire et son grand épieu et le laissent seul étendu dans la forêt; mais ils ne peuvent mettre la main sur un seul des chiens. Dès que les gens de Fromond furent partis, les chiens revinrent, et se mirent, autour du corps de leur maître, à hurler et à gémir dans la nuit.

Les meurtriers arrivent à Lens, et, après avoir mis les corps à l'écart et enfermé le destrier* dans

1. Voyez ci-dessus, p. 37, note 1.

une écurie, entrent dans la haute salle du palais, et déchargent devant le foyer l'énorme sanglier qu'ils apportent sur leurs épaules. De toutes parts on accourt pour le voir : les sergents*, les écuyers, les belles dames, les clercs* eux-mêmes s'assemblent et le regardent avec étonnement :

« Quel monstre! disent-ils; voyez : ses défenses lui sortent de la gueule de plus d'un demi-pied. Bien hardi fut celui qui osa l'approcher! »

D'en bas, cependant, montent les cris et les plaintes des femmes et des parents de ceux dont on a ramené les corps. Le vieux Fromond entend tout ce bruit; il quitte sa chambre, entre dans la grande salle, et s'approche du foyer : « Qu'est-ce? dit-il, que signifie tout ce tumulte? Qui a tué ce sanglier? D'où vient ce cor d'ivoire? Montrez-le-moi. »

Fromond prend le cor et le regarde attentivement : il voit les neuf viroles d'or fin, et la bande de riche étoffe de soie : « Certes, dit-il, voilà un cor de grand prix. Il ne fut jamais à l'usage d'un truand* ou d'un braconnier. Où l'avez-vous pris? dites-le-moi, et, par ma barbe, n'essayez pas de me tromper.

— Sire, répond Tibaud, voici : nous faisions une ronde dans votre forêt, quand nous trouvâmes sous un tremble un braconnier inconnu, qui, avec trois chiens, avait pris et tué ce porc. Nous voulions vous l'amener, quand, d'un coup de poing, il tua votre forestier, et ensuite trois d'entre nous. Si nous l'avons tué, c'est en nous défendant.

— Où est le corps?

— Nous l'avons laissé dans la forêt.

— C'est un péché. Faut-il laisser manger aux loups le corps d'un chrétien? Allez le chercher et ramenez-le ici. On le veillera cette nuit avec des cierges, et au matin nous l'enterrerons à l'église. Entre nobles hommes on doit avoir pitié l'un de l'autre. »

Les ribauds* n'osent refuser, bien qu'ils y aillent malgré eux. Ils reviennent à la forêt, et mettent le corps du chevalier sur une civière. Ses trois chiens le suivent. On arrive ainsi à Lens.

Dans la grande salle du palais de Lens, sur la table où Fromond se fait servir les jours de fête quand il tient sa cour, on couche le corps du noble duc. Autour de lui ses chiens hurlent et mènent grande douleur et sautent pour lécher sa plaie. Barons*, chevaliers, écuyers et sergents, clercs et dames, arrivent pour le voir, et l'admirent, étendu de son long et les mains croisées sur sa poitrine : « Comme il est grand et bien fait, se disent-ils, comme il a belle bouche et nez bien séant! C'est grand'pitié qu'il soit venu se faire tuer dans cette terre par des ribauds; jamais gentilhomme ne l'eût touché. C'était un noble seigneur : voyez comme ses chiens l'aimaient! »

Le vieux Fromond entendit le bruit de leurs voix; il entra dans la salle, s'approcha du corps et le regarda longtemps. Le duc Bégon portait au visage

une blessure que Fromond lui-même lui avait faite d'un coup de lance dans un de leurs combats. Il la reconnut, et tous les traits de son ancien ennemi. Du saisissement qu'il eut il tomba pâmé, et quand on l'eut relevé il se mit à crier : « Misérables ! ribauds ! vous me disiez que vous aviez tué un pauvre braconnier inconnu, mais c'est le meilleur chevalier qui jamais ait porté armure et soit monté à cheval ! C'est Bégon, le seigneur de Belin, dont la femme est nièce de l'empereur Pépin, dont les neveux sont mes voisins proches. Hélas ! je vais voir renverser mes grands châteaux, ravager mon pays, brûler mes villes, et moi-même peut-être j'en recevrai la mort. Et pourtant je ne suis pas coupable de ce meurtre. Je m'en justifierai en vous faisant pendre. Et d'abord je vais vous mettre tous dans ma prison, à commencer par toi, mon neveu Tibaud. Puis j'enverrai dire à Metz au duc Garin que j'ai pris ceux qui ont tué son frère, et qu'il en fasse sa volonté, qu'il peut les faire pendre, brûler ou écorcher vifs, ou chasser pour toujours du pays. Je lui jurerai que je ne suis pour rien dans la mort du duc. Je lui donnerai plus d'or et d'argent que quatre chevaux n'en pourront porter, et de grandes meutes de chiens, et quatre-vingts faucons. Je ferai chanter à des prêtres bénis dix mille messes pour l'âme de son frère. Après tout cela, il ne pourra m'en vouloir. »

Il appela son chapelain et lui ordonna de mettre en écrit tout ce qu'il venait de dire. Puis il fit ouvrir

le corps du duc ; on recueillit les entrailles dans une riche étoffe de soie et on les enterra pieusement dans l'église de Saint-Landri. On lava l'intérieur du corps avec du vin et des épices : le comte Fromond lui-même y mit ses mains blanches ; on le recousit et on l'enveloppa dans un drap de la toile la plus fine. On l'enferma ensuite dans une grande peau de cerf[1]; on le déposa sur un catafalque, autour duquel brûlaient plus de trente cierges. Les clercs, avec les croix et les encensoirs, vinrent chanter tout autour de lui les prières des trépassés, que le comte Fromond entendit jusqu'au bout, assis près du chevet du mort.

Malgré toutes les satisfactions données à Garin par Fromond au sujet de la mort de Bégon, la guerre reprit entre les deux familles et se prolongea pendant plusieurs générations.

1. Voyez ci-dessus, p. 28, note 1.

Le premier exploit d'Aïoul[1].

Aïoul est le fils du comte Élie, beau-frère de Louis, empereur et roi de France. Élie a été banni par le roi à la suite des calomnies de Macaire de Lausanne et s'est réfugié avec sa femme dans les landes de Gascogne, où Aïoul est né. Celui-ci, tout jeune encore, quitte ses parents et se promet de faire rendre à son père son honneur et ses fiefs. Il arrive à Orléans, monté sur l'excellent cheval de son père, Marchegai ; il est couvert de vieilles armes, et porte une lance énorme et enfumée ; son écu, attaché par de mauvaises courroies, pend à son bras ; son heaume*, tout rouillé, est mal assujetti sur sa tête ; le mauvais harnachement et la maigreur de son cheval en déguisent la vigueur et la beauté. Il n'est hébergé que par pitié chez sa tante, sœur du roi, à laquelle il ne révèle pas son nom ; mais la dame et sa fille Lusiane éprouvent pour lui une sympathie instinctive. — Le duc de Berri, qui s'est révolté contre Louis, envoie ce jour même quatre chevaliers porter un cembel* à l'une des portes de la ville. Le roi a défendu que personne sortît de la ville sans son ordre, mais Aïoul s'est juré de poursuivre les porteurs du cembel et de montrer sa valeur par un premier exploit. Il sort de l'hôtel de sa tante et s'avance par les rues d'Orléans.

Aïoul chevauche au milieu d'une rue. Les chevaliers, jeunes et vieux, les dames, les demoiselles et les bacheliers* regardaient le cembel* du haut des murs ou de leurs fenêtres : c'est une très belle chose à regarder. Mais quand ils voient Aïoul, ils tournent les yeux vers lui ; le cembel est oublié. L'un dit à

1. Cet épisode est tiré de la chanson* d'*Aïoul*, composée au XIIe siècle en laisses* de vers décasyllabiques assonants*.

l'autre en riant : « D'où sort celui-ci ? Par Dieu ! nous l'attendions. C'est lui qui vengera quelque jour Fourré[1] ! » Aïoul les entend et il en a le cœur gros ; mais il continue sa route.

Il passe devant un cellier[2], où de mauvais garçons jouaient aux dés ; ils venaient, sur un coup, de se prendre aux cheveux, puis de se raccommoder ; ils étaient tout déchirés et sanglants. L'hôte avait pris les dés en main et avait dit aux compagnons : « Écoutez-moi ! Je mets pour enjeu, à ce coup, une pleine mesure de mon meilleur vin. Mais tenez-vous en paix. Celui qui voudra faire du tapage, qu'il vide mon cellier. Je ne veux pas de querelles ! » Tous lui avaient promis d'être sages et venaient de se rasseoir à leur table.

A ce moment passait Aïoul sur son cheval. « Tenez, dit l'hôte, je vois venir un chevalier qui arrive pour sûr du pays des fées ; laissez-moi lui dire un mot. »

Il s'approche d'Aïoul comme hors de lui, et lui dit : « Sire, écoutez. On vend chez moi du bon vin, et on y joue aux dés. Un de ces sergents* a perdu, et dans son dépit il prétend que je lui ai fourni des dés pipés. Sire, on me tient pour prud'homme* dans la ville, et je ne voudrais pas avoir de blâme. Voici les trois dés dont ils ont joué : prenez-les, regardez-

1. Voyez ci-après, p. 58, note 1.

2. Les tavernes étaient souvent installées dans des celliers ou des caves à demi souterraines.

les bien, et jugez s'ils sont bons; nous nous en remettons tous à vous.

— Vous tombez mal, dit Aioul : je n'ai jamais vu jouer aux dés et je n'y connais rien. Demandez ce jugement à d'autres.

— Vassal*, dit l'hôte, vous n'en serez pas quitte ainsi! » Il le prend par le frein, tire à lui, et le fait reculer devant le cellier. Marchegai le regarde : il lève son pied droit, qui était gros et carré, et le frappe au milieu de la poitrine d'un si merveilleux coup qu'il lui brise quatre côtes et l'envoie rouler dans son cellier sans compter les degrés. Le coquin se relève à grand'peine et voue à cent mille diables le cheval et le cavalier.

Aioul le fils d'Élie continue son chemin. Il arrive au milieu du grand marché d'Orléans, où les marchands et les bouchers s'ameutent autour de lui et lui jettent des ordures.

« Eh! compère Pierre, dit Heudré, celui-là nous manquait! Il ne donnera pas de trêve à nos ennemis!

— Laissez-moi en paix, dit Aioul; c'est vilenie* de me gaber* ainsi, c'est tort et péché. Je ne vous ai jamais rien fait. Si je suis pauvre aujourd'hui, Dieu est au ciel, qui me donnera assez quand il voudra. »

En l'entendant parler si doucement, plusieurs en ont pitié et le laissent. Mais Heudré reprend : « Sire*, vous nous faites grand'peur. Vous êtes Sarrasin, bien certainement, et vous portez des armes empoisonnées. Vous êtes sans doute parent de Tourré, tué

jadis devant Paris, et vous voulez le venger sur les chrétiens[1]. » Aïoul ne répond rien, mais son cœur est plein de courroux.

Aïoul contient sa colère en s'entendant ainsi gaber*; partout le raillent sergents et écuyers.

Louis lui-même, le seigneur de France, s'était mis, après le repas, aux fenêtres de son grand palais. Il voit Aïoul au milieu du marché et autour de lui ces gens qui le harcèlent. Le roi appelle ses chevaliers : « Barons*, dit-il à haute voix, voici celui qui délivrera mon royaume; il va me demander une haute paye, et il la méritera bien par ses beaux coups de lance. »

Aïoul l'entend et se dépite. Il appelle un bourgeois qui était près de lui : « Ami, lui dit-il courtoisement, qui est celui qui me gabe à cette fenêtre?

— Sire, c'est le roi de France. »

Aïoul l'entend; il en a grande douleur, et dit entre ses dents : « Eh! Dieu, c'est mon oncle; je suis son neveu : il ne devrait pas m'insulter ainsi! »

Aïoul chevauche, triste en lui-même de s'entendre railler et honnir; mais il avait le cœur preux et noble et prenait leurs risées en patience. Il se souvenait des bons enseignements d'Élie, son père, qui lui avait

1. L'histoire de ce Fourré, Sarrasin tué devant Paris, racontée sans doute dans un poème perdu, ne nous est connue que par des allusions du genre de celle-ci. On disait plaisamment d'un homme d'armes mal équipé et de prestance ridicule qu'il prétendait sûrement « venger Fourré. »

dit que plus un homme est querelleur, plus il recueille de honte à la fin.

Ce sont maintenant des enfants qui le suivent, en lui jetant des cailloux et des savates. « Enfants, leur dit Aioul, laissez-moi. Pourquoi insulter un homme parce qu'il est pauvre? Rentrez chez vous, et que Dieu vous pardonne! » Les enfants, entendant ses douces paroles, en ont pitié et le laissent.

Aioul vient à la porte qui est du côté du Berri. Le portier chargé de l'ouvrir était assis devant le seuil de sa maison[1] : c'était un rustre insolent et brutal. Dès qu'il vit approcher Aioul, il s'avança et lui tendit un pan de son manteau, qu'il plia dans sa main droite en lui disant[2] : « Sire, je me rends à votre merci ; faites de moi votre plaisir. »

Aioul vit qu'il se moquait de lui : il tira à demi son épée pour l'en frapper; mais il se souvint à temps des bons enseignements de son père, et fit rentrer l'épée dans le fourreau. « Ami, lui dit-il, tu me gabes, je le sais bien; dis ce qui te plaît. Mais ouvre-moi cette porte, que je suive le cembel qu'on y a porté. Donne-moi ta main droite, et je te promettrai de te donner au retour assez pour te contenter.

1. Sur les portiers des villes fortes, voyez p. 31, note 2.

2. Au moyen âge, tout acte juridique était accompagné d'un geste ou d'une action symbolique : ici le pan du manteau joue à peu près le rôle ordinairement attribué au gant (voy. ci-dessus, p. 23, note 1).

— Certes, dit le portier, personne ne sortira aujourd'hui. Remettez votre cheval à l'écurie. Que feriez-vous contre des gens vaillants et bien armés? »

Aïoul se dit en lui-même : « Dieu! si je voulais, je trancherais d'un coup d'épée la tête de ce ribaud* ; mais ce serait une honte pour moi ; mieux vaut patienter. »

Cependant le portier se remit à le railler : « Écoutez, lui dit-il, je vais vous enseigner un bon métier, qui vous tirera de l'embarras où je vous vois. Je vous donnerai quatre deniers* de votre lance, qui servira à ma femme pour enrouler son fil, douze deniers de votre écu, qui pourra être utile dans la ville s'il survient un incendie[1], trois sous* de votre heaume et dix sous de votre haubert. Avec cela vous pourrez acheter de l'avoine pour votre cheval, qui ne serait pas mauvais s'il était un peu plus gras. Faites-vous charretier et amenez du bois au marché, ou chargez votre cheval de charbon. Vous avez bien la mine d'un homme qui fait ce métier-là. »

Aïoul sentait la colère le gagner, mais il ne dit rien.

Un bourgeois, Quiquenart, le panetier du roi, regardait tout de sa fenêtre; il était arrogant et mal embouché, et parent du traître Macaire[2]. Il avait bien

1. On ne voit pas bien à quoi servira un écu dans un incendie; ce ne peut être à porter de l'eau.

2. Macaire de Lausanne, celui dont les calomnies avaient causé la disgrâce et l'exil du père d'Aïoul.

bu ce matin-là, et le vin lui était monté à la tête. « Ouvre-lui, crie-t-il au portier, et laisse-le partir. Il se fera tuer et ce sera tout profit. Je te donnerai de ma bourse quatre deniers, et un bon setier de mon meilleur vin ; je me charge de t'excuser auprès du roi : tu ne seras battu ni réprimandé. »

Il le disait en mauvaise intention, mais ce fut un bien. Le portier l'entendit et fut très content : « Chevalier, dit-il, je vais vous ouvrir, puisque ce bourgeois m'y autorise ; il me donnera de sa bourse quatre deniers, et un bon setier de son meilleur vin ; il se charge de m'excuser auprès du roi : je ne serai ni battu ni réprimandé[1]. Je vais vous ouvrir ; mais laissez-moi prendre à la queue de votre cheval de quoi faire une laisse à mon chien.

— Volontiers, dit Aioul : viens prendre les crins. »

Le ribaud s'approche du grand destrier[2] : il ne voulait pas arracher des crins, il voulait sournoisement renverser Aioul, pour recommencer les risées. Marchegai le regarde, et voit qu'il ne le connaît pas : il lève le pied, et lui en donne un si merveilleux coup qu'il le renverse à terre en lui brisant trois dents.

« Il t'a blessé ? dit Aioul.

— Oui, que le diable le prenne ! Il doit avoir mangé de l'avoine hier, c'est ce qui le met en gaieté.

1. Dans notre poésie épique, comme dans la poésie homérique, les paroles dites à un personnage sont d'ordinaire, quand il les rapporte, répétées textuellement.

— C'est vrai, dit Aïoul; mais en voilà assez. Si tu ne m'ouvres pas la porte à l'instant, puisque la prière ne sert de rien, je jure Dieu que je te fends la tête avec cette épée! »

Il la tire du fourreau d'un grand demi-pied : quand l'autre voit la lame flamboyer, il se relève tout tremblant et vient à la porte; il tire le verrou, lève la barre et l'ouvre; mais au moment où Aïoul passe, il lui assène de la barre un tel coup sur la tête, qu'il le renverse presque de son cheval. Mais Aïoul n'y fait pas attention, tant il est joyeux de sortir.

Le voilà dehors sur son destrier : que Dieu le protège! Il lui adresse une ardente prière : « Dieu, dit-il, j'ai tant souffert aujourd'hui d'affronts et de vilenies! Donne-moi par ta grâce de faire telle action dont je reçoive de l'honneur et par laquelle je puisse secourir mon père! Le premier que je rencontrerai de ceux qui nous ont provoqués, je suis résolu à le frapper. Sainte Marie, aidez-moi : je serai votre chevalier toute ma vie[1]. »

Les quatre porteurs de cembel s'en retournaient vers les leurs, les lances droites où les flammes brillaient au vent. Ils avaient bien insulté Louis, fils de Charles, sur le pont devant la porte, et maintenant ils se gabaient de lui, disant qu'aucun de ses hommes

1. Il y avait des confréries de chevaliers pieux qui s'appelaient « la chevalerie de sainte Marie ».

n'avait osé sortir contre eux ; mais ils vont changer de langage, car Aïoul est sorti sur Marchegai, seul et sans compagnon ; il a déjà passé le pont de la Loire et invoqué Dieu. Il voit les quatre chevaliers ennemis : il descend alors de son cheval et le ressangle avec soin.

Du haut des murs le regardent les chevaliers jeunes et vieux, les dames et les demoiselles. L'un dit à l'autre : « Le voilà ! Il a sans doute trop bu dès le matin. Sire chevalier, lui crient-ils, ne les tuez pas tous ; songez que c'est un grand péché que d'occire un homme ! »

Aïoul les entend, mais il ne se retourne pas ; il remonte sur son cheval et reprend sa poursuite.

Les Berruyers[1] entendent le galop du cheval qui s'approche : ils se retournent et voient Aïoul.

« Seigneurs, dit Nivard, en voici un qui est assez fou pour nous poursuivre. Il a un cheval qui court bien : je le prendrai pour moi, et Samson aura l'écu.

— Et moi le haubert, dit Aleaume.

— Eh bien ! dit Foucard, je prendrai le heaume ; puis nous le laisserons mort dans ce fossé. »

Nivard tourne son cheval vers le jeune homme ; mais Aïoul le devance : la lance en arrêt, il pique son cheval, frappe Nivard sur la boucle[2] de son écu, la brise, perce le haubert, lui met sa lance dans le cœur et l'abat mort. Les dames et les chevaliers, sur

1. Habitants du Berri : c'était le duc de Berri qui faisait la guerre au roi et qui avait fait porter le cembel.

les murailles, se demandent d'abord lequel des deux est tombé, et s'étonnent quand ils voient Aïoul et son cheval debout.

Foucard crie à ses compagnons : « Seigneurs, quelle honte pour nous que ce misérable nous ait tué Nivard! Plutôt mourir que ne pas le venger! »

Il pique son cheval et va frapper Aïoul de sa lance : il l'atteint, au-dessus de la selle, dans le haut de la cuisse, si bien que le sang rouge coule le long de la jambe jusqu'à l'éperon. Mais Aïoul lui rend son coup avec une telle force qu'il lui perce le haubert et le hoqueton* qui le double en dessous, lui tranche le foie et le poumon et le renverse, mort, sur le sable.

Louis, le fils de Charles, était sur le donjon* de son palais; il s'écrie : « Voyez, barons! Ce pauvre chevalier dont nous nous moquions, par saint Denis de France, c'est un prud'homme*! Armez-vous, et allons à son aide; j'aimerais mieux perdre Reims et Soissons qu'un si bon chevalier! »

Les Français courent aux armes; l'empereur s'arme lui-même : il va bientôt voir Aïoul de près; mais il ne saura pas encore que c'est son neveu.

L'initiation de Perceval.

Par Chrétien de Troyes [1].

La mère de Perceval a élevé son fils loin du monde, dans un manoir situé au milieu d'une forêt ; elle espère ainsi le soustraire aux dangers de la vie chevaleresque, qui lui a fait perdre son mari et ses deux fils aînés.

Ce fut au temps que les arbres fleurissent, que les bois se couvrent de feuilles et que l'herbe reverdit, que les oiseaux chantent doucement au matin, que toute chose s'enflamme d'une joie nouvelle. Le fils de la veuve de la forêt solitaire se leva, mit sa selle sur son cheval, prit à la main trois javelots et sortit du manoir de sa mère ; il voulait aller voir ses laboureurs, qui hersaient un champ d'avoine, avec six herses et douze bœufs. Il entra dans la forêt, et sentit bientôt son cœur se réjouir de la douceur du temps et du chant des oiseaux. Il ôta au cheval son frein et le laissa paître l'herbe toute fraîche et verte, et il s'amusa à lancer ses javelots, ce qu'il savait très bien faire, tout autour de lui, en avant et en arrière, en bas et en haut.

1. Chrétien de Troyes, le plus célèbre poète du XIIe siècle, né vers 1130, mort vers 1180, a composé plusieurs poèmes narratifs appartenant au cycle des romans dits *arthuriens*, parce que la scène centrale en est à la cour du roi Arthur de Bretagne (Angleterre). Le dernier, *Perceval*, a été laissé inachevé par l'auteur. Il est, comme les autres, écrit en vers de huit syllabes rimant deux à deux.

Tout à coup il entendit du bruit. C'étaient cinq chevaliers, armés de toutes pièces, qui venaient par la forêt, menant grand fracas, car leurs armes heurtaient souvent les charmes ou les chênes, les hauberts* retentissaient, et les lances frappaient les écus; des hauberts et des écus sonnait le fer, sonnait le bois.

Le jeune homme entend, mais il ne voit pas encore ceux qui viennent. Il s'émerveille. « Par mon âme, dit-il, madame ma mère m'a souvent dit que les diables sont ce qu'il y a au monde de plus tumultueux, et elle m'a bien recommandé, si j'en rencontrais, de me signer. Mais ce n'est pas ce que je ferai, s'ils se présentent à moi : je frapperai le plus fort d'un de mes javelots, si bien qu'il n'osera pas me toucher. »

Voilà ce qu'il se disait avant de les voir; mais quand ils apparurent dans la clairière où il se trouvait, quand il vit les hauberts aux mailles étincelantes, les heaumes* éclatants, les lances, les écus dont le vernis vert et rouge reluisait au soleil, et l'or et l'argent et l'azur, il fut rempli d'admiration : « Hé! Dieu, dit-il, pardonne-moi ce que j'ai dit! Ce sont des anges que je vois. J'ai grandement péché en les prenant pour des diables. Ma mère ne m'a-t-elle pas dit que les anges sont, après Dieu, ce qu'il y a de plus beau au monde? Celui qui marche en tête, qui est encore plus beau que les autres, c'est sans doute Dieu lui-même. Ma mère m'a dit qu'il faut

adorer Dieu à genoux : je vais l'adorer, ainsi que ses anges. »

Et se jetant au milieu de la clairière, il se mit à genoux, en récitant toutes les prières qu'il savait.

Celui qui était le chef de la troupe dit à ses compagnons : « Restez en arrière. Cet enfant est tombé à terre en nous voyant. Si nous marchions tous vers lui, il mourrait de peur, et il ne pourrait pas répondre aux questions que je veux lui faire. »

Les autres s'arrêtèrent, et lui, s'avançant vers Perceval, le salua doucement pour le rassurer : « N'aie pas peur, enfant, lui dit-il.

— Je n'ai pas peur, répondit Perceval. Mais, dites-moi, n'êtes-vous pas Dieu?

— Moi? non certes.

— Qui êtes-vous donc?

— Je suis un chevalier.

— Un chevalier? je ne sais ce que c'est; je n'ai jamais vu de chevaliers ni n'en ai entendu parler. Mais vous êtes beau comme Dieu. Que je voudrais vous ressembler, être ainsi vêtu et ainsi resplendissant! »

Le chevalier se rapprocha encore et lui demanda : « N'as-tu pas vu passer par ici cinq chevaliers et trois demoiselles? »

Mais le garçon, au lieu de lui répondre, avait étendu la main vers sa lance, et, tout en la maniant, il lui dit : « Beau sire qui vous appelez chevalier, qu'est-ce que vous portez là?

— Me voilà bien adressé ! dit l'autre en souriant. Je voulais savoir de toi des nouvelles, et c'est toi qui m'en demandes ! Je veux bien te répondre : c'est ma lance.

— Dites-vous qu'on la lance comme je fais mes javelots?

— Non, garçon ; que tu es simple ! On en frappe droit devant soi.

— Alors j'aime mieux un de ces trois javelots que vous voyez, car j'en tue tout ce que je veux, oiseaux ou bêtes, et d'aussi loin qu'avec une flèche.

— A la bonne heure ; mais réponds-moi : ces chevaliers et ces demoiselles, les as-tu vus ? »

L'enfant avait saisi l'écu et lui dit : « Qu'est cela, et à quoi cela vous sert-il ?

— Vraiment tu te moques de moi : tu ne réponds à mes demandes que par d'autres ! Enfin, je veux te faire plaisir : ce que je porte là, c'est un écu.

— Un écu?

— Oui, et je ne le dédaigne pas : si quelqu'un veut me frapper, il pare le coup ; voilà le service qu'il me rend. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, ceux qui étaient restés en arrière rejoignirent leur chef et lui dirent : « Sire, que vous dit ce Gallois[1] ?

1. Habitant du pays de Galles, province de l'Angleterre. Perceval est toujours appelé Perceval le Gallois. On voit un peu plus loin que, dans la société française et anglo-normande, les Gallois, qui parlaient un idiome celtique, avaient la réputation d'être simples d'esprit.

— Il ne connaît guère le monde, répondit le chevalier. Il ne répond pas à mes questions, et m'interroge sur tout ce qu'il voit, me demandant comment chaque chose s'appelle et ce qu'on en fait.

— Sire, sachez que tous les Gallois sont dénués de sens ; celui-ci est comme les autres ; c'est perdre son temps que lui parler.

— Je ne sais, répondit le chef ; mais il m'amuse, et je le laisserai interroger tant qu'il voudra. Voyons, garçon, reprit-il en se tournant vers Perceval, dis-moi si tu as vu les cinq chevaliers et les demoiselles. »

Mais le jeune homme avait saisi un pan du haubert et le tirait à lui : « Dites-moi, beau sire, dit-il, qu'est cela que vous avez vêtu ?

— Tu ne le sais pas ?

— Non.

— C'est mon haubert.

— Il pèse comme du fer.

— C'est qu'il est de fer, tu le vois bien.

— Je ne sais pas, mais il est bien beau. Et qu'en faites-vous ? à quoi vous sert-il ?

— Il me protège : si tu me lançais des javelots, si tu me tirais des flèches, grâce à lui, tu ne me ferais aucun mal.

— Sire chevalier, que Dieu garde les cerfs et les biches de tels hauberts ! Je ne pourrais plus en tuer.

— Allons, réponds à ce que je t'ai demandé. »

Et l'enfant naïf lui dit : « Est-ce que vous êtes né comme cela ?

— Oh ! non.

— Et qui vous a ainsi arrangé ?

— Il n'y a pas cinq jours que le roi Arthur m'a donné toutes mes armes et m'a fait chevalier. Mais dis-moi enfin ce que tu sais des cinq chevaliers qui escortent trois demoiselles : vont-ils au pas ou fuient-ils rapidement ?

— Sire, regardez là-haut, sur cette montagne : voyez-vous ce grand bois qui en couvre la cime ? Là est le col de Valdone.

— Eh bien ! frère * ?

— Là sont les laboureurs de ma mère, qui hersent et ensemencent les terres. Si les gens que vous dites ont passé par là, ils les ont vus et ils vous le diront. »

Les chevaliers dirent que, s'il voulait les conduire, ils iraient avec lui jusqu'au champ d'avoine trouver les herseurs.

Le jeune homme remonta sur son cheval et accompagna les étrangers. Quand les laboureurs le virent arriver en telle compagnie, ils tremblèrent de peur, car ils comprirent que, s'il avait parlé avec eux, il voudrait être chevalier, et que sa mère, qui voulait à tout prix l'en détourner, en perdrait la raison.

Perceval leur dit : « Avez-vous vu passer par ici cinq chevaliers et trois demoiselles ?

— Ils viennent à peine de franchir le défilé, répondirent-ils.

— Sire, dit Perceval à celui qu'il avait tant questionné, voici le chemin qu'ils ont pris. Mais dites-moi, ce roi qui fait les chevaliers, où le trouve-t-on?

— Il séjourne présentement à Cardeuil[1], et s'il n'y était plus, tu trouverais là qui t'enseignerait où il est allé. » Et prenant le galop, il s'élança dans la direction qu'avaient suivie ceux qu'il voulait atteindre.

Perceval s'en revint au manoir, où sa mère l'attendait, s'inquiétant de sa longue absence. Quand elle le vit, elle ne put cacher sa joie, et l'embrassant plus de cent fois : « Beau* fils, beau fils, lui dit-elle, où es-tu resté si longtemps?

— Ah! dame*, je vais vous le raconter. J'ai eu aujourd'hui grande joie d'une chose que j'ai vue. Mère, ne me disiez-vous pas que les anges de Dieu sont si beaux, qu'il n'y a pas de créatures plus belles?

— Oui certes, et je te le dis encore.

— Eh bien! mère, j'ai vu aujourd'hui dans la forêt des êtres qui sont plus beaux, je le crois, que les anges eux-mêmes. »

La mère, toute tremblante, le prit dans ses bras et lui dit : « Beau fils, fais une prière à Dieu ; j'ai grand'peur que tu n'aies vu de ces mauvais anges qui font peur et mal aux hommes.

— Non, non, mère ; ils disent qu'ils s'appellent des chevaliers. »

1. Carlisle, ville du comté de Cumberland, en Angleterre.

A ce nom la mère tomba sans connaissance, et quand elle fut revenue à elle, elle dit en pleurant : « Hélas! quel malheur est le mien! Beau cher fils, j'espérais te préserver de la chevalerie; je voulais que tu n'en visses rien, que tu n'en entendisses jamais parler. Si au moins tu avais encore ton père et tes frères pour te guider! Mais ton père, qui était le meilleur chevalier qu'il y eût dans toute la contrée, fut en un combat grièvement blessé aux hanches et dut renoncer à la vie active; ses terres, ses biens lui furent enlevés par d'injustes voisins. Il lui restait ce manoir dans cette forêt déserte; il s'y fit porter en litière, car il ne pouvait plus chevaucher. Tu étais alors tout petit,et je te nourrissais encore de mon lait. Mais tu avais deux frères plus âgés, que leur père envoya à deux rois pour être faits chevaliers, l'un au roi d'Escavalon, l'autre au roi Ban de Gomeret. Ils furent armés le même jour et périrent, hélas! le même jour. Ils s'étaient mis en route ensemble pour venir voir leur père et moi et nous donner la joie de les voir chevaliers : ils furent surpris par leurs ennemis et tués tous les deux. De la mort des fils le père mourut de chagrin, et moi, depuis, j'ai mené une vie amère. Tu étais mon seul bien, mon seul réconfort, ma seule joie, puisque Dieu ne m'a rien laissé d'autre! »

Mais le jeune homme faisait peu d'attention à ce que lui disait sa mère : « Donnez-moi vite à manger, dit-il, et j'irai trouver ce roi qui fait les chevaliers. »

Sa mère eut beau faire, elle ne put le retenir que trois jours, le temps qu'il fallait pour préparer son équipement.

Jean de Paris [1].

Le roi de France étant venu au secours du roi et de la reine d'Espagne, contre lesquels leurs sujets s'étaient soulevés, il a été convenu que le fils du roi de France, Jean, épouserait leur fille Anne, encore presque au berceau. Une quinzaine d'années après, Jean, devenu roi par la mort de son père, apprend que le roi d'Angleterre, veuf et d'âge déjà mûr, se rend en Espagne pour célébrer son mariage avec la princesse, qu'il a déjà épousée par procuration (les parents ayant oublié l'ancienne convention). Il se fait passer pour un simple fils de bourgeois, appelé Jean de Paris, et se joint au roi anglais dans son voyage. Il a laissé en arrière la plus grande partie de sa magnifique escorte; près de Burgos, il prend congé du roi d'Angleterre, qu'il a fort étonné en route par son faste et aussi par la singularité de quelques-unes de ses paroles.

Vers les trois ou quatre heures du soir, le roi d'Angleterre arriva à Burgos, où il fut reçu par une très belle assemblée; car avec le roi et la reine d'Espagne

1. Ce joli roman, dont on ne connaît pas l'auteur, a été composé, en prose, dans les dernières années du XVe siècle. Il faut y voir sans doute une allusion, mais légère et lointaine, au mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne, auprès de laquelle il supplanta Maximilien, roi des Romains, déjà marié avec elle par procuration.

étaient là le roi de Portugal, le roi et la reine d'Aragon, le roi de Navarre, et plusieurs princes et barons, et des dames et demoiselles sans nombre, qui tous firent grand honneur au roi d'Angleterre. Mais quand la fille du roi d'Espagne l'eut bien vu et regardé, elle n'en fut pas trop joyeuse. Elle pensa en elle-même que ce n'était pas ce qu'il lui aurait fallu; mais, en fille sage qu'elle était, elle reconnut que la chose était si avancée qu'il n'y avait plus moyen de la défaire sans préjudice pour l'honneur de son père et de sa mère.

Quant à Jean de Paris, que tout son cortège avait rejoint, il s'arrêta à deux lieues de la ville, et envoya deux hérauts, accompagnés de cinq cents cavaliers, au roi d'Espagne, lui demander d'assigner dans la ville des logis à Jean de Paris.

Les deux hérauts étaient vêtus d'un riche drap d'or, montés sur deux haquenées blanches, si richement harnachées que c'était une merveille de les voir. Arrivés près de la ville, ils laissèrent leurs gens en arrière, et ne menèrent que chacun un page; les pages étaient habillés d'un fin velours violet, et les housses de leurs chevaux étaient pareilles. Ils entrèrent dans la ville, vinrent au palais, et dirent à des gens qu'ils trouvèrent à la porte qu'ils voulaient parler au roi d'Espagne. « Nous sommes, dirent-ils, à Jean de Paris, qui nous envoie au roi pour lui faire un message de sa part. »

Le roi était à table avec toute la cour. On vint lui dire qu'il était arrivé deux hérauts, les mieux en point

qu'on eût jamais vus, qui se disaient serviteurs d'un nommé Jean de Paris et envoyés par lui au roi. « Entretenez-les, dit le roi, et faites-les bien servir jusqu'à ce que nous ayons dîné ; puis nous leur parlerons. »

Cependant le roi d'Angleterre, qui s'imaginait connaître Jean de Paris, prit la parole :

« Mon très cher seigneur, je vous prie de leur donner bonne réponse, car je crois bien savoir ce que leur maître demande : il veut assister aux noces.

— Et qu'est ce Jean de Paris? dit le roi d'Aragon.

— Sire, c'est le fils d'un bourgeois de Paris, qui mène le train le plus beau et le plus hautain que l'on ait jamais vu.

— Un simple bourgeois de Paris? dit le roi d'Aragon. Il ne pourra continuer longtemps ainsi.

— Oh! dit le roi d'Angleterre, rien qu'avec la vaisselle d'or et d'argent dont il se sert, on pourrait acheter un royaume. Je vous assure que sa façon de vivre semble un conte ou une féerie.

— Par Dieu! dit la reine d'Aragon, je serais curieuse de le voir. Toutes les dames demandent qu'on n'épargne rien pour qu'elles en aient le plaisir.

— Certes, dit le roi d'Angleterre, il est aussi fier qu'un roi. D'ailleurs il est doux, courtois et fort affable. Mais il doit avoir dans la cervelle un quartier de la lune[1], car, bien qu'il semble sage d'ordinaire, il dit parfois des choses qui n'ont ni queue ni tête.

1. C'est-à-dire, il est un peu fou, un peu *lunatique*.

— Que dit-il donc, beau fils? dit le roi d'Espagne.

— Un jour, dit le roi d'Angleterre, que nous chevauchions ensemble, il se mit à pleuvoir très fort. Lui et ses gens se couvrirent de vêtements faits pour cela[1] que portaient leurs sommiers[*], et tels qu'ils ne furent pas mouillés. Je lui dis qu'il savait bien se protéger, et il me répondit que moi, qui étais roi, je devrais faire porter avec moi des maisons pour garantir moi et mes gens de la pluie. »

Ce mot fit beaucoup rire toute l'assemblée.

« Ce n'est rien encore, reprit le roi d'Angleterre. Il m'a dit deux choses plus fortes. Un jour, au passage d'une rivière très rapide, plusieurs de mes gens furent noyés; mais lui et les siens, qui avaient des chevaux vigoureux, n'eurent aucun mal. Et pour me consoler, il vint me dire : Sire, vous qui êtes un puissant roi, vous devriez faire porter par vos gens un pont pour passer les rivières. »

Le rire recommença et dura longtemps autour de la table. Quand il fut apaisé, la fille du roi d'Espagne, qui écoutait avec attention, dit au roi d'Angleterre :

« Mon très cher seigneur et ami, dites-nous, je vous en prie, ce qu'il vous a dit encore d'étrange.

— Volontiers. Comme nous approchions d'ici, je lui demandai pourquoi il venait en Espagne. Il me répondit qu'il y avait environ quinze ans que feu son

1. C'étaient des manteaux épais et imperméables, munis de capuchons, et qu'on appelait des « chapes à pluie ». Les parapluies n'ont été inventés qu'à la fin du dix-septième siècle.

père était venu en ce pays, qu'en partant il avait tendu un lacet pour prendre une cane, et qu'il venait maintenant voir si la cane était prise. »

A ces mots, les rires recommencèrent de plus belle.

Quand le souper fut fini, le roi envoya chercher les hérauts, qui entrèrent dans la salle de fort bonne grâce et saluèrent toute la compagnie.

Ils demandent pour loger leur maître tout un quartier de la ville, qu'on leur accorde bien qu'avec étonnement. On ne parle plus à la cour que de Jean de Paris, qui doit faire son entrée le lendemain.

Le lendemain dimanche, les seigneurs et dames qui étaient venus aux noces, ainsi que la fille du roi d'Espagne, se levèrent de très grand matin, tant ils avaient peur de ne pas voir l'entrée de Jean de Paris. On avait fait barrer toutes les rues, de façon qu'il ne pût passer que devant le palais du roi.

Pendant qu'on s'entretenait de cet événement, voici venir les deux hérauts de la veille avec leurs deux pages, et les cinq cents cavaliers très bien équipés. On dit par tout le palais que c'était Jean de Paris qui arrivait. Aussitôt tout le monde courut aux fenêtres, et le roi descendit à la porte. Quand les Français vinrent devant le palais, le roi s'avança et leur dit :

« Messeigneurs, soyez les bienvenus ! Veuillez me dire lequel de vous est Jean de Paris.

— Sire, dit l'un d'eux, il n'est pas dans cette compagnie.

— Qui êtes-vous donc? dit le roi.

— Nous sommes ses fourriers* qui venons apprêter son logis. »

Les princes, les barons et les dames, entendant cette réponse et voyant tant de fourriers, en furent tout ébahis.

« Par ma foi, dit la princesse, voilà de belles gens et bien en point! Il nous faudra faire grande fête à leur seigneur pour l'honneur qu'il nous fait de venir à nos noces.

— Vous parlez très bien, ma fille, dit le roi. Je vais envoyer demander à ces gens s'ils ont besoin de linge, de vaisselle, de tapisseries[1] ou de quelque autre chose. »

Il appela son maître d'hôtel et lui donna des ordres en conséquence. Quand le maître d'hôtel arriva au quartier qu'on avait assigné aux étrangers, il les trouva déjà en train de dresser des barrières, de briser des murs pour faire des communications, d'enlever partout les meubles et les tentures. Tout étonné, il leur dit néanmoins:

« Messeigneurs, le roi m'a envoyé vers vous pour que je vous fasse livrer ce dont vous pourrez avoir besoin en linge, vaisselle ou tapisseries.

1. Les princes et les grands seigneurs, quand ils voyageaient, emportaient avec eux des tapisseries pour tendre les logis provisoires qu'ils devaient occuper en route.

— Sire, répondit l'un des hérauts, grand merci au roi et à vous; mais nous n'avons besoin de rien, car nos chariots vont arriver, apportant tout ce qu'il nous faut. Dites au roi que s'il se trouvait à court de tapisseries, de meubles, de vaisselle d'or ou d'argent, nous en avons pour lui et pour nous. Et comme il a beaucoup d'hôtes à recevoir, vous n'avez qu'à nous avertir: nous ferons arrêter devant le palais dix ou douze chariots, qui pourront lui être utiles.

— Grand merci », dit le maître d'hôtel. Il partit tout émerveillé et retourna au palais faire son rapport au roi, devant les barons et les dames, qui l'écoutaient bien surpris. On ne parlait dans tout le palais que de Jean de Paris, dont la venue tardait beaucoup.

Cependant, l'heure de la messe étant venue, le roi et tous les autres allèrent l'entendre; comme elle allait finir, un écuyer entra dans la chapelle en courant :

« Venez, cria-t-il, venez voir arriver Jean de Paris! Hâtez-vous! »

Aussitôt chacun courut vers les fenêtres et les portes du palais, et beaucoup même sortirent dans la rue pour mieux voir. Et déjà arrivaient deux cents hommes d'armes, armés et bardés de fer, avec deux trompettes, deux tambourins et un fifre qui allaient devant, et tous étaient montés sur de bons coursiers, qu'ils faisaient si bien sauter et caracoler que c'était un triomphe de les regarder, et ils venaient deux par deux en très belle ordonnance.

Le roi de Navarre, qui tenait la princesse d'Espagne, sa nièce, par la main, cria par la fenêtre :

« Qui êtes-vous, messeigneurs?

— Nous sommes, dirent-ils, les gens chargés d'escorter les chariots de Jean de Paris, qui viennent après nous.

— Vierge Marie! dit la princesse, quel beau train!

— Croyez, ma belle nièce, dit le roi de Navarre, que j'en suis tout ébaubi. »

Comme ils parlaient, voici apparaître de grands chariots, chacun traîné par huit gros chevaux richement harnachés, et il y avait vingt-cinq chariots, tous couverts de velours vert. Quand les dames les virent, elles furent toutes ravies, mais la princesse s'écria tristement :

« Hélas! nous ne le verrons pas! Il doit être dans un de ces beaux chariots. »

Alors le roi de Navarre cria à ceux qui menaient les chevaux du premier chariot, car à chaque cheval il y avait deux hommes à pied pour les mener :

« Dites-moi, mes amis, qu'y a-t-il dans ce chariot?

— C'est la tapisserie », dit l'un des conducteurs.

Vingt à vingt-deux chariots ayant passé, le roi de Navarre demanda de nouveau à un homme :

« Mon ami, qu'y a-t-il dans ces chariots-ci?

— Monseigneur, dans tous les chariots couverts de velours vert il n'y a que la tapisserie et la lingerie. »

On pense s'ils furent tous émerveillés en entendant cette réponse.

« Ah! mon cher seigneur, dit la princesse au roi d'Angleterre, vous ne nous avez pas dit tout ce que vous saviez sur Jean de Paris!

— Par Dieu! répondit-il, je n'en ai vu que ce que j'ai dit, et je suis tout aussi étonné que vous. »

Comme ils parlaient ainsi, les chariots verts avaient achevé de passer, et après ceux-là en apparurent vingt-cinq autres, tirés également par huit chevaux puissants, mais couverts de grands pans de cuir rouge. Et le roi de Portugal demanda aux conducteurs :

« Dites, messeigneurs, que sont ces chariots et que contiennent-ils?

— Ce sont, dirent-ils, les chariots de la cuisine de Jean de Paris.

— Par Dieu! dit le roi, je serais bien heureux d'en avoir une douzaine de tels, et je m'en ferais grand honneur. »

A ce moment on vint leur annoncer que le dîner était prêt. « Ah! dirent les dames, ne nous parlez pas de dîner! Nous avons trop de plaisir à regarder toutes ces richesses. »

Après les chariots rouges il en arriva vingt-cinq autres, couverts de damas bleu, avec les chevaux harnachés de même. Quand ils furent près, on demanda aux conducteurs à qui étaient les chariots qu'ils menaient, et ils répondirent :

« Ce sont les chariots qui portent la garde-robe de Jean de Paris.

— Reine des cieux! dit la princesse, quels habillements il doit y avoir là dedans! »

Et se penchant par la fenêtre elle cria elle-même :

« Dites-moi, mon ami, combien y en a-t-il pour la garde-robe? »

Et il lui répondit qu'il y en avait vingt-cinq.

« Par Dieu! dit le roi de Portugal, voilà assez de richesses pour acheter tout un royaume! Je me demande si je suis éveillé! »

Tout le monde en disait autant et faisait grande joie, sauf le roi d'Angleterre, qui voyait qu'on ne s'occupait plus de lui, et qui était dépité de ne pouvoir parler en particulier à la princesse, tout occupée du spectacle qui recommençait toujours. Après les chariots bleus vinrent vingt-cinq autres chariots, tous couverts d'un velours cramoisi broché d'or, fort riche, avec des franges d'or qui reluisaient merveilleusement contre le soleil.

« Certes, dit la princesse, je crois que nous allons voir arriver Dieu lui-même! Y a-t-il un homme mortel qui puisse déployer une telle magnificence?

— Si l'on m'avait dit : C'est le roi de France, dit le roi de Portugal, je ne m'en serais pas trop émerveillé, car c'est un triomphant royaume; mais un simple bourgeois, je n'y comprends rien. Je suis si étonné que je ne sais pas où je suis.

— Vous croyez, dit la princesse, qu'un roi de France pourrait se montrer ainsi?

— Certes, je le crois, s'il le voulait.

— Par ma foi, dit-elle, je suis toute hors de moi. Je voudrais bien voir ce Jean de Paris, pour savoir si c'est un homme comme les autres. »

Ils parlèrent tant que les vingt-cinq chariots cramoisis passèrent, sauf un, au conducteur duquel le roi demanda :

« Mon ami, qu'y a-t-il dans ces chariots couverts de velours cramoisi?

— Sire, c'est la vaisselle et les joyaux de Jean de Paris. »

Aussitôt après arrivèrent deux cents hommes d'armes, tous armés comme pour combattre, marchant quatre à quatre en belle ordonnance et sans bruit.

Le roi d'Espagne appela le premier, qui portait un fanion à sa lance, et lui dit :

« Messeigneurs, Jean de Paris est-il en votre compagnie?

— Oh! non, sire. Il ne sera pas ici avant deux heures, car il dîne aux champs avec ses gens : nous sommes chargés, nous autres, de protéger en queue les chariots qui viennent de passer. »

Quand les hommes d'armes eurent défilé, le roi dit qu'il fallait dîner en attendant l'arrivée de Jean de Paris. Les dames demandèrent qu'au moins on mît à la porte des gens qui surveillassent bien la

rue pour venir annoncer quand il viendrait : « Car, disaient-elles, tous ses gens sont passés ; il viendra en petite compagnie, et on pourrait le manquer.

— Ne craignez rien, dit le roi : je le regretterais plus que vous. Je vais y mettre bonne garde. »

Pendant tout le dîner, on ne parla que de Jean de Paris, ce qui ne plaisait guère au roi d'Angleterre ; mais la reine d'Espagne, qui était fort sage, l'entretenait du mieux qu'elle pouvait.

Le dîner fini, on commençait à deviser des noces prochaines, quand arrivèrent deux écuyers, disant :

« Venez voir, venez voir la plus belle compagnie qu'on ait jamais vue sur terre ! »

Aussitôt tous coururent aux fenêtres ou descendirent dans la rue, qui était déjà remplie d'une multitude infinie de peuple. Et voilà qu'arrivèrent six clairons à cheval, richement habillés, qui jouaient si mélodieusement de leurs instruments, que c'était un grand plaisir de les ouïr. Puis venait un homme d'armes, monté sur un grand cheval bardé qui faisait des sauts, portant l'enseigne, et derrière lui s'avançaient deux mille archers à cheval, bien équipés, avec des hoquetons brochés d'or, qui reluisaient au soleil, alors en son plein.

Le roi d'Espagne demanda au porte-enseigne si Jean de Paris était là.

« Non, répondit-il. Ce sont les archers de sa garde.

— Comment? des archers! Ils ont l'air de grands seigneurs.

— Par Dieu! dit le porte-enseigne, vous verrez bien autre chose avant qu'il soit arrivé. »

Sur ces entrefaites, un des hérauts de Jean de Paris vint demander au roi de lui dire dans quelle église Jean de Paris pourrait entendre les vêpres, puisque c'était dimanche.

Le roi lui en désigna une, et ajouta :

« Demandez, mon ami, tout ce qui vous plaira; mais je vous prie de rester ici avec nous pour nous montrer Jean de Paris quand il viendra.

— Je ne puis, sire, à présent; mais voici mon page, que je vous laisserai, et qui vous le montrera. » Et il partit.

La princesse appela le page, qui était fort bien appris, et lui demanda son nom; il dit qu'il s'appelait Gabriel.

« Eh bien! Gabriel, restez ici près de moi, et prenez cette bague que je vous donne.

— Grand merci, dame, dit le page.

— Hélas! Gabriel, mon ami, Jean de Paris ne viendra-t-il pas?

— Madame, il faut d'abord que ses gens d'armes aient passé.

— Comment? n'est-ce pas eux qui passent maintenant?

— Non : ceux-là ne sont que les archers de l'avant-garde, qui sont deux mille, et autant en arrière-garde : je ne sais si ceux de l'arrière-garde viendront avant les hommes d'armes ou après.

— Eh quoi! dit le roi d'Aragon, va-t-il donc en guerre, pour mener tant de gens d'armes?

— Non, sire; ce n'est que sa maison ordinaire et qui l'accompagne toujours.

— Par Dieu! dit le roi d'Espagne, c'est la plus grande merveille dont on ait jamais parlé. »

A ce moment ils entendirent sonner six autres clairons, précédant l'arrière-garde.

« Savez-vous? dit le roi d'Angleterre, je crois que ces gens sortent par une porte de la ville et rentrent par l'autre, pour se moquer de nous!

— Ma foi! dit le roi d'Espagne, ce serait une belle feinte. » Et pour s'en assurer il envoya deux seigneurs au quartier de Jean de Paris. Mais ils revinrent épouvantés de ce qu'ils avaient vu; car tous les hommes qui avaient défilé se massaient dans le quartier et se mettaient sur leurs chevaux en ordre de bataille. « Et si on avait maille à partir avec eux, ajoutèrent-ils, ils auraient bien vite raison de nous tous. Ce n'a pas été bien avisé de faire entrer dans la ville tant de gens de guerre étrangers.

— Par Dieu! dit le page, n'ayez aucune crainte; mon maître n'est pas ici pour vous faire le moindre déplaisir.

— Qu'il soit le bienvenu! dit le roi d'Espagne. Il nous fait grande joie et grand honneur. »

Pendant ce temps, les deux mille archers avaient passé, et on vit arriver un homme, grand et bien fait, vêtu de drap d'or, sur une belle ha-

quenée grise, et après lui venaient les cent pages d'honneur de Jean de Paris, tous portant des pourpoints de satin brodés d'or et des manteaux de velours cramoisi avec des broderies d'or. Ils arrivaient au pas, rangés deux par deux, et merveilleusement beaux à voir, car on les avait choisis avec soin : tous étaient jeunes et beaux, et leurs cheveux blonds bouclés leur tombaient sur les épaules.

La princesse crut que celui qui allait devant était Jean de Paris, et déjà elle se levait pour le saluer ; mais le page s'en aperçut, et lui dit :

« Madame, ne bougez que je ne vous le dise. L'homme que vous voyez là est le maître d'hôtel de mon maître, celui qui est d'office cette semaine : ils sont quatre, qui servent une semaine à tour de rôle. Il mène les pages après lui pour aller voir si les logis sont en bon état. »

A ces mots on entendit une fanfare, et on vit arriver douze trompettes, couverts de vêtements brodés d'or ainsi que les housses de leurs chevaux. Après eux venait le capitaine des hommes d'armes, portant une grande bannière de taffetas bleu, mais sans armoiries[1], monté sur un magnifique cheval couvert de damas violet broché d'or, et habillé lui-même pareillement. Si le cheval était d'apparence fière, le cavalier ne l'était pas moins, et sans ce

1. C'était la bannière royale de France, d'azur aux fleurs de lis d'or ; mais pour préserver l'incognito, on n'avait gardé que l'azur supprimant les fleurs de lis.

qu'avait dit le page, il aurait été bien naturel de le prendre pour le maître. Derrière lui s'avançaient quinze cents hommes d'armes de belle mine, richement équipés et montés.

Quand ils furent tous passés, ce qui dura longtemps, arriva un chevalier vêtu d'un riche drap d'or dont les revers étaient semés de perles et de pierreries, et qui chevauchait un grand coursier caparaçonné de même, sauf que la housse était de taffetas violet. Il portait à la main une épée dans un fourreau, et le fourreau était couvert de riches pierreries qui étincelaient contre le soleil. Alors le page s'écria :

« Tenez, madame, voilà celui qui porte l'épée de mon maître : Jean de Paris va être ici. »

Mais ils virent encore venir six cents hommes montés sur des chevaux tous de même robe et harnachés de même, et de grande merveille à voir, car sur les croupes des chevaux il y avait des clochettes d'argent, attachées à des chaînes d'argent doré, qui menaient grand bruit, et les cavaliers étaient si beaux qu'ils ressemblaient à des anges, et ils étaient tous vêtus de pourpoints de satin brodés d'or et de manteaux de velours cramoisi, comme les pages qui avaient passé avant. Ils marchaient deux par deux en très belle ordonnance, et on voyait bien à leur mine que c'étaient des gens de grande condition.

Le page, voyant venir de loin Jean de Paris, dit à la princesse : « Madame, je vais m'acquitter envers

vous de ma promesse, et vous montrer le plus beau chrétien, le plus noble et le plus gracieux que vous ayez jamais vu : c'est Jean de Paris, mon maître. Regardez là-bas, celui qui tient à la main une baguette blanche et qui porte au cou un collier d'or. Voyez comme il a les cheveux blonds : l'or de son collier est de la couleur de sa chevelure. »

En effet, Jean de Paris arrivait, plus richement vêtu que tous les autres, et à l'entour de lui il y avait quatre laquais, deux à droite et deux à gauche, tout habillés de drap d'or.

La princesse en le regardant se mit à rougir, et le roi de Navarre, son oncle, qui s'en aperçut, lui serra le bras. Elle fit bonne contenance, mais quand Jean de Paris fut presque en face d'elle, elle lui tendit un couvre-chef de plaisance* qu'elle avait à la main, en lui faisant un doux salut. Et quand Jean de Paris la vit si belle, il piqua son cheval et lui fit faire un tel saut qu'il bondit jusqu'à la hauteur de la fenêtre et que Jean de Paris prit le couvre-chef que lui tendait la princesse; ayant soulevé sa toque et fait à la princesse une profonde révérence, il passa outre et ses gens avec lui.

Après eux vinrent encore cinq cents hommes à cheval, fermant la marche, comme les cinq cents cavaliers du matin l'avaient ouverte. Et quand tout le cortège eut enfin défilé, il était entre trois et quatre heures de l'après-midi.

Le roi d'Espagne envoie au logis de Jean de Paris et le fait prier de venir au palais; mais celui-ci n'y consent que quand le roi est venu lui faire une visite, où il est ébloui par la magnificence de l'installation de l'étranger. Jean de Paris l'accompagne alors à son palais, et entre dans la salle, où, au milieu de l'ébahissement général, il prend le pas au-dessus de tous les rois et s'installe a la place d'honneur. On supporte tout de lui, et on écoute avec admiration ses discours et les propos galants qu'il tient à la princesse. Enfin, le roi d'Espagne lui adresse des questions qui amènent le dénouement de l'aventure.

« Si je n'avais peur de vous déplaire, dit le roi d'Espagne, je vous demanderais l'explication de certaines paroles que vous avez dites en chemin à mon gendre.

— Demandez ce qu'il vous plaira, dit Jean de Paris, car rien ne me saurait déplaire de votre part.

— Eh bien! donc, dit le roi d'Espagne, voici une de ces paroles. Mon gendre le roi d'Angleterre m'a dit que, comme vous faisiez route ensemble, un jour qu'il pleuvait très fort, vous lui dîtes que, lui qui était roi, il devrait faire porter avec lui des maisons pour garder lui et ses gens de la pluie. »

Jean de Paris se prit à rire bien fort, puis lui dit :

« Certes, sire, cela est bien aisé à entendre : il n'avait qu'à prendre exemple sur moi et mes gens, qui avions avec nous de bons manteaux à pluie, munis de capuchons, pour le mauvais temps, manteaux que nous enfermions dans nos coffres quand il faisait beau. Ce sont les maisons dont je parlais à votre gendre, qui était mouillé, lui et les siens, comme s'ils fussent tombés dans la rivière.

— C'est vrai, dit le roi d'Espagne.

— Ma foi! dit le roi de Portugal à l'oreille du roi d'Espagne, il n'est pas si fou que le disait votre gendre: il a au contraire un esprit vif et avisé, malgré sa jeunesse.

— Je vous ferai encore une question, dit le roi d'Espagne, si c'est votre plaisir. Un autre jour, vous lui avez demandé pourquoi il ne faisait pas porter par ses gens un pont pour passer les rivières.

— Cela non plus n'a pas besoin de grande explication, dit Jean de Paris. Il est vrai que nous traversâmes un jour une rivière fort rapide. Le roi d'Angleterre et ses gens, qui étaient mal montés, y entrèrent à l'aventure, et ils la passèrent si malheureusement qu'il y en eut plusieurs de noyés. Mais nous choisîmes avec soin l'endroit du passage, et nous avions de très bons chevaux, en sorte que nous passâmes sans encombre. Et le roi d'Angleterre se plaignant à moi de sa mésaventure, je lui dis qu'il devrait avoir un pont pour passer les rivières, c'est-à-dire de bons chevaux, comme étaient les miens. Je croyais qu'il avait compris.

— Puisque vous vous en tirez si bien, dit le roi d'Espagne, expliquez-nous encore la troisième parole, et je ne vous importunerai plus.

— Je vous ai dit que tout ce qui vous plaira me plaît; n'ayez donc aucune hésitation.

— Je vous prie donc de nous expliquer comment vous entendez ce que vous lui avez répondu quand il

vous a demandé ce qui vous amenait dans ce pays. Vous lui avez dit que feu votre père était venu en Espagne il y a environ quinze ans et y avait, à son départ, tendu un lacet pour prendre une cane, et que vous veniez voir si la cane était prise.

— Cette fois, dit Jean de Paris, je ne reproche pas au roi d'Angleterre de n'avoir pas compris, car ce mot-là est plus difficile à entendre. Mais puisque vous me le rappelez, je suis content de vous l'expliquer. Il est vrai qu'il y a quinze ans passés, feu mon père, le roi de France, vint en ce pays pour remettre votre royaume en votre obéissance et délivrer la reine votre femme, qui était assiégée; et quand il partit, vous lui recommandâtes tous deux votre fille, pour qu'il la mariât où il lui plairait, et il vous répondit que ce serait moi qu'il lui donnerait pour mari : c'est le lacet, et voici la cane, et je suis venu voir si elle était prise. »

Et ouvrant son manteau, il fit voir à tous que son pourpoint* était de velours bleu tout semé de fleurs de lis d'or.

La suite se devine sans peine. Le roi d'Angleterre retourne tout penaud dans son pays; le roi Jean épouse la princesse Anne, qui se réjouit fort de ce changement, et, après de brillantes fêtes, il la ramène en France avec lui.

CONTES ET FABLES

Les trois aveugles de Compiègne.

Par COURTEBARBE [1].

Il arriva un jour que trois aveugles étaient partis de Compiègne et suivaient la route de Senlis, sans avoir même un garçon pour les conduire. Ils étaient fort pauvres, et chacun d'eux portait son hanap [2]. Un clerc* qui venait de Paris, monté sur un beau palefroi* et accompagné d'un écuyer* à cheval portant son bagage, les rencontra; c'était un homme d'esprit et qui avait vu bien des pays. Les aveugles, qui l'entendirent approcher, s'arrêtèrent, et lui dirent tout d'une voix :

« Faites-nous quelque bien! Nous sommes très pauvres, et quelle plus grande misère que de ne pas voir? »

Le clerc se dit aussitôt qu'il allait leur jouer un

1. Courtebarbe, poète du XIIIe siècle ne nous a laissé que cette pièce. — Ce conte plaisant contient deux épisodes, qui se retrouvent tous les deux dans diverses littératures populaires.

2. Coupe en bois, que les mendiants et les voyageurs portaient d'habitude avec eux.

tour. « Tenez, dit-il, voici un besant* que je vous donne pour vous trois.

— Dieu vous le rende! s'écrièrent-ils. C'est un riche présent. » Chacun d'eux croyait qu'un de ses compagnons avait reçu la pièce d'or.

Le clerc, pour entendre ce qu'ils disaient, mit doucement pied à terre.

« Celui qui nous a donné cela, dit l'un, nous a vraiment fait un beau don. Savez-vous ce qu'il nous faut faire? Retournons à Compiègne. Il y a longtemps que nous n'avons eu nos aises; donnons-nous un peu de bon temps. A Compiègne on peut faire bonne chère.

— Tu as bien parlé, dirent les autres; repassons le pont[1]. »

Ils retournèrent sur leurs pas tout joyeux, et le clerc les suivit, curieux de voir la fin de l'aventure.

Les aveugles entrèrent dans la ville et entendirent bientôt qu'on criait devant une auberge : « Bon vin, ici, frais et nouveau[2]! Vin de Soissons, vin d'Auxerre! Il y a ici du pain blanc, de la viande, du poisson. On peut loger ici à son aise et y bien employer son argent. »

Ils se dirigèrent vers la porte et entrèrent dans la maison.

1. Le pont sur l'Oise, qu'on franchit pour aller de Compiègne à Senlis ou à Paris.

2. Quand un tavernier avait reçu du vin nouveau, il le faisait crier, avec le prix, devant sa maison et souvent par toute la ville.

« Hôte, dirent-ils, ne nous dédaignez pas parce que nous sommes pauvrement vêtus. Nous voulons être entre nous à part, comme les habitués, et nous vous paierons bien ; l'argent ne nous manque pas. »

L'hôte les crut, car ces gens-là ont souvent la bourse bien garnie. Il les mena dans la salle d'en haut : « Seigneurs [*], dit-il, vous pourriez être ici à votre aise pendant une semaine. Il n'y a rien de bon dans la ville que vous ne puissiez avoir.

— Eh bien ! sire [*], faites-nous servir. »

L'hôte leur prépara un repas à cinq services : pain, viande, poisson, pâtés, vin en abondance, et du meilleur. On fit flamber la cheminée. Ils s'assirent à la table haute [1], où on les servit comme des chevaliers. Ils menaient grand bruit et se versaient à boire l'un à l'autre : « Tiens ! si je t'en donne, tu m'en donneras après. C'est du bon vin ! »

Pensez qu'ils ne s'ennuyaient pas. Jusqu'à minuit ils furent là en joie ; enfin on leur apprêta des lits, et ils allèrent se coucher dans une belle chambre.

Le clerc cependant était aussi entré dans l'auberge. Il avait dîné et soupé avec l'hôte. Le lendemain matin l'hôte et son valet comptèrent la dépense de la veille. « Pour les aveugles, dit le valet, en pain, viande, poisson, et avec le coucher, ils en ont bien pour dix sous [*]. Le clerc, avec son écuyer et ses chevaux, en a pour cinq sous.

1. La table haute ou table d'honneur était sur une estrade, et garnie d'une banquette adossée au mur.

— Celui-là ne m'inquiète pas; mais va en haut et fais-moi payer par ces gens. »

Le valet monte, pendant que les aveugles s'habillent, et leur dit que son maître veut être payé.

« Bien, bien, il n'a rien à craindre. Que devons-nous ?

— Dix sous.

— Ce n'est pas trop. »

Tous trois descendent. Le clerc, qui était en train de se chausser dans sa chambre, entendait tout.

« Sire, dirent les aveugles à l'hôte, nous avons un besant, qui est sans doute de bon poids : rendez-nous le surplus.

— Volontiers.

— Donne-le-lui, dit l'un. Lequel est-ce qui l'a ?

— Ce n'est pas moi.

— C'est donc Robert Barbefleurie[1] ?

— Non, c'est toi.

— Pas du tout.

— Qui l'a donc ?

— Toi.

— Toi.

— Dépêchez, truands*, dit l'hôte, ou vous serez battus et mis en prison.

— Mais non, sire; nous allons vous payer. »

Et leur dispute recommence. « Voyons, Robert, c'est toi qui l'as reçu, toi qui marchais le premier.

1. *Barbefleurie* était un surnom fréquent pour un vieillard; voyez le mot *fleuri* au Vocabulaire.

— C'est toi, qui allais en arrière; donne-le donc!

— Je vois ce que c'est, dit l'hôte : vous vous moquez de moi. Qu'on m'apporte un bâton! » s'écrie-t-il.

Le clerc se pâmait de rire en entendant cette scène. Il vint à l'hôte et lui demanda ce qu'il avait et ce qu'il réclamait à ces gens. « Comment? dit-il, ils m'ont bu et mangé pour dix sous, et ils veulent m'attraper. Mais ils en auront honte et dommage.

— Bon! mettez cela sur mon compte, dit le clerc, et prenez que je vous dois quinze sous. Il faut avoir pitié des pauvres gens.

— Volontiers, dit l'hôte; vous êtes un brave et généreux clerc. »

Les aveugles s'en allèrent bien contents.

Écoutez maintenant comment le clerc s'en tira. On sonnait en ce moment la messe : « Hôte, dit-il, vous connaissez bien votre curé? Auriez-vous confiance en lui s'il se chargeait de vous payer les quinze sous pour moi?

— Par Dieu! dit l'hôte, je lui ferais crédit de quinze livres*, s'il le voulait.

— Eh bien! venez avec moi : je vous ferai payer à l'église; dites à vos gens que quand je reviendrai ils me laissent partir librement.

— C'est convenu. »

Le clerc dit à son écuyer de préparer les chevaux et le bagage, en sorte que tout fût prêt quand il reviendrait. Puis il emmena son hôte à l'église.

Tous deux entrent dans le chœur, et le clerc fait asseoir son hôte à côté de lui :

« Je n'ai pas, lui dit-il, le loisir d'attendre que la messe soit chantée. Je vais dire au curé qu'il vous paie vos quinze sous dès qu'il aura fini sa messe.

— Très bien, » dit le bourgeois.

Le prêtre avait mis ses vêtements d'office et allait commencer la messe quand le clerc l'aborda, et, tirant de sa bourse douze deniers*, les lui mit dans la main. « Écoutez-moi, sire, lui dit-il : tous les clercs doivent être amis ; c'est pourquoi je viens vous trouver. J'ai logé cette nuit chez ce bourgeois, qui est un vrai prud'homme* et bien loyal. Mais hier soir, pendant que nous soupions gaiement ensemble, un mal cruel l'a surpris, un véritable accès de folie. Dieu merci, il est revenu à lui ce matin, mais il sent encore sa tête pesante et douloureuse. Je vous prie, après la messe, de lui lire un évangile sur la tête[1].

— Bien volontiers », dit le prêtre, et s'adressant au bourgeois : « C'est entendu ; dès que j'aurai dit ma messe, je ferai votre affaire.

— Je ne demande donc plus rien au clerc, répond le bourgeois.

— Adieu, sire », dit le clerc.

1. On regardait habituellement les fous comme des possédés : et pour obtenir leur délivrance un prêtre leur entourait le cou d'une étole, et, posant sur leur tête un évangéliaire, lisait à haute voix quelqu'un des récits évangéliques relatifs à des guérisons de démoniaques.

C'était dimanche, et l'église s'emplissait de monde. Pendant que le curé chantait sa messe, le clerc revint à l'hôtel, accompagné du bourgeois; il monta à cheval, prit congé de son hôte, et suivit son chemin. Le bourgeois retourna vite à l'église, impatient de recevoir ses quinze sous, et reprit sa place dans le chœur. Quand le prêtre eut dit sa messe et ôté ses vêtements d'office, il prit un évangéliaire et une étole, et appela :

« Sire Nicolas, approchez-vous, et mettez-vous à genoux. »

Le bourgeois ne comprenait rien à ces paroles : « Je ne suis pas venu ici pour cela, dit-il; il s'agit de me payer mes quinze sous.

— Vraiment, dit le prêtre, il divague! Pauvre homme! que Dieu aide son âme! C'est son accès qui le reprend.

— Voyez, criait le bourgeois, comme ce prêtre se moque de moi, avec son livre!

— Beau doux ami, dit le prêtre, pensez à Dieu; il vous soulagera. »

Il lui met le livre sur la tête et commence à dire l'évangile.

« J'ai affaire à la maison, interrompt l'autre, et je n'ai cure de tout cela. Allons! payez-moi vite! »

Le prêtre, tout effrayé, appelle ses paroissiens, qui accourent : « Tenez cet homme, leur dit-il : il est fou!

— Je ne suis pas fou, dit l'autre, par saint Cor-

neille[1] ! Payez-moi mes quinze sous ! Vous ne me gaberez* pas ainsi !

— Prenez-le », dit le prêtre.

On le saisit de toutes parts, on lui tient les mains, tout en lui disant des paroles de réconfort, et le prêtre lui passe l'étole autour du cou, lui met le livre sur la tête, lui lit l'évangile d'un bout à l'autre, et l'asperge d'eau bénite.

Le bourgeois, pour en être quitte et rentrer chez lui, finit par se laisser faire, et on le lâcha. Le prêtre fit sur lui le signe de la croix et lui dit : « Allez, et Dieu ait pitié de vous ! Vous avez été bien tourmenté ! »

Le bourgeois ne répondit rien, et, tout honteux d'avoir été attrapé de la sorte, s'en retourna droit à son hôtel.

La pêche d'Isengrin[2].

C'était au temps de l'hiver ; Renard était dans son logis, fort dénué de provisions. Il sortit pour cher-

1. Patron de la principale église de Compiègne.

2. Extrait du *Roman de Renard*. Le *roman*, c'est-à-dire le « livre français », de Renard est un recueil de contes d'animaux dans lesquels ceux-ci ont des noms propres, comme les hommes. Les deux principaux personnages en sont le loup, appelé Isengrin, et le goupil, appelé Renard ;

cher aventure et il s'assit le long d'une route près d'une haie, tendant le cou de tous côtés pour voir s'il ne lui arriverait pas quelque aubaine. Il vit de loin s'avancer une charrette conduite par deux marchands qui venaient de la mer et rapportaient des poissons. La bise avait soufflé toute la semaine, et ils avaient leurs paniers remplis de harengs frais et d'autres poissons de mer grands et petits, et aussi de lamproies et d'anguilles qu'ils avaient achetées en passant par les villages.

Quand Renard les vit, il s'éloigna par des chemins détournés, et vint, loin devant eux, se coucher au milieu de la route, après s'être bien roulé dans la terre fraîche d'une prairie. Il se donnait l'air d'un mort, les yeux clos, les dents serrées, retenant son haleine.

Le premier des marchands qui l'aperçut dit à son compagnon : « Voilà un chien ou un goupil!

— C'est un goupil, cria l'autre; descends vite : prends-le; gare qu'il ne t'échappe! »

Tous deux s'élancent et arrivent à Renard, qui, étendu sur le dos, ne bouge pas. Ils le retournent de tous côtés, estimant son dos et sa gorge. « Il vaut bien trois sous*, dit l'un.

ces contes ont été si populaires que *renard* a remplacé *goupil* comme nom commun. Dans notre traduction nous employons *goupil* au lieu du nom commun *renard*. — La plupart des contes nous montrent Renard jouant de mauvais tours à son compère Isengrin.

— Bah! dit l'autre, il en vaut au moins quatre : vois comme la gorge est belle et blanche. Mettons-le sur notre charrette. »

C'est ce qu'ils firent, et en continuant leur route ils se réjouissaient de la trouvaille : « Ce soir, à la maison, disaient-ils, nous lui retournerons bien sa robe [1] ! »

Ainsi parlaient-ils; mais Renard ne faisait qu'en rire. On l'avait jeté sur le ventre, par-dessus les paniers. Tout doucement il en ouvrit un avec ses dents, et en tira bien trente harengs, qu'il mangea de grand appétit, sans y demander sel ni sauce. Puis il ouvrit le panier d'à côté, et, y fourrant son museau, en tira trois colliers [2] d'anguilles. Il y passa sa tête et son cou et les fit glisser sur son dos. Il ne s'agissait plus que de descendre : il s'agenouilla pour bien choisir son moment, puis s'avança un peu, et enfin se lança des pattes de devant au milieu de la route, portant son butin à son cou.

Une fois en bas, il cria aux marchands : « Dieu vous garde! J'emporte un tantinet d'anguilles, et je vous laisse le reste. »

Les marchands furent bien ébahis : « Le goupil! » s'écrièrent-ils. Ils regardèrent derrière eux, mais il était trop tard. Ils descendirent pour l'attraper, mais Renard ne les attendit pas.

1. C'est-à-dire : nous l'écorcherons.

2. On enfilait les anguilles par la tête dans une hart dont on rejoignait les deux bouts, ce qui faisait des espèces de colliers.

Alors ils se frappèrent les mains et se reprochèrent leur sottise : « Ah ! Renard, comment avons-nous pu te croire? Quel trompeur tu fais !

— Seigneurs*, dit Renard, je n'aime pas la dispute. Dites ce qui vous plaît ; je suis Renard qui se taira. »

Renard s'en vint tout droit à son logis, où sa famille l'attendait en grande détresse. Ermeline, sa femme, et ses deux jeunes fils, Percehaie et Malebranche, accoururent à sa rencontre, et lui s'en venait en sautillant, bien repu, content et joyeux, les anguilles autour du cou.

Une fois entré chez lui, il ferme solidement la porte. Les siens lui font grand honneur ; ses fils lui essuient les jambes et le soignent. Puis ils écorchent les anguilles, les coupent en morceaux et les passent dans des broches de coudrier. On allume le feu, on souffle, et on tourne les anguilles pour les bien rôtir.

Cependant monseigneur* Isengrin[1] errait depuis le matin sans rien trouver à mordre ; il était épuisé de faim et de fatigue. Il arriva par hasard devant le logis de son compère ; de loin il vit la fumée, et, s'approchant, il sentit une bonne odeur qu'il ne connaissait pas : il se mit à ouvrir les narines et à se lécher la moustache ; il aurait bien voulu entrer. Mais il eut beau tourner tout autour du logis, il ne vit pas moyen d'y mettre les pieds ; il se décida à

1. Isengrin est toujours pris [illegible], malgré la faim continuelle qui [illegible] comme un haut baron. [illegible]

demander à son compère de lui donner peu ou prou de ses provisions.

Il l'appela : « Eh! sire* compère, ouvrez-moi ; je vous apporte de bonnes nouvelles. »

Renard le reconnut bien, mais il fit la sourde oreille. Isengrin se tenait dehors, dévoré de désir : « Ouvrez-moi, compère! » cria-t-il.

Renard se mit à rire : « Qui est-ce?

— C'est moi.

— Qui vous?

— Votre compère.

— Bah! je croyais que c'était un voleur.

— Non, non : ouvrez!

— Attendez un peu que les moines aient mangé ; c'est l'heure de leur dîner.

— Les moines? ce sont des moines qui habitent ici?

— Oui, des moines de l'ordre de Tiron[1]. Je me suis rendu[2] avec eux.

— *Nomini Dame*[3]! dit le loup, est-ce bien vrai ce que vous dites?

— Oui certes.

— Eh bien! demandez pour moi l'hospitalité.

— Vous ne trouveriez rien à manger.

1. La congrégation de Tiron (près de Nogent-le-Rotrou), fondée en 1113, se réunit plus tard à l'ordre de Cîteaux.

2. *Se rendre*, c'est se faire religieux; un *rendu* est un religieux.

3. Pour *In nomine Domini*, mots latins estropiés passés dans la langue vulgaire.

— Comment? vous n'avez pas de quoi manger?

— Si fait.

— Eh bien! j'en demande.

— Vous êtes devenu truand[1]?

— Non; je viens visiter votre maison. Mais, dites-moi, vous mangez de la viande?

— Jamais.

— Quoi donc?

— Des fromages mous et des poissons; la règle nous interdit toute autre nourriture.

— Ah! je ne savais pas. Eh bien! je m'en contenterai; mais laissez-moi entrer; je ne sais où dîner aujourd'hui.

— Que dites-vous là? répondit Renard. Nul ne peut être hébergé ici s'il n'est moine ou ermite. Passez votre chemin : je ne peux rien pour vous. »

Isengrin vit bien qu'il n'entrerait pas; que faire? il n'y avait qu'à se résigner. Toutefois il demanda encore : « Est-ce bon, le poisson? Donnez-m'en donc un morceau; ce n'est que pour goûter. »

Renard prit deux morceaux des anguilles qui rôtissaient : ils étaient déjà si bien grillés que la peau se détachait. Il en croqua un et apporta l'autre à Isengrin, qui se tenait près de la porte : « Tenez, compère, de la pitance des moines, en gage de l'espoir qu'ils ont de vous voir devenir l'un d'eux.

— Cela pourrait bien arriver, dit Isengrin; donnez-moi toujours la pitance! »

Il l'eut vite avalée.

« Eh bien! dit Renard, qu'en dites-vous? »

Isengrin tremblait et frémissait de convoitise. « Ah! Renard, dit-il, donnez-m'en encore un morceau; je vous en récompenserai bien quelque jour. Cela servira d'amorce pour me faire entrer dans votre ordre.

— Par nos bottes[1]! dit Renard, si vous vous faisiez moine, vous seriez bientôt mon maître, car je suis sûr qu'on vous nommerait abbé ou prieur.

— Vous me gabez*.

— Pas du tout : il n'y aurait pas de si beau moine au couvent.

— Et j'aurais du poisson à volonté?

— Tant que vous pourriez en manger. Croyez-moi, décidez-vous; faites-vous tonsurer.

— N'y a-t-il que cela? Rasez-moi bien vite, compère!

— Bon : attendez seulement que l'eau soit chauffée, et je vous ferai une belle tonsure. »

Vous allez voir beau jeu. Renard mit de l'eau sur le feu, et quand elle fut bien bouillante, il revint à la porte; il dit à Isengrin de passer sa tête par une ouverture qui était dedans, et comme Isengrin tendait son cou tant qu'il pouvait, il lui jeta toute l'eau bouillante sur la tête. Isengrin recula en rechignant et en secouant sa tête échaudée : « Ah! Renard, je suis mort! Vous avez fait la tonsure trop large! »

1. Les moines portaient de grandes bottes, et il est fait souvent allusion à ce trait caractéristique de leur costume.

Mais Renard lui tira la langue hors de la gueule d'un demi-pied : « Sire, nous l'avons tous aussi grande. Mais écoutez bien : cette première nuit doit être pour vous une nuit d'épreuve ; ainsi le veut la règle.

— Bien ; je ferai tout ce qui appartient à l'ordre. »

Renard rit de le voir si sot. « Votre tâche, lui dit-il, sera de pêcher cette nuit les poissons du couvent. Attendez-moi ; je vais vous conduire. »

Il sortit de son logis par une porte de derrière et vint trouver Isengrin, qui gémissait toujours de sa brûlure : il n'avait plus sur la tête ni cuir ni poil. Les voilà partis tous deux, Renard en tête et Isengrin à sa suite, et bientôt ils arrivèrent près d'un étang.

C'était aux approches de Noël, au moment où on sale les porcs. Le ciel était clair et plein d'étoiles, et l'étang était si bien gelé qu'on aurait pu danser dessus ; les vilains' du voisinage y avaient seulement fait un trou, où ils menaient boire leurs bêtes le matin ; à côté ils avaient laissé un seau. C'est là que Renard voulait faire pêcher Isengrin.

« Compère, dit-il, voici l'engin avec lequel nous pêchons ici les anguilles, les barbeaux et quantité d'autres beaux poissons.

— Prenez-le, frère Renard, et attachez-le-moi bien à la queue. »

Renard le lui attacha solidement, et lui dit : « Bien : mettez-vous là sur le bord du trou, et tenez-

vous bien tranquille pour que les poissons s'approchent. »

Renard alla s'étendre près d'un buisson, et, son museau entre ses pieds, se mit à regarder ce que faisait son nouveau confrère.

Isengrin était sur la glace, laissant pendre le seau, qui bientôt s'emplit de glaçons. L'eau, se gelant, commença à enserrer la queue et peu à peu la scella dans la glace. Isengrin voulut se soulever et tirer le seau à lui ; il essaya de maintes façons, mais il ne put, et il commença à s'inquiéter. Il appela Renard ; mais l'autre feignait de dormir et ne répondait pas.

Déjà apparaissaient les premières lueurs de l'aube. Enfin Renard releva la tête et ouvrit les yeux. « Frère, dit-il à Isengrin, quittez le travail ; allons-nous-en ; vous avez pris assez de poisson. »

Et Isengrin lui cria : « Renard, il y en a trop ! j'en ai tant pris que je ne sais comment faire.

— Ah ! qui trop embrasse mal étreint, lui répondit Renard en riant ; tâchez de vous en tirer ! »

Déjà le soleil éclairait la campagne toute blanche de frimas. Monseigneur* Constant des Granges, un chevalier qui demeurait près de l'étang, s'était levé de bon matin et avait fait seller ses chevaux pour partir en chasse avec ses gens. Renard entendit le bruit ; il se sauva, et regagna au plus tôt sa tanière.

Isengrin restait pris dans la glace : il avait beau tirer, il se faisait grand mal, mais il ne pouvait se dégager. Un valet, qui tenait deux lévriers en laisse,

aperçut Isengrin pris dans la glace, avec son crâne tout pelé, et se mit à crier : « A moi! le loup! le loup! » Aussitôt tous les chasseurs sortirent, et en dernier monseigneur Constant, criant : « Lâchez les chiens! »

Voilà les limiers sur Isengrin, qui se hérisse et se défend du mieux qu'il peut. Le chevalier tire son épée, descend sur la glace, s'approche du loup et veut le frapper par derrière ; mais il glisse, tombe, et n'atteint que la queue, qu'il coupe tout ras. Isengrin se sent libre et file droit devant lui, poursuivi par les chiens, qui lui mordent maintes fois la croupe. Enfin, il leur échappe et s'en va tout dolent par le bois, regardant l'endroit où avait été sa queue, et jurant qu'il se vengera de Renard.

Le partage de Renard[1].

Noble le lion était un jour aux champs, avec lui Renard et Isengrin, tous trois fort affamés. « Fai-sons, dit le lion, une association ensemble, et chas-

1. On peut rapprocher ce conte d'une fable bien connue traitée par Phèdre et La Fontaine (*le Partage du lion*), mais qui est loin de valoir notre récit. Ce dernier comme d'ailleurs la fable, est d'origine orientale.

geons notre foi que nous partagerons loyalement tout ce que nous prendrons. »

Ils s'y accordèrent, et tous trois donnèrent leur foi.

Bientôt, à l'entrée d'un bois, ils trouvèrent un taureau, une vache et un veau qui paissaient dans la prairie. Ils se jetèrent sur eux et s'en emparèrent.

« Sire, dit Renard, il faut maintenant partager notre butin.

— Oui, dit le lion : Isengrin va faire le partage si équitablement que chacun de nous, suivant son rang et sa valeur, ait sa juste part.

— Soit, dit Isengrin : les parts sont faciles à faire. Vous devez, sire, avoir l'avantage : je vous donne le taureau ; je prends la vache pour moi, et le petit veau sera pour Renard. Il me semble que j'ai bien partagé.

— Tu crois ? » dit le lion, et d'un coup de griffe il lui rabattit sur le museau toute la peau grise de son front. Isengrin se retira en arrière, sanglant et penaud.

« Allons, Renard, dit le lion, partage, toi, et fais les parts justes.

— Volontiers, sire. Le taureau sera pour vous : madame la lionne, qui est en gésine, aura cette vache bien grasse et la mangera dans son lit ; et votre fils, notre jeune seigneur, aura le petit veau.

— Renard, dit le lion, qui t'a appris à si bien partager ?

— Par ma foi, sire, répondit Renard, c'est ce sei-

gneur que je vois là, qui porte une si belle aumusse[1] rouge. »

Ce conte nous montre que celui-là est sage qui s'amende par l'exemple d'autrui.

La couverture.

Par Bernier[1].

Il n'y a pas bien longtemps qu'un riche habitant d'Abbeville, avec sa femme et son fils, quitta sa patrie, parce qu'il se trouvait en guerre avec des gens plus puissants que lui[2], et vint s'établir à Paris. Il y fit hommage au roi et devint son bourgeois[3]. Bien accueilli de ses voisins dans la rue où il s'établit, il s'y livra à la marchandise et augmenta encore sa richesse.

Un jour arriva où Dieu lui enleva sa compagnie : il perdit la femme qui avait vécu avec lui pendant

1. Bernier, l'auteur de ce conte en vers de huit syllabes, vivait au XIIIe siècle ; il est d'ailleurs inconnu. — Le conte vient de l'Inde : Bernier l'avait recueilli oralement, comme il le dit dans son prologue.

2. Les guerres privées régnaient même entre bourgeois d'une même ville.

3. Les « bourgeois du roi », moyennant l'hommage qu'ils prêtaient et certaines redevances, jouissaient de la protection royale et de nombreux privilèges.

trente ans; ils n'avaient pas eu d'autre enfant que le fils dont je vous ai parlé. Le jeune homme pleurait à côté de son père. « Mon fils, lui dit celui-ci, ne te lamente plus. Nul ne peut éviter la mort; il faut nous résigner. Tu as devant toi des consolations. Te voilà beau bachelier* et en âge de te marier. Je suis vieux, et je ne voudrais pas te laisser sans amis dans cette ville où nous sommes étrangers. Si je trouvais une femme bien née, ayant une famille honorable et nombreuse, je te la ferais volontiers épouser, et je n'épargnerais pas mes deniers*. »

Il y avait alors à Paris trois chevaliers frères, de haute naissance et fort prisés d'armes[1]; mais ils avaient engagé tous leurs biens, terres, bois, châteaux, pour suivre les tournois[2]. L'aîné avait une fille qui possédait, de par sa mère morte, une bonne maison juste en face de l'hôtel de ce prud'homme*; la maison rapportait bien vingt livres* par an, sans autre peine que de recevoir l'argent; le père n'avait pu l'engager comme le reste. Le bourgeois demanda au chevalier de lui donner sa fille en mariage pour son fils.

Les trois frères se réunirent et voulurent savoir ce qu'il donnerait au jeune homme. « J'ai, dit-il,

1. *Prisés d'armes*, renommés pour leur prouesse.

2. Les tournois n'étaient pas seulement des exercices de force et d'adresse; c'étaient des jeux d'argent, où on pouvait gagner, mais aussi perdre beaucoup. Le chevalier désarçonné était dépouillé de son cheval et de ses armes, et souvent pris lui-même et mis à rançon,

tant en marchandises qu'en deniers, environ quinze cents livres, que j'ai honnêtement gagnées. J'en donnerai la moitié à mon fils.

Beau sire[*], répondirent les autres, nous ne pouvons nous contenter de cela. Si vous vous faisiez templier, moine noir ou moine blanc[1], vous pourriez laisser votre avoir au Temple ou au couvent. Nous ne pouvons consentir dans ces conditions.

— Et que demandez-vous donc?

— Nous demandons que vous cédiez absolument à votre fils tout ce que vous possédez. Si vous le voulez ainsi, le mariage sera fait, autrement non. »

Le prud'homme se mit à réfléchir, et regarda longuement son fils. « Seigneurs, dit-il enfin, j'accomplirai votre volonté. Si mon fils épouse votre fille, je lui donnerai tout ce que j'ai vaillant sans en rien garder. »

Ainsi devant témoins il se dessaisit de tout ce qu'il possédait, en sorte qu'il n'avait pas même de quoi prendre un repas si son fils ne le lui donnait. Aussitôt le chevalier prit sa fille par la main et la mena au jeune homme, qui l'épousa peu après.

Ils vécurent ainsi en bonne paix; bientôt la dame eut un beau fils. Pendant douze ans le prud'homme resta dans l'hôtel, tant que le garçon eut grandi et

1. Il arrivait très souvent qu'un homme, au moment de mourir, se faisait recevoir templier, bénédictin (moine noir) ou cistercien (moine blanc), et laissait tout ou partie de ses biens à la communauté dont il avait pris l'habit.

commença à comprendre les choses. Il avait souvent entendu raconter ce que son grand-père avait fait pour son père afin qu'il épousât sa mère, et il ne l'oubliait pas.

Le prud'homme était devenu très vieux; il ne pouvait marcher qu'avec un bâton, et il était à charge à ses enfants. La dame, surtout, ne pouvait supporter sa présence. « Sire*, dit-elle un jour à son mari, donnez congé à votre père; je ne saurais manger si je le vois encore à la maison.

— Dame*, dit-il, je le ferai puisque vous le voulez. » Il craignait sa femme, qui était fière et dure de cœur.

Il vint trouver son père et lui dit : « Père, père, il faut vous en aller de céans. On vous a nourri dans cet hôtel pendant plus de douze ans; tout a une fin : allez chercher votre vie ailleurs. »

Le père en l'entendant se mit à pleurer et à regretter d'avoir tant vécu. « Que me dis-tu là, beau* doux fils? Permets-moi seulement de rester dans ta cour. Je me contenterai de peu de place. Je ne te demande même pas de feu, ni de matelas ou de tapis; fais-moi seulement jeter un peu de paille là, sous cet appentis, et donner chaque jour un peu de pain. Je n'ai plus guère de temps à vivre, et tu ne dois pas m'abandonner. Le bien que tu me feras est la meilleure pénitence que tu puisses faire de tes péchés.

— Beau père, vos sermons sont inutiles. Dépê-

chez-vous, allez-vous-en, ou ma femme perdra la raison.

— Et où veux-tu que j'aille? Je ne possède rien.

— Allez par la ville; il y en a bien d'autres qui y cherchent leur vie. Peut-être y aura-t-il des gens qui vous reconnaîtront et vous hébergeront.

— Tu crois? qui voudra m'héberger quand mon propre fils me met dehors?

— Père, je n'en puis mais. C'est moi qui fais la chose, mais vous ne savez pas si c'est de mon plein gré.

— Adieu, fils, dit-il, je m'en vais puisque tu le veux. Mais j'ai un vêtement bien mince et qui ne me défendra pas du froid; c'est ce que je redoute le plus. Donne-moi quelque chose pour me couvrir.

— Je n'ai rien.

— Beau fils, je tremble de froid. Donne-moi au moins une des couvertures dont tu couvres tes chevaux. »

Le jeune homme voit qu'il ne pourra s'en débarrasser s'il ne lui donne quelque chose. Il appelle son fils et lui dit : « Va-t'en à l'écurie et donne à ton grand-père une des couvertures de mon cheval noir. »

L'enfant dit : « Beau grand-père[1], venez avec moi. »

Le prud'homme le suit tout affligé. L'enfant prend la couverture la plus large et la plus belle; il la plie

1. Dans le texte *beau tayon* (ancien mot pour *grand père*).

en deux et de son couteau il en fait deux moitiés.

« Et pourquoi, dit le vieillard, me la coupes-tu ainsi? Ton père me l'avait donnée tout entière. Tu es plus cruel que lui. Je vais aller le lui dire.

— Allez-y, fait l'enfant; je ne vous en donnerai pas plus. »

Le vieillard revient auprès de son fils : « Tes ordres, dit-il, sont mal écoutés. Tu devrais corriger ton fils, qui ne te craint guère. Vois : il a gardé la moitié de la couverture que tu m'avais donnée.

— Fils, dit le père, donne-la-lui tout entière.

— Je n'en ferai rien, répond l'enfant. Qu'est-ce qui me resterait pour vous? Je veux en garder la moitié; c'est ce qu'un jour vous aurez de moi. Je vous traiterai comme vous l'avez traité. Vous me donnerez votre avoir comme il vous a donné le sien, et vous aurez de moi ce qu'il a de vous. »

Le père l'entend : il réfléchit et rentre en lui-même; il soupire profondément. « Père, dit-il enfin, revenez! C'est le diable qui m'avait surpris, mais Dieu m'a éclairé par la bouche de cet enfant. Je vous fais désormais seigneur et maître de mon hôtel. Si ma femme s'y oppose et ne vous laisse pas de repos, je trouverai une autre maison où vous serez bien honoré et servi. Je ne mangerai ni ne boirai rien que vous n'ayez aussi bien que moi; vous porterez les mêmes vêtements que moi; vous coucherez dans un lit moelleux, et vous pourrez, dans une belle chambre, vous asseoir près d'un bon feu de cheminée. C'est à

vous que je dois tout ce que j'ai, et dorénavant je ne l'oublierai plus. »

C'est ainsi que le jeune enfant retira son père de la mauvaise pensée où il s'était laissé entraîner.

Merlin Merlot[1].

Il y avait jadis un pauvre homme qui nourrissait à grand'peine sa femme et ses deux enfants en allant chaque jour, avec un petit âne qu'il avait, couper des branchages qu'il vendait à la ville. Un jour d'hiver il faisait si froid qu'il ne put même manier sa serpe et qu'il lui fallut cacher ses mains transies dans son vêtement. Il s'assit alors au pied d'un arbre et se mit à pleurer : « Hélas ! dit-il, que ma vie est dure ! Si Dieu voulait me faire une grâce, c'est la mort qu'il m'enverrait. »

Comme il se lamentait ainsi, il entendit une voix qui l'appelait par son nom. Il regarda de tous côtés et ne vit personne.

« Qui m'appelle ? dit-il en tremblant.

1. Ce joli conte, de provenance orientale, est conté dans le petit poème du XIIIe siècle, en vers de huit syllabes, que nous suivons, avec une grande prolixité et beaucoup de détails inutiles. Aussi nous sommes-nous ici éloigné du texte plus que nous ne l'avons fait dans les autres morceaux.

— C'est moi, Merlin, qui vis dans le bois[1] et qui ai pitié de toi. Je te rendrai riche pour le reste de tes jours, pourvu que tu ne te montres pas ingrat, et que, te souvenant toujours que tu as été pauvre, tu aies pitié des malheureux. Rentre chez toi. Sous le pommier qui est au bout de ton jardin tu trouveras, en creusant la terre, un grand trésor. Fais-en bon usage, et n'oublie pas, chaque année à pareil jour, de revenir ici me parler. »

Le vilain*, le cœur plein de joie, rentra chez lui, menant son âne sans l'avoir chargé. Quand sa femme le vit venir ainsi, vous pouvez croire qu'elle ne lui fit pas bon accueil : « Fainéant ! malheureux ! lui dit-elle, de quoi vivrons-nous, tes enfants et moi ?

— Tranquillise-toi, femme. Un peu de patience, et nous n'aurons plus de soucis. »

Et il lui raconta ce qui lui était arrivé. Ils prirent chacun un pic et creusèrent sous le pommier. Bientôt ils trouvèrent le grand trésor et l'emportèrent dans leur maison.

Ils ne changèrent leur manière de vivre que petit à petit, pour ne pas faire trop parler les gens. Le vilain continua d'abord d'aller au bois tous les jours, puis il n'y alla plus qu'une fois la semaine, puis une

1. Merlin est un personnage d'origine celtique, qui se présente dans les récits du moyen âge sous deux formes différentes : tantôt c'est un devin et sorcier qui vit parmi les hommes ; tantôt, comme ici, c'est une sorte de silvain qui vit dans les forêts et apparaît de temps en temps.

ou deux fois par mois, et enfin cessa d'y aller, vendit son âne et vécut en bourgeois. Il acheta des maisons en ville et des champs aux alentours, et bientôt il fut entouré d'amis et de parents qu'il ne s'était jamais connus. Il ne songeait qu'à vivre à son aise et ne se souciait guère des pauvres.

Chaque année, cependant, il ne manquait pas d'aller au bois et de rendre compte à Merlin de ses succès : « Monseigneur Merlin, lui disait-il, je suis, grâce à vous, riche et heureux.

— Bien, répondait la voix; pense à ma recommandation. »

Une fois il vint au bois et appela son bienfaiteur : « Sire Merlin[1], j'ai à vous demander une chose. Je voudrais être prévôt[2] de la ville.

— Va; tu le seras d'ici un mois; mais n'oublie pas ce que je t'ai dit. »

Au bout d'un mois, en effet, il était nommé prévôt. Il ne fit pas bon usage de son pouvoir : il le mit au service des riches et des puissants, il opprima les petits et les faibles. Il en est souvent ainsi : celui qui est venu de plus bas est le plus orgueilleux et le plus dur.

Après quelque temps, le jour étant revenu de sa

1. *Monseigneur* était le titre qu'on donnait aux princes et aux chevaliers; *sire*, avec le nom, s'adressait aux bourgeois; on appelait les gens de peu par leur nom (prénom tout court, et les gens de rien par un diminutif. Voyez d'ailleurs au Vocabulaire au mot Appellations.

visite au bois, il s'y rendit avec une nombreuse suite à cheval, et, faisant arrêter ses gens à la lisière, il entra dans le bois et vint à la place habituelle : « Merlin! dit-il, es-tu là? J'ai besoin de te parler.

— Qu'y a-t-il? dit la voix. N'es-tu pas satisfait?

— Je ne me plains pas pour ce qui me regarde; mais c'est de mes enfants qu'il s'agit. Mon fils a étudié, il lit dans les livres latins, il a maintenant vingt-cinq ans, et je voudrais qu'il fût évêque de la ville à la place de celui qui vient de mourir. Ma fille est d'âge à se marier; je voudrais qu'elle épousât le fils du seigneur qui possède le plus grand fief du pays.

— C'est bien, je t'accorde tes deux demandes; mais pense à toi. »

Il partit sans songer à autre chose qu'aux bonnes fortunes qui allaient encore lui échoir. Bientôt après, on élisait son fils évêque, et le fils du seigneur demandait la main de sa fille. On fit de grandes fêtes pour ces deux événements, et l'orgueil du vilain enrichi ne fit que croître.

Un jour il dit à sa femme : « C'est demain le jour où, suivant la coutume, je dois aller au bois trouver Merlin; c'est vraiment une sotte corvée. Je n'ai plus besoin de ce Merlin; n'est-il pas inutile de me déranger ainsi pour rien?

— Sire*, lui dit sa femme, allez-y encore cette fois, et dites-lui que c'est la dernière, et que vous en avez assez de ces visites. »

Le lendemain il se leva, mit son plus riche costume et, accompagné de ses gens, se dirigea vers le bois. Il y entra tout seul, et cria : « Eh ! Merlot ! Je t'attends. Viens vite, je suis pressé de rentrer chez moi. »

La voix lui répondit de dessus un arbre : « Que me veux-tu ? Ton cheval a failli m'écraser, tant tu t'avances sans précaution.

— Je suis venu prendre congé de toi et te dire que je ne peux vraiment pas me donner la peine de venir si souvent aussi loin de chez moi. Je n'ai plus rien à te demander : adieu !

— Ah ! vilain, vilain, tu ne plaignais pas ta peine quand tu venais chaque jour ici avec ton âne charger du bois pour gagner ton pain ! J'ai mal employé mes bienfaits. Tu m'appelais d'abord « monseigneur Merlin », puis tu m'as dit « sire Merlin », puis « Merlin » tout court, et maintenant c'est « Merlot » : tu trouves même au-dessous de toi de me donner mon vrai nom. Tu as été ingrat envers moi et dur envers les autres ; tu ne t'es pas rappelé que tu avais été pauvre, tu as méprisé et maltraité ceux dont tu aurais dû adoucir le sort. Va-t'en : je n'ai plus rien à te dire, mais sache que tu tomberas aussi bas que tu étais monté haut. »

Le vilain ne se troubla guère des menaces de la voix. Il rentra chez lui et dit à sa femme qu'il en avait fini avec ces visites humiliantes. Mais bientôt les malheurs commencèrent à fondre sur lui. Ce fut d'abord sa fille qui mourut, et comme elle ne laissait

pas d'enfants, toutes les grandes richesses qu'il lui avait données allèrent à son mari et furent perdues pour lui. Puis son fils l'évêque fut convaincu de mauvaise conduite et d'ignorance et honteusement déposé. Enfin le prince auquel appartenait la ville y vint pour chercher à rassembler quelque argent à cause d'une guerre qui l'obligeait à de grandes dépenses. On lui dit que le prévôt avait plus d'or et d'argent que tous les banquiers de Cahors[1]; il le fit venir devant lui et lui demanda ce qui en était. L'autre dit qu'il ne possédait rien, et le prince, qui savait à quoi s'en tenir, jura, puisqu'il mentait ainsi, qu'il ne lui laisserait rien en effet. Il fit vendre ses maisons et ses terres, saisir ses trésors, et le jeta lui-même en prison, l'accusant de l'avoir trompé dans sa gestion des deniers publics.

Quand il sortit de là, il ne lui restait pas de quoi prendre un seul repas; ce fut en vain qu'il s'adressa à ceux qui l'avaient entouré et flatté du temps de sa fortune : tous le repoussèrent, et les pauvres gens virent dans sa chute une punition d'en haut. Il fut bien heureux, ayant amassé quelques deniers* à force de travail et de privations, de pouvoir de nouveau acheter un âne. Il retourna chaque jour au bois et usa ainsi péniblement sa vie, puni de son ingratitude, de son orgueil et de sa dureté de cœur.

1. La ville de Cahors était le siège de plusieurs grandes maisons de banque, pour la plupart italiennes; aussi la richesse des « Caorcins » était proverbiale.

La sacoche perdue[1].

Un marchand venait d'une foire[2] où il avait fait de très grandes affaires ; il avait mis tout son gain, en belles pièces d'or, dans une grande sacoche de cuir, et rentrait joyeux dans son pays. En traversant la ville d'Amiens, il passa devant une église. Il alla faire ses prières, comme il en avait l'habitude, devant l'image de la mère de Dieu, et posa la sacoche devant lui. Quand il se releva, une pensée où il était enfoncé la lui fit oublier, et il s'en alla sans la prendre.

Il y avait dans la ville un bourgeois qui, lui aussi, avait coutume d'aller faire ses oraisons devant la benoîte[3] mère de Dieu. Il vint peu après s'agenouiller à la place que l'autre avait quittée ; il trouva la sacoche, qui était scellée et fermée d'une serrure, et comprit bien qu'elle devait renfermer beaucoup d'argent.

Il s'arrêta, tout étonné : « Eh ! Dieu, dit-il, que vais-je faire ? Si je fais savoir par la ville que j'ai trouvé ce grand avoir[4], tel le réclamera qui n'y a pas droit. »

1. Extrait d'un sermon prêché vers 1260 dans la cathédrale d'Amiens (Lecoy de la Marche, *la Chaire française au* XIIIe *siècle*).

2. Les *foires*, au moyen âge, étaient de grands marchés annuels où se faisait le commerce en gros.

3. *Benoîte*, autre forme de *bénie*.

4. C'était l'usage de faire

Il se décida à la garder jusqu'à ce qu'il en entendît des nouvelles dignes de foi. Il rentra chez lui, mit la sacoche dans un coffre, puis vint à sa porte, et avec un morceau de craie y écrivit en grosses lettres : « Si quelqu'un a perdu quelque chose, qu'il s'adresse ici ».

Le marchand, ayant continué sa route et étant sorti de la pensée qui l'avait distrait, tâta autour de lui, croyant trouver sa sacoche, mais il ne la trouva pas. « Hélas ! s'écria-t-il, j'ai tout perdu ! Je suis mort ! je suis trahi ! »

Il revint à l'église, espérant que la sacoche y était encore : elle n'y était pas. Il alla trouver le curé et lui demanda des nouvelles de son argent : le curé n'en savait rien. Il sortit de l'église tout troublé et se mit à errer par la ville.

En passant devant la maison du bourgeois qui avait trouvé la sacoche, il vit les lettres écrites sur la porte. Il accosta le bourgeois, qui se trouvait sur le seuil : « Êtes-vous, lui dit-il, le maître de cette maison ?

— Oui, sire*, tant qu'il plaira à Dieu. Que vous plaît-il ?

— Ah ! sire, pour Dieu, dites-moi, qui a écrit ces lettres à votre porte ? »

Le bourgeois feignit de n'en rien savoir. « Bel ami*, dit-il, il passe par ici bien des gens, surtout

annoncer les trouvailles ou autres petits faits de ce genre par le crieur public. On les faisait aussi annoncer au prône.

des clercs¹; ils écrivent des vers ou ce qui leur passe par la tête. Mais est-ce que vous avez perdu quelque chose?

— Perdu! certes, j'ai perdu le meilleur de mon bien.

— Mais quoi au juste?

— Une sacoche toute pleine d'or, scellée et fermée d'une serrure. » Et il décrivit la serrure et le sceau.

Le bourgeois reconnut sans peine qu'il disait la vérité; il le mena dans sa chambre, lui montra la sacoche et lui dit de la prendre. Le marchand, voyant ce bourgeois si plein de loyauté, resta quelque temps sans rien dire. « Beau sire Dieu, pensait-il, je ne suis pas digne d'avoir le trésor que j'avais amassé. Ce bourgeois en est plus digne que moi. Sire, dit-il, cet argent sera mieux placé dans vos mains que dans les miennes; je vous le donne, et je vous recommande à Dieu.

— Ah! bel ami, dit le bourgeois, prenez votre argent; je n'y ai pas droit.

— Non, dit le marchand, je ne le prendrai pas; je m'en irai pour sauver mon âme. » Et il s'enfuit en courant.

Quand le bourgeois le vit qui fuyait ainsi, il se mit à courir après lui en criant : « Au voleur! au voleur! arrêtez-le! »

Les voisins, l'entendant, sortirent, arrêtèrent le marchand et l'amenèrent au bourgeois : « Que vous a-t-il volé? lui dirent-ils.

— Certes, seigneurs*, il veut me voler mon honneur et ma loyauté, que j'ai gardés toute ma vie. »

Il leur raconta la chose comme elle était. Et quand ils surent la vérité, ils obligèrent le marchand à reprendre son argent.

Le chevalier au barillet[1].

Entre la Normandie et la Bretagne, au bord de la mer, il y avait jadis un château si fort, si bien défendu et si bien garni, qu'il ne craignait roi, prince, ni duc. Le seigneur qui le possédait était grand et beau de corps, riche par lui-même et puissant par son lignage. A le voir on l'aurait cru d'un naturel bon et gracieux; mais il était cruel, orgueilleux et félon, et il ne craignait ni Dieu ni homme. Il avait répandu la terreur dans tout le pays avoisinant; il guettait les routes, détroussait les marchands et tuait les pèlerins. Il n'épargnait ni pauvre ni riche, ni clerc* ni moine, faisant honte et dommage à tous. Il n'avait pas voulu prendre femme, trouvant que ce serait s'abaisser. Il n'observait ni les abstinences ni les jeûnes, et n'entendait ni messe ni sermon. Je ne

1. Conte en vers de huit syllabes, anonyme, du XIIIe siècle.

pense pas qu'il y ait jamais eu un homme pire : tout le mal qu'on peut faire en pensées, en paroles et en actions, il le réunissait dans sa vie.

Il vécut ainsi pendant trente ans, sans connaître le repentir. Un jour de vendredi saint, s'étant levé de bon matin, il dit à ses cuisiniers : « Apprêtez-moi le gibier que j'ai rapporté hier; je veux manger de bonne heure, puis nous irons chercher quelque aubaine. »

Les cuisiniers furent consternés, mais ils n'osaient pas le contredire, et ils lui répondirent tristement : « Nous ferons votre volonté, sire. »

Mais ses chevaliers, quand ils l'entendirent donner cet ordre, s'écrièrent : « Que dites-vous là, sire? C'est aujourd'hui le saint vendredi où Dieu souffrit la mort pour nous. Tout le monde jeûne aujourd'hui, les enfants eux-mêmes font pénitence, et vous, non seulement vous rompez le jeûne, mais vous voulez manger de la viande! Dieu se vengera de vous, n'en doutez pas.

— Pas de sitôt, répondit-il; j'aurai encore d'ici là fait plus d'un péché.

— Avez-vous donc l'assurance d'un répit de la part de Dieu? Vous devriez lui demander grâce et pleurer.

— Pleurer? ce n'est pas mon affaire. Pleurez si vous voulez; moi, je rirai de vous.

— Sire, écoutez. Dans la forêt prochaine il y a un saint homme à qui vont se confesser les pécheurs

repentants. Allons-y tous et confessons-nous à lui : il ne faut pas toujours faire le mal.

— Me confesser? ce serait bien le diable. S'il avait quelque chose qu'on pût lui prendre, votre saint homme, j'irais lui faire une visite; autrement non.

— Venez au moins pour nous tenir compagnie : nous vous le demandons.

— Bon! j'irai pour vous faire plaisir, mais non pour Dieu, entendez bien. Allons! amène mon cheval, amène : j'irai avec ces bigots. Je ne donnerais pas un moineau de toutes leurs confessions; je n'y vais que pour me moquer d'eux. Ils se confessent aujourd'hui, et demain ils n'en voleront que mieux. C'est la confession de Renard[1].

— Venez toujours, sire : que Dieu vous donne un peu d'humilité!

— C'est ce dont je ne veux pas; si je devenais humble et doux, personne ne me craindrait plus. »

Les voilà en route. Par derrière eux, qui marchaient en pleurant, s'avançait ce possédé, chantant, les raillant et les agaçant. Arrivés à l'ermitage, les chevaliers se préparèrent à entrer chez le saint homme; mais leur maître resta sur son cheval, regardant ses pieds avec orgueil[2], et riant de leur sottise.

1. Allusion à un épisode du *Roman de Renard* (voyez ci-dessus, p. 100, n. 2), où Renard feint de se confesser au milan et finalement le dévore.

2. Signe de fierté souvent noté au moyen âge chez un homme à cheval, s'assurant que ses pieds sont bien affermis dans les étriers.

« Sire, dirent-ils, descendez, et venez comme nous implorer la pitié de Dieu.

— A quoi bon le prier, puisque je suis décidé à ne rien faire pour lui? Faites votre affaire et dépêchez-vous. Je vois que ce retard va me faire perdre toute ma journée : les marchands et les pèlerins ont aujourd'hui une belle chance et peuvent voyager en paix. Que le diable vous emporte avec votre confession! »

Les chevaliers, voyant qu'il n'y avait rien à espérer de lui, entrèrent dans la chapelle, et chacun d'eux se confessa à l'ermite le plus sincèrement, mais aussi le plus brièvement qu'il put. L'ermite leur donna l'absolution à condition qu'ils renonceraient à leur mauvaise vie. Ils le lui promirent et lui dirent : « Sire, notre maître est là dehors. Pour Dieu, appelez-le ; il ne veut pas venir pour nous, mais peut-être s'il vous voyait et si vous lui parliez, il se rendrait à votre prière. Celui qui le ramènerait à Dieu aurait bien employé sa journée. Ce matin il voulait, en se levant, manger de la viande!

— Je veux bien essayer, dit le saint homme, mais j'ai petit espoir. »

Il sortit de la chapelle, s'appuyant, débile comme il était, sur son bâton : « Sire, dit-il doucement, soyez le bienvenu! C'est aujourd'hui le jour où l'on doit renoncer à tout mal, se repentir et se confesser et penser à Dieu.

— Ma foi! répondit le mécréant, faites-en ce

que vous voudrez; j'ai bien autre chose en tête. »

L'ermite ne se courrouça pas de sa rudesse. « Descendez, beau sire, lui dit-il. Puisque vous êtes chevalier, vous devez être gracieux et courtois. Voyez, je suis prêtre, et je vous demande, au nom de celui qui mourut pour nous sur la croix, de venir un peu me parler.

— Et de quoi diable vous parlerais-je? Quelles affaires avons-nous ensemble? Je ne demande qu'à m'éloigner de vous et de votre logis.

— Eh bien! n'en faites rien pour moi : faites-le seulement pour Dieu.

— Vous êtes vraiment importun. Quand j'entrerais, je n'y ferais ni bonne œuvre ni prière.

— Entrez toujours : vous verrez ma maison et ma chapelle.

— J'irai donc, mais sous la condition de n'y pas dire une patenôtre.

— Venez; vous n'y resterez pas si vous vous y déplaisez.

— Allons! je cède pour avoir la paix. »

Il descendit de fort mauvaise grâce. « Au diable cette promenade! murmura-t-il; j'avais bien besoin de me lever si matin! »

L'ermite le prit par la main, le fit entrer dans sa chapelle, et l'amena devant l'autel : « Sire, lui dit-il, vous voilà mon prisonnier. Vous ne m'échapperez pas que vous ne m'ayez parlé et raconté votre manière de vivre.

— Je ne vous raconterai rien du tout ; laissez-moi partir.

— Vous ne partirez pas sans avoir dit vos péchés.

— Vous êtes fou, je crois, de vouloir me forcer à dire ce que je ne veux pas dire. Je ne sais qui me tient de vous tuer.

— Que Dieu qui mourut pour vous vous inspire le repentir, beau doux ami ! Allons, j'écoute : commencez à dire vos péchés. »

Le forcené regarda l'ermite si furieusement que celui-ci crut qu'il allait le frapper ; mais il était résolu à hasarder tout pour le sauver. « Allons, mon frère, dites-moi un seul péché. Si vous commencez seulement, Dieu vous aidera à continuer. En ce jour où Dieu est mort pour nous, je vous adjure par cette mort, par les saints, par les saintes, par les martyrs, de me dire vos péchés sans plus tarder.

— Vraiment, dit le seigneur, c'est violence que vous me faites. Eh bien ! puisqu'il le faut, et malgré moi, je vous les dirai ; mais n'attendez rien de plus. »

Alors, tout courroucé, il se mit à lui raconter d'affilée tous ses péchés, sans en cacher un. Quand il eut fini : « Eh bien, dit-il à l'ermite, je vous ai conté toutes mes actions. Vous voilà bien avancé ! En êtes-vous plus gras ? Voulez-vous maintenant me laisser en paix ? Je ne demande plus qu'à m'en aller et à ne jamais vous revoir. »

L'ermite pleurait tendrement en voyant que de tant d'horribles péchés il n'avait aucune repentance.

« Sire, dit-il, vous avez fait une confession sincère ; mais il vous manque une pénitence. Si vous vouliez en faire une, ce serait pour moi une grande consolation.

— Moi, une pénitence ! Vous vous moquez. Et quelle pénitence me donneriez-vous ?

— Celle que vous choisiriez.

— Voyons, dites-m'en quelqu'une.

— Volontiers. Pour effacer tous vos péchés, vous jeûnerez tous les vendredis pendant sept ans.

— Sept ans ? je n'en ferai rien.

— Trois.

— Non.

— Tous les vendredis d'un mois.

— Pas davantage.

— Vous marcherez déchaux[1] pendant un an.

— Jamais !

— Vous porterez sur la peau de la laine, sans chemise.

— Je m'écorcherais[2].

— Vous vous donnerez chaque matin un coup avec une baguette.

— Je ne veux pas me faire mal.

— Vous irez en Terre Sainte.

1. Sans chaussure, pieds nus : pénitence souvent infligée au moyen âge.

2. On ne savait pas préparer la flanelle, et il semblait fort pénible de porter sur la peau autre chose que du linge ; on le faisait souvent cependant par austérité volontaire ou pénitence imposée.

— Je n'aime pas la mer.

— A Rome ou à Saint-Jacques[1].

— Non.

— Vous irez chaque jour à l'église, vous écouterez la messe, et vous vous mettrez à genoux le temps de dire une patenôtre et un *ave*.

— Cela m'ennuierait trop.

— Vous ne voulez donc rien accepter? Soit. Rendez-moi seulement un service. Prenez mon barillet que voilà, et portez-le ici dessous à ce ruisseau : remplissez-le d'eau et rapportez-le-moi. Cela ne vous donnera pas grand mal, et moyennant cela je vous tiens quitte de tous vos péchés, sans autre pénitence.

— Ma foi! dit l'autre, je veux bien; cette pénitence-là sera vite faite. — Et prenant vivement le barillet que l'ermite lui tendait : — Je le prends, dit-il, à telle condition que je ne me reposerai pas jusqu'à ce que je vous l'aie rapporté plein.

— Et c'est à telle condition que je vous le remets, ami », dit l'ermite.

Le chevalier sortit de la chapelle, son barillet à la main. Il défendit à ses hommes de le suivre. Il s'approcha du ruisseau et y plongea le barillet, mais pas une goutte d'eau n'y entra. Il le tourna et l'essaya en tous sens, ce fut en vain. Il entra en fureur,

1. A Saint-Jacques de Compostelle en Galice, pèlerinage très fréquenté. Les pèlerinages plus ou moins lointains étaient très souvent ordonnés comme pénitence.

et se mit à jurer par la mort et les plaies[1]. « Il faut, dit-il, qu'il soit bouché. » Il y fit entrer un bâton ; mais il le trouva vide partout. Il le replongea dans le ruisseau, mais pas une goutte d'eau n'y pénétra. « Par la mort bieu ! cria-t-il, que veut dire cela? » Il le remit encore dans l'eau sans plus de succès ; il grinçait les dents d'angoisse.

Il retourna alors à l'ermitage, et raconta ce qui lui était arrivé à l'ermite et à tous ses hommes. « Mais, ajouta-t-il, j'ai promis de rapporter le barillet plein, et je ne me reposerai ni jour ni nuit jusqu'à ce que je l'aie rempli. Vous m'avez, dit-il à l'ermite, joué un mauvais tour avec ce barillet que le diable emporte. Mais je ne ferai pas laver ma tête[2], peigner mes cheveux, raser ma barbe, couper mes ongles tant que je n'aurai pas tenu ma promesse, et j'irai à pied, n'emportant pas d'argent ni de pain ni d'autres provisions. »

L'ermite l'avait écouté en pleurant. « Sire, dit-il, quelle triste destinée est la vôtre ! Si un enfant l'avait mis dans le ruisseau, il l'en aurait retiré tout plein, et vous, vous n'y avez pas fait entrer une goutte d'eau ! Cela vient de vos péchés, qui ont courroucé Dieu ; mais maintenant dans sa pitié il veut que vous

1. Il jure par la mort de Dieu, par les plaies de Dieu, formules fréquentes de jurons. On lit plus loin *par la mort bieu*, formule atténuée pour *par la mort Dieu*, comme plus tard *par la mort bleu*, d'où *morbleu*, et de même *corbleu*, *ventrebleu*, *palsambleu*, pour *corps Dieu*, *ventre Dieu*, *par le sang Dieu*.

2. Voyez p. 39, note 1.

fassiez pénitence et que vous vous fatiguiez pour lui; acceptez humblement sa volonté.

— Ce n'est pas pour lui que je le fais, répondit le pécheur endurci, c'est parce que je suis piqué au jeu et que je veux tenir mon engagement. Je ne le fais ni pour Dieu ni pour autrui. Allez-vous-en, dit-il à ses hommes, et remmenez mon cheval. Si on vous demande de mes nouvelles, dites que vous n'en savez pas. Vivez comme vous l'entendrez; quant à moi, je prévois que j'aurai bien des peines et des fatigues à cause de ce diable de barillet. Je pense qu'il est enchanté. Mais quand-je devrais essayer toutes les eaux qui sont au monde, je le rapporterai plein à son maître. »

Il partit ainsi, le barillet pendu à son cou, ne portant sur lui que ses vêtements et n'ayant d'autre escorte que Dieu. A toutes les eaux qu'il trouvait sur son chemin il essayait son barillet, mais toujours en vain. La rage lui étreignait de plus en plus le cœur. Pendant près d'une demi-semaine il ne songea pas à manger ; mais quand la faim se fit sentir, il lui fallut vendre son riche costume et l'échanger contre des guenilles. Il marchait toujours, par pluies et par vents ; son visage beau et coloré devint noir ; sa chaussure quitta ses pieds. Déchaux, il marcha toujours, au chaud, au froid, par les vallées et les montagnes, à travers les ronces et les épines qui déchiraient sa chair et faisaient couler son sang. Il avait de mauvais jours et de pires nuits. Il lui fallait subir

les railleries et les insultes, et il ne trouvait pas toujours de gîte ; car les gens, le voyant si grand, si fort et si farouche et si hâlé, craignaient de le recevoir, et beaucoup se montraient envers lui durs et cruels, si bien que souvent il lui fallut coucher en plein air.

Il allait ainsi devant lui, sombre et triste, mais rien ne put l'humilier ni amollir son misérable cœur. Il se plaignait bien à Dieu de tout ce qu'il souffrait ; mais c'était pour s'indigner et non pour se repentir. Quand il eut dépensé l'argent que lui avaient rapporté ses vêtements, il lui fallut apprendre à mendier, et il lui arriva de jeûner des deux ou trois jours, et quand la faim le torturait trop, il obtenait à grand'peine un morceau de pain dur.

Il alla ainsi par tout le Poitou, l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Normandie, la France[1], la Bourgogne, la Provence, la Gascogne, l'Espagne ; puis il parcourut la Savoie et la Toscane, et la Pouille, et la Calabre, et il traversa la Hongrie, l'Allemagne et la Lorraine et l'Alsace. Que vous dirai-je ? Je ne pourrais vous raconter en un jour ses peines et ses marches. Depuis l'Angleterre, que la mer enceint, jusqu'au port de Barlette[2], je ne saurais vous nommer un pays qu'il n'ait visité ni une eau qu'il n'ait tentée : sources, ruisseaux, rivières, lacs, marécages, par-

1. Le mot *France* désigne ici l'Ile-de-France.

2. Barletta, sur l'Adriatique, au sud de l'Italie.

tout il plongea son barillet, et nulle part il ne puisa une goutte. Il s'obstinait toujours, et son courroux allait toujours en augmentant. Ce fut une merveille que nulle part il ne trouva un homme qui lui dit une bonne parole ou qui lui fit du bien : tous lui montraient de la haine et lui disaient de dures paroles, aux champs comme dans les villes. Quelque honte qu'on lui fît, il ne rendit jamais la pareille à ceux qui l'insultaient : il ne daignait pas leur répondre et se contentait de haïr et de mépriser tous les hommes.

Il était si exténué et si las qu'on ne l'aurait pas reconnu. Il avait les cheveux longs, pendants sur ses épaules et tout emmêlés, les sourcils épais, les yeux enfoncés, les bras maigres, la peau brûlée et collée aux os, les nerfs et les veines saillants. Il devint si faible qu'il lui fallut s'appuyer sur un bâton, et il avait peine à porter le barillet pendu à son cou.

Enfin il se résolut à aller retrouver l'ermite. Non sans peine il atteignit l'ermitage, au jour anniversaire de celui où, un an avant, il l'avait quitté, un vendredi saint. Quand il entra, l'ermite était tout seul, et ne l'attendait guère. En le voyant en un si étrange état, il ne le reconnut pas, mais il reconnut le barillet pendu à son cou, et il lui dit : « Frère, qui t'amène ici, et qui t'a donné ce barillet ? Je l'avais remis, il y a un an aujourd'hui, à l'homme le plus fort et le plus beau que j'aie vu. Je ne sais s'il est mort ou vivant ; il n'est pas revenu ici. Mais toi, pauvre homme, qui es-tu ? Je te vois en un triste

état ; il semble que tu aies été prisonnier des Sarrasins. »

Et l'autre, dont le cœur était toujours gros d'orgueil et de colère, lui répondit : « Beau sire *, c'est vous qui m'avez mis où j'en suis.

— Moi? comment cela? Je ne crois pas t'avoir jamais vu.

— Je suis celui que vous avez confessé il y a un an ; vous m'avez donné pour pénitence de remplir ce barillet, et c'est la cause de tous mes maux. »

Il lui raconta alors ses voyages, tous les pays qu'il avait parcourus, toutes les eaux qu'il avait tentées. « Sire, j'ai tout essayé ; partout j'ai plongé votre barillet, mais jamais il n'y est entré une goutte d'eau. Maintenant je n'en peux plus, et je sens que je vais mourir.

— Ah ! mauvais homme, dit l'ermite, tu es pire qu'une bête brute ! Si un chien l'avait tant traîné, il l'aurait rempli, et toi, tu n'as pas puisé une goutte. Ta pénitence ne te sert à rien, car tu la fais sans amour et sans repentir. »

Et il se mit à pleurer et à se tordre les mains. « Mon Dieu, s'écria-t-il, vous qui savez et qui voyez tout, regardez cette créature que vous avez formée, qui perd ainsi son corps et son âme ! Sainte Marie, priez Dieu, votre fils et votre père, de lui envoyer un regard de miséricorde. Ah ! doux Jésus, si j'ai fait jamais quelque chose qui vous ait plu, je vous supplie d'avoir pitié de cet homme. S'il est perdu à

mon sujet, j'en serai responsable. Ah! Dieu, si vous devez choisir un de nous deux, prenez-le, en lui tenant compte du bien que j'ai fait, et laissez-moi en aventure. » Et les larmes lui coulaient des yeux en abondance.

Le malheureux pécheur regarda longtemps l'ermite, en silence, étonné; il se dit à lui-même : « Je vois ici une merveille qui me confond. Cet homme qui ne m'est rien, qui n'a d'autre lien avec moi que Dieu, se met pour moi dans une telle affliction; c'est pour mes péchés qu'il pleure et soupire ainsi. Je suis donc le pire de tous et le plus grand pécheur, pour que cet homme se mette en un tel émoi à cause de mes péchés, tant il aime mon âme, tandis que moi, qui les ai commis, je ne m'attendris pas et n'ai nulle pitié de cette âme. Ah! Dieu, donnez-moi assez de repentance pour que ce prud'homme[1] qui se désole pour moi y prenne quelque réconfort! Je vous le demande, doux Dieu, vrai Dieu; je me reconnais coupable et je vous demande merci. »

Dieu écouta cette prière : il débarrassa ce cœur qui l'implorait de l'orgueil qui l'avait endurci, et il y fit pénétrer l'humilité. Cet homme, si rebelle naguère, se mit à pousser de grands soupirs; il ne pouvait parler, mais en lui-même il promit à Dieu de ne plus pécher. Son cœur était près d'éclater. Dieu lui fit alors une grande courtoisie : il fit monter jusqu'à ses yeux l'eau de son cœur, et une grosse larme en jaillit, qui, droit comme un trait d'arbalète, tomba

dans la bonde du barillet qu'il portait vide à son cou. Et aussitôt, de cette seule larme, le barillet fut si rempli que l'eau en déborda en bouillonnant.

L'ermite voyant cela se jeta aux pieds nus du pénitent et les baisa. « Ami, lui dit-il, tu es sauvé; Dieu t'a pardonné tes péchés. »

Le chevalier, pleurant toujours, mais plein de joie, lui dit : « Père, il y a un an, je vous ai dit tous mes péchés, mais sans amour et sans repentir; laissez-moi aujourd'hui, cette fois en vraie dévotion, vous les confesser de nouveau.

— C'est Dieu, frère, qui t'a donné cette pensée. Parle, je t'écoute. »

Et l'autre, à genoux, les mains jointes, toujours pleurant, lui confessa toutes ses mauvaises actions en grand repentir.

Quand il eut fini, l'ermite lui donna l'absolution. « Veux-tu, lui dit-il ensuite, recevoir le corps de Jésus-Christ?

— Oui, père; mais hâtez-vous, car je vais mourir. »

Quand il l'eut reçu, il dit à l'ermite : « Père, je vous fais une dernière prière : mettez vos bras autour de mon cou, que je meure entre les bras de mon ami. »

L'ermite le prit doucement dans ses bras et reçut son dernier soupir. Il le coucha devant l'autel, sur sa poitrine le barillet qui avait été son tourment et son salut. Il vit alors les anges descendre et prendre avec eux l'âme qu'ils emportèrent au ciel.

Cependant les chevaliers qu'il avait laissés chez lui vinrent en ce jour, comme l'année précédente, à l'ermitage. Ils entrèrent dans la chapelle pendant que l'ermite n'y était pas, et ils reconnurent, à la stature et au visage, que c'était le corps de leur seigneur qui gisait devant l'autel. Mais ils ne savaient quelle avait été sa fin, bonne ou mauvaise, et ils restaient en grand doute.

Quand l'ermite revint, il les rassura, leur dit son repentir et sa mort, et comment les anges avaient emporté son âme. Les chevaliers en firent grande joie; après la messe ils ensevelirent le corps et rentrèrent chez eux. Partout ils racontèrent l'aventure, et tous ceux qui l'entendirent en eurent grande pitié et en rendirent grâces à Dieu.

Le jugement du lion [1].

Par NICOLE BOZON [2].

Le loup, le goupil [3] et l'âne avaient été cités à la

1. Comparez cette fable aux *Animaux malades de la peste* de La Fontaine.

2. Nicole Bozon était un franciscain anglais du premier tiers du XIVe siècle; il a écrit en prose française (le français était alors la langue littéraire de l'Angleterre) un livre d'édification où il a inséré plusieurs fables et contes pour en développer la morale. Nous y avons pris les cinq récits qui suivent.

3. Voy. ci-dessus, p. 100, n. 2.

cour[1] du lion. Le lion dit au loup : « Pourquoi es-tu ici ?

— Sire, dit le loup, parce que j'ai embrassé trop fort une brebis.

— Retourne chez toi, dit le lion ; on sait bien que c'est ta nature d'embrasser moutons et brebis. Et toi, Renard, qui es si sage, de quoi t'accuse-t-on ?

— Sire, on se plaint qu'après avoir confessé une oie je lui aie donné une trop forte pénitence.

— Bah ! ce n'est rien. Retourne chez toi. Après la confession, ton devoir est de donner une pénitence. »

Puis il se tourna vers l'âne et l'interpella : « Et toi, Baudouin[2], qu'as-tu fait ?

— Sire, pitié pour Dieu ! J'ai pris une branche de sauge en passant dans un verger ; c'est pour cela que le maître du verger m'a cité à votre cour.

— Comment ! dit le lion ; devais-tu manger la sauge de ce prud'homme* ? Prenez-le, dit-il à ses sergents* ; qu'il soit bien battu et ensuite écorché. »

Ainsi en est-il souvent dans les cours des prévôts* et des baillis* : ils épargnent les puissants et écrasent les gens sans défense.

1. *Cour* est pris ici au sens de tribunal.

2. Nom familièrement donné à l'âne, et dont le diminutif, *baudet*, est devenu un nom commun.

Le singe, le lion et l'ours.

Le singe montra son singeot au lion et le pria de lui dire comment il le trouvait.

« Ton fils et toi, dit le lion, vous vous valez : de l'un on n'a plaisir ni de l'autre joie. »

Le singe partit tout courroucé et vint trouver l'ours, lui demandant ce qu'il pensait de son fils.

« Eh ! fit l'ours, est-ce ce bel enfant dont j'ai tant entendu parler ?

— Oui, dit le singe, c'est celui-là même.

— Souffrez, dit l'ours, que je le baise : j'ai tant désiré le voir !

— Vous êtes mon vrai ami, dit le singe ; le voilà. »

L'ours prit le singeot et le dévora.

« Ah ! dit le singe, maudite soit douce parole qui vient de cœur méchant ! »

C'est pour cela que Salomon dit : « Mieux vaut un coup de celui qui t'aime qu'un baiser de celui qui te hait. »

Le conseil des souris[1].

Les souris tinrent jadis un conseil et se plaignirent beaucoup de messire* Badde[2], le chat blanc, qui en avait tant mis à mort et menaçait de les tuer toutes.

« Que pourrions-nous faire, dit l'une, contre sire Badde, qui s'approche de nous sans faire de bruit quand nous sommes à nous divertir et nous tue si nous ne pouvons gagner nos trous à temps? »

Une souris dit : « Mettons-lui une clochette au cou; de la sorte nous l'entendrons venir de loin.

— Comme c'est bien dit! s'écrièrent toutes les autres. La chose est décidée; voyons qui se chargera de l'exécuter. »

Mais alors chacune s'excusa. Toutes trouvaient la résolution excellente, mais aucune ne voulut y mettre la main. Et sire Badde continua comme devant à croquer petites et grandes.

Ainsi plusieurs, en compagnie, promettent de s'opposer aux excès des puissants; mais quand ils les voient de près, ils s'enfuient et disent : « Voilà le chat! sauvons-nous! »

1. Comparez au *Conseil tenu par les rats*, de La Fontaine.

2. *Badde* était le nom propre donné au chat en Angleterre; dans notre *Roman de Renard*, le chat est appelé *Tibert*.

Le père, le fils et l'âne[1].

Un bonhomme revenait un jour du marché, monté sur son âne, et son fils le suivait à pied. Des gens qui passaient par la voie trouvèrent cela mauvais. Quand il les entendit, pour se soustraire à leurs propos, il descendit :

« Monte, dit-il à son fils, et j'irai à pied. »

Mais d'autres passants le blâmèrent encore. Il voulut essayer d'une troisième manière, fit descendre son fils et mena l'âne par la bride; mais il n'échappa pas aux remarques : on dit qu'il était si ménager de son âne qu'il n'osait pas s'en servir.

Il pensa qu'il essayerait encore d'une autre façon de ne pas donner prise aux propos des gens : il monta sur l'âne et fit monter aussi son fils; mais cela ne lui réussit pas mieux : on dit qu'il fallait être bien cruel pour charger un âne du poids de deux hommes.

« Ma foi! dit-il après avoir bien rêvé, je ne vois plus quelle autre façon essayer pour échapper aux mauvaises langues; car je ne peux pourtant pas porter l'âne sur mon dos! Au diable qui s'occupera de leur bavardage! ils pourront dire tout ce qu'ils voudront. »

Je vous dis de même : ne nous laissons pas dé-

1. Comparez au *Meunier, son fils et l'âne*, de La Fontaine.

tourner par les dires d'autrui quand nous savons que notre intention est bonne et saine.

Les trois compagnons.

Trois compagnons allaient en pèlerinage. Un certain jour, loin encore de la ville la plus prochaine, ils virent que pour toutes provisions ils n'avaient plus qu'un peu de farine; ils en firent un gâteau, et le mirent cuire dans un four qu'ils avaient construit avec de la terre; comme ce gâteau ne pouvait suffire à les rassasier tous trois, ils convinrent que celui qui en dormant aurait le songe le plus merveilleux mangerait le gâteau tout entier.

Pendant que les deux premiers dormaient, le troisième s'en alla au four, prit le gâteau et le mangea sans en laisser une miette, puis il se coucha et s'endormit.

Au matin, les deux autres se levèrent et contèrent leurs songes. Le premier dit qu'il avait vu deux anges, qui l'avaient enlevé et porté au ciel; le second dit qu'il lui avait semblé que deux diables l'emportaient en enfer.

Ils vinrent alors à leur compagnon, qui feignait de dormir encore, et l'éveillèrent; mais en les voyant il se mit à pousser des cris de surprise.

« Qu'est-ce ? dirent-ils. Deviens-tu fou ?

— Non, mais je suis bien émerveillé de vous voir si tôt revenus de si loin ! J'ai vu deux anges enlever l'un de vous au ciel et deux diables porter l'autre en enfer, et, ma foi ! pour me remettre de mon émoi et me consoler de votre perte... j'ai mangé le gâteau ! »

Le pot au lait

PAR PHILIPPE DE VIGNEULLES[1].

En un village qui n'est pas loin d'ici, il y a une bonne coutume : c'est que le jour du dimanche ceux qui ont des vaches ou des chèvres donnent, pour l'amour de Dieu, un peu du lait qui en vient à tous ceux qui en vont quérir. Or il arriva que dans ce village demeurait un pauvre malheureux qui y était nouvellement venu, et qui était un vagabond et un fainéant comme on en voit peu. Tout pauvre qu'il fût, il était orgueilleux, et avec cela glouton et indévot autant que personne.

1. Philippe de Vigneulles, né à Metz en 1471 et mort en 1527, établi dans cette ville comme marchand chaussetier, a écrit une chronique de Metz, de très intéressants mémoires et un recueil de cent-dix contes en prose, presque tous encore inédits. — Pour celui-ci, qui est d'origine indienne, comparez la fable de La Fontaine, *La Laitière et le pot au lait*.

Il arriva un dimanche, comme la grand'messe était déjà chantée, que ce truand * était encore au lit, et il avait si bien pris ses précautions qu'il n'avait ni pain, ni viande, ni rien dont il pût déjeuner. Mais sa femme, qui était une femme de ménage, et à laquelle il ne manquait qu'un mari semblable à elle, n'avait pas fait ainsi, car elle était allée demander du lait de maison en maison, et on lui en avait tant donné qu'elle en avait assez pour faire un gros fromage, tellement qu'avec ce lait elle revint à sa maison, dans laquelle elle trouva son gros paillard [1] de mari au lit qui dormait, de quoi elle fut fort malcontente. Elle s'en vint près du lit, et là, debout, tenant son lait devant elle dans un grand pot de terre, elle lui dit bien ce qu'elle pensait de lui, et, comme elle connaissait sa vie à fond, elle lui conta bien sa légende [2]. Quand elle eut assez crié, il lui demanda pardon et promit que désormais il se conduirait mieux.

« Je veux, dit-il, m'occuper de quelque métier ou négoce, et tu verras si je ne fais pas une bonne maison.

— Une bonne maison ! fit-elle. Tu commences bien ! Cela te fera vite devenir riche de dormir jus-

1. *Paillard*. « homme de rien », proprement « qui couche sur la paille ». La Fontaine emploie encore ce mot dans ce sens.

2. Dans la légende d'un saint on raconte toutes ses bonnes actions ; de là l'emploi ironique de cette phrase : ce n'est pas ici d'actions édifiantes qu'il s'agit.

qu'à cette heure au lit, sans même entendre la messe! Lève-toi d'abord et lave tes mains; puis nous irons dîner; tu l'as bien gagné! J'ai trouvé du lait, moi; mais nous n'allons pas tout manger, comme tu le ferais si je te laissais faire. Pour commencer notre bonne maison, nous ferons un fromage, que nous vendrons, et de l'argent nous achèterons des poussins, qui deviendront des poules. Il faut commencer à un bout : c'est ainsi que les gens les plus riches ont fait peu à peu leur fortune.

— Par ma foi, ma femme, dit-il, tu as grand entendement. Et il serait bon d'acheter aussi une petite truie, que nous pourrons nourrir avec le petit-lait et les égouttures du fromage, et qui nous donnera un jour des petits cochons.

— Et quand ils seront grands, dit-elle, nous pourrons les vendre et de l'argent acheter une génisse, qui plus tard deviendra une vache et fera des veaux, ce qui nous rapportera grand argent.

— Vrai, dit-il; mais il nous faudrait aussi des brebis qui nous donnent des agneaux.

— Oui, dit-elle, et de la laine de nos brebis nous en ferons faire du drap pour nous habiller. Par saint Jean! tu en auras un beau costume, et de toute la plus belle laine qu'on puisse trouver.

— Et ce qui nous en restera, nous en ferons commerce, et nous en retirerons beaucoup d'argent, et nous vivrons en grande bombance.

— Ah! dit-elle, il nous faudra être sages, car on

serait bien vite jaloux de nous ; le monde est aujourd'hui méchant et envieux.

— Et, par Dieu ! j'achèterai tout de même des chevaux et des charrettes.

— Bon ; mais il nous faudra une plus grande maison pour mettre tant de bêtes que nous aurons ; puis nous aurons les serviteurs à l'avenant.

— C'est vrai. Et ne crois-tu pas que le maire aura grand dépit quand il me verra ainsi ? Par Dieu ! je serai échevin. J'irai des premiers à l'offrande, et je m'assoirai dans le chœur comme font les autres. Ils ne tiennent pas compte des pauvres gens, parce qu'ils sont trop fiers ; mais je rabattrai bien leur orgueil, si je vis un an.

— Ah ! dit-elle, si tu es échevin, on verra bien des gens ébahis.

— Par ma foi, il ne se passera pas un an que je ne sois nommé maire, et je leur montrerai si je suis le maître ou non.

— Mais il faudra avoir pitié des pauvres et des malheureux.

— Par la chair bieu[1] ! je leur ferai comme on m'a fait : je n'en aurai pitié ni pitasse[2]. »

Et, en disant cela, mû de l'orgueil qui était en lui, il leva la jambe et lança un grand coup de pied, comme s'il eût déjà tenu ces pauvres gens en sa sujétion, tellement qu'il atteignit le pot de terre où était

1. Voyez p. 134, note 1.
2. *Pitasse*, mot forgé plaisamment pour aller avec *pitié*.

le lait, que sa femme tenait devant elle, et que le pot fut cassé et le lait répandu. Et sa femme se prit à crier et à se tordre les mains, et à se tirer les cheveux.

Le pauvre malheureux, ayant ramassé ses hardes, s'enfuit de devant elle, craignant d'être battu. Il erra tout le jour dans le bois, mangeant des nèfles et des prunelles, et n'osa retourner avant la nuit ; quand il fut nuit, il rentra à la maison comme un chien mal battu. Mais Dieu sait qu'il ne fut pas excommunié, car sa femme lui parla comme il faut [1].

1. Encore une application détournée des formules de la religion (voy. ci-dessus, p. 148, note 2) : on ne parlait pas aux excommuniés ; de là la plaisanterie.

HISTOIRE

La conquête de Constantinople.

Par Geoffroi de Villehardouin [1] et Robert de Clairi [2].

La quatrième croisade, décidée en 1199, fut surtout exécutée par des barons * français. Ils choisirent pour chef le marquis Boniface de Montferrat et traitèrent avec les Vénitiens pour leur passage, l'armée devant se réunir à Venise et être transportée en Syrie moyennant une somme payée d'avance. Mais beaucoup de croisés prirent d'autres chemins, et ceux qui se trouvèrent à Venise dans l'été de 1202 ne purent à beaucoup près réunir la somme qui restait encore due. C'est à ce moment que se place le récit suivant.

L'ost * était belle et composée de braves gens; on n'en vit jamais une à la fois aussi nombreuse et

1. Geoffroi de Villehardouin, né vers 1160, mort en 1212, était maréchal de Champagne, c'est-à-dire à peu près chef d'état-major de l'armée féodale du comte de Champagne, son seigneur. Après la prise de Constantinople, il devint maréchal de l'empire latin et seigneur de la ville de Messinople. Il composa son livre (inachevé) à Messinople, dans les dernières années de sa vie.

2. Robert de Clairi, simple chevalier de l'Amiénois, prit part à la quatrième croisade et en écrivit ou plus probablement en dicta le récit d'après ses souvenirs, une fois revenu en France (après 1216). Il donne un récit de la seconde prise de Constantinople par les croisés plus détaillé que celui de Villehardouin.

aussi vaillante. Les Vénitiens lui fournissaient en abondance tout ce qui est nécessaire aux hommes et aux chevaux, et la flotte qu'ils avaient préparée était si belle et si riche qu'on n'en vit jamais une plus belle et plus riche, tant en navires à voiles qu'en galères* et en bateaux de transport; il y en aurait eu pour trois fois plus de gens que n'en comptait l'ost. Quel dommage que tous les croisés, au lieu d'aller à d'autres ports, ne fussent pas venus là! La chrétienté en aurait été grandie, et la puissance des infidèles abaissée. Les Vénitiens avaient très bien exécuté toutes leurs conventions, et même plus; ils invitèrent les comtes et les barons* français à tenir les leurs : dès que l'argent leur serait remis, ils étaient prêts au départ.

On se mit donc à recueillir par l'ost la contribution de chacun; mais beaucoup déclaraient qu'ils n'avaient pas l'argent de leur passage : les barons prenaient d'eux ce qu'ils en pouvaient tirer. Quand ils eurent ramassé tout ce qu'ils avaient reçu et l'eurent remis aux Vénitiens, ils étaient loin de compte de plus de la moitié.

Alors les barons se réunirent et dirent : « Seigneurs*, les Vénitiens ont très bien exécuté leurs conventions, et même plus; mais nous ne sommes pas venus ici en assez grand nombre pour pouvoir tenir les nôtres et payer notre passage, cela par l'abandon de ceux qui sont allés aux autres ports. Pour Dieu, que chacun mette de son avoir tant que

nous puissions remplir nos engagements; il vaut encore mieux donner tout ce que nous avons ici que perdre ce que nous avons déjà avancé et manquer à nos engagements; car si notre expédition est abandonnée, c'en est fait de la délivrance de la Terre Sainte. »

Il y eut alors une grande discorde dans l'ost. La plus grande partie des barons et des autres hommes disaient : « Nous avons payé notre passage : s'ils veulent nous mener, nous irons volontiers ; s'ils ne veulent pas, nous nous arrangerons pour passer par d'autres voies. » Mais ils le disaient parce qu'ils auraient voulu que l'ost se séparât, pour retourner chacun dans son pays.

Les autres disaient : « Nous aimons mieux donner tout notre avoir et aller pauvres outre-mer que si l'ost se séparait et si l'expédition manquait ; car ce que nous donnerons pour Dieu, il nous le rendra bien quand il lui plaira. »

Alors le comte de Flandre[1], le premier, donna tout ce qu'il avait et tout ce qu'il put emprunter; et le comte de Blois[2], et le marquis de Montferrat, et le comte Huon de Saint-Pol[3], et ceux qui pensaient comme eux en firent autant. Vous auriez vu porter

1. Baudouin de Flandre qui devint plus tard empereur de Constantinople.

2. Le comte Louis de Blois qui fut tué en 1204 à la bataille d'Andrinople (voyez ci-dessous, p. 173 et suivantes).

3. Le comte Huon de Saint-Pol mourut à Constantinople en 1205.

à l'hôtel du doge[1], pour parfaire le payement, tant de belle vaisselle d'argent et d'or! Et quand ils eurent tout donné, il manquait encore trente-quatre mille marcs * d'argent[2], ce dont se réjouissaient beaucoup ceux qui avaient gardé leur argent et n'avaient rien voulu mettre, car ils croyaient bien que l'ost allait se disperser. Mais Dieu, qui conseille les gens dans l'embarras, ne voulut pas le souffrir.

En effet le doge parla aux siens et leur dit : « Seigneurs, ces gens ne peuvent nous payer davantage. Ce qu'ils nous ont payé nous est acquis, à cause de leur engagement qu'ils ne peuvent tenir; mais si nous le gardions sans accomplir le nôtre, tout le monde ne reconnaîtrait pas notre droit, et nous et notre ville en recevrions grand blâme. Proposons-leur un arrangement. Le roi de Hongrie nous a enlevé Zara en Esclavonie, qui est une des plus fortes cités du monde, et nous ne serons jamais en état de la reprendre, à moins que ce ne soit par l'aide de ces gens. Demandons-leur de nous aider à la conquérir, et quant aux trente-quatre mille marcs d'argent qu'ils nous doivent encore, nous les leur

1. Le mot *doge* est la forme vénitienne de *duc*. Villehardouin dit toujours « le duc ». — Henri Dandolo avait alors quatre-vingt-douze ans, et était presque aveugle (voyez plus loin), ce qui ne l'empêcha pas de prendre une part très active à la croisade.

2. Environ deux millions de francs sur les trois qui restaient à payer des cinq millions convenus. Il s'agissait de transporter et de nourrir pendant un an 35 000 hommes et 4000 chevaux.

remettrons jusqu'à ce que Dieu nous permette de les gagner tous ensemble, eux et nous. »

Ce fut l'arrangement qui fut proposé. Il fut vivement combattu par ceux qui auraient voulu que l'ost se dispersât[1] ; mais toutefois il fut accepté et conclu.

Alors, un dimanche, qui était un jour de grande fête, le peuple vénitien et la plupart des barons français et des simples pèlerins[2] s'assemblèrent dans l'église de Saint-Marc, la plus belle qui soit au monde, et avant que la grand'messe commençât, le doge de Venise Henri Dandolo monta à l'ambon[3], et parla ainsi au peuple :

« Seigneurs, vous allez accomplir, en compagnie de la plus vaillante armée qui soit, la plus difficile entreprise qu'on ait jamais tentée. Je suis vieux et faible et endommagé de mon corps, et j'aurais besoin de repos ; mais je me rends compte que nul ne saurait vous conduire et vous diriger comme moi, qui suis votre seigneur. Si vous vouliez consentir à ce que je prisse la croix pour vous commander et que mon fils restât à ma place et gouvernât la ville,

1. Villehardouin ne dit pas la vraie raison de l'opposition qui fut faite à cette habile proposition des Vénitiens : les croisés n'avaient pas le droit de faire la guerre à un prince chrétien ; aussi furent-ils excommuniés par le pape Innocent III, qui ne consentit à les absoudre que beaucoup plus tard.

2. On appelait *pèlerins* tous ceux qui allaient en Terre Sainte, en armes ou pacifiquement.

3. Petite tribune placée en avant du chœur : on la voit encore à Saint-Marc.

j'irais vivre et mourir avec vous et avec ces pèlerins. »

Quand les Vénitiens l'entendirent, ils s'écrièrent tous d'une voix : « Nous vous demandons pour Dieu de vouloir bien le faire, et de vous en venir avec nous[1] ! »

Il y eut là un grand attendrissement du peuple de la ville et des pèlerins, et bien des larmes pleurées, parce que ce prud'homme* aurait eu de bien bonnes raisons pour rester chez lui; car il était vieux, et des beaux yeux qu'il avait il ne voyait goutte, ayant perdu la vue par une blessure qu'il avait eue à la tête[2]. Mais il était de grand cœur. Ah! comme ils lui ressemblaient peu, ceux qui étaient allés à d'autres ports pour se dérober au danger!

Il descendit alors de l'ambon, alla devant l'autel, et, tout pleurant, se mit à genoux; on lui cousit la croix par devant, sur une grande pièce d'étoffe blanche, parce qu'il voulait qu'on la vît bien. Et les Vénitiens se mirent à se croiser en foule; car jusqu'à ce moment il y en avait peu de croisés. Nos pèlerins furent très attendris et très joyeux de voir le doge

1. Dandolo essayait ainsi de rendre la dignité de doge héréditaire dans sa famille; mais son fils fut plus tard déposé et mis à mort.

2. En réalité, Dandolo n'était pas tout à fait aveugle. Sa vue avait été presque éteinte par le cruel procédé qui consistait à approcher très près des yeux un bassin en métal chauffé à blanc; c'était l'empereur grec Manuel Comnène, auprès de qui il remplissait une mission, qui l'avait ainsi traité.

prendre la croix, à cause du grand sens et de la prouesse qu'il avait.

On commença alors à livrer aux barons français les navires et les galères et les bateaux de transport pour le départ; et tout cela prit tant de temps que le mois de septembre arriva.

Au mois d'octobre seulement la flotte partit pour l'Esclavonie. On prit Zara, et, l'hiver étant venu, on y séjourna jusqu'au mois d'avril 1203, où on se transporta à Corfou. Mais une nouvelle et bien plus grave déviation allait être imprimée à la croisade. Le jeune Alexis Comnène, fils d'Isaac II, avait obtenu du marquis de Montferrat et des Vénitiens la promesse que l'armée franco-vénitienne viendrait reprendre pour lui Constantinople, et remettraît sur le trône impérial son père Isaac, qu'Alexis III, frère d'Isaac, avait dépouillé, aveuglé et emprisonné; moyennant quoi il s'engageait à ramener les Grecs dans le giron de l'Église catholique, à payer aux croisés deux cent mille marcs d'argent (près de douze millions de francs), et à leur fournir un puissant secours pour la conquête de la Terre Sainte. Accepté par la plupart des « hauts hommes » de l'armée, cet arrangement rencontra parmi les croisés une très vive opposition. De Zara même beaucoup quittèrent l'armée, soit pour aller directement en Syrie, soit pour retourner chez eux, ce dont Villehardouin, passionnément attaché au parti du marquis de Montferrat, les blâme avec amertume. A Corfou, la dissidence faillit aboutir à la dislocation complète de l'armée.

On séjourna trois semaines dans l'île de Corfou, qui est très riche et plantureuse. Et là il se passa une aventure qui fut fort pénible. Un grand nombre de ceux qui voulaient disperser l'ost parlèrent ensemble, dirent que cette entreprise leur semblait très longue et très périlleuse, et décidèrent qu'ils

resteraient dans l'île et laisseraient partir l'ost, et que quand elle serait partie ils trouveraient moyen d'aller à Brindes, d'où ils s'embarqueraient pour la Terre Sainte. Il y avait parmi eux de hauts barons, et plus de la moitié de l'ost était, sans oser le dire, de leur avis.

Quand le marquis de Montferrat, et le comte Baudouin de Flandre, et le comte Louis de Blois, et le comte Huon de Saint-Pol, et les barons qui tenaient pour eux, apprirent cela, ils en furent très troublés, et dirent : « Seigneurs, nous voilà en mauvais point. Si ces gens se séparent de nous, avec ceux qui à plusieurs reprises nous ont déjà quittés, notre expédition est manquée, et nous ne pourrons faire aucune conquête. Allons les trouver, tombons à leurs pieds, et supplions-les au nom de Dieu d'avoir pitié de nous et d'eux-mêmes, de ne pas se déshonorer, et de ne pas nous enlever tout espoir de recouvrer la Terre Sainte. »

Ils s'y accordèrent, et ils se rendirent tous ensemble dans une vallée où les autres étaient réunis, et ils menèrent avec eux le fils de l'empereur de Constantinople, et tous les évêques et tous les abbés de l'ost. Arrivés là, ils mirent pied à terre; les autres, quand ils les virent, descendirent de leurs chevaux et allèrent à leur rencontre; et les barons tombèrent à leurs pieds et dirent qu'ils ne se relèveraient pas jusqu'à ce que les autres leur eussent promis de ne pas se séparer d'eux.

Quand les autres les virent ainsi, ils eurent grand'

pitié et se mirent à pleurer très fort, en voyant leurs seigneurs et leurs parents et leurs amis à leurs pieds, et ils dirent qu'ils en délibéreraient, et ils s'éloignèrent et parlèrent ensemble. Et la conclusion de leur entretien fut qu'ils resteraient avec l'ost jusqu'à la Saint-Michel, à condition que les hauts hommes leur jureraient loyalement sur des reliques qu'à partir de ce jour, dès qu'ils les en requerraient, ils leur donneraient, sans aucune machination contraire, des navires pour les transporter en Syrie. Cet accord fut accepté et juré ; aussitôt il y eut grande joie par toute l'ost ; les pèlerins montèrent sur les vaisseaux, et les chevaux furent embarqués dans les bateaux faits pour eux.

Ils partirent ainsi du port de Corfou, la veille de la Pentecôte de l'an mil deux cent trois après l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tous les navires et toutes les galères, et tous les bateaux de transport de l'ost étaient rassemblés, et beaucoup de vaisseaux marchands s'étaient joints à l'ost. Le jour était beau et clair, le vent doux et léger, et on avait ouvert toutes les voiles au vent. Et Geoffroi, le maréchal de Champagne, qui a dicté[1] ce livre, qui n'y a pas menti d'un mot à son escient, et qui a tout bien su, ayant assisté à tous les conseils, témoigne que jamais on ne

[1] Le mot *dicter* en ancien français (comme *dictare* en latin) signifie souvent simplement composer (un écrit) ; mais il est très probable que Villehardouin a en effet dicté et non écrit lui-même son livre.

vit si belle chose. C'était bien là une flotte qui semblait devoir faire des conquêtes; car aussi loin que l'œil s'étendait on ne voyait que des voiles de navires, si bien que les cœurs des hommes s'en réjouissaient grandement....

Ils naviguèrent ainsi tant qu'ils arrivèrent, la veille de la Saint-Jean-Baptiste en juin[1], à Saint-Étienne[2], une abbaye qui est à trois lieues de Constantinople. Et alors de leurs vaisseaux ils virent en plein Constantinople; ils prirent port, et jetèrent l'ancre. Et sachez que ceux qui n'avaient jamais vu Constantinople la regardèrent beaucoup : ils ne pouvaient croire qu'il y eût au monde une si riche ville, en voyant ces hautes murailles et ces riches tours dont elle était close tout à la ronde, et ces riches palais et ces hautes églises, dont il y avait tant que nul n'aurait pu le croire s'il ne l'avait vu de ses yeux, et la longueur et la largeur de cette ville, la souveraine de toutes les autres. Et sachez qu'il n'y eut homme à qui la chair ne frémît; et ce n'était pas merveille, car jamais une si grande entreprise ne fut tentée par nulles gens depuis la création du monde.

Bientôt les croisés débarquèrent et, après divers incidents, assaillirent la ville et y entrèrent. L'usurpateur Alexis, après avoir essayé de résister, s'enfuit pendant la nuit. Les Grecs tirèrent alors de prison son frère Isaac, le rétablirent sur son trône et appelèrent le jeune Alexis. Isaac confirma, bien

1. Le 23 juin 1203.
2. San Stefano, où fut signé en 1878 le traité de paix entre la Russie et la Turquie.

qu'avec peine les engagements pris par son fils envers les croisés. Ceux-ci, en en attendant l'exécution, campèrent hors des murs de la ville. Mais bientôt ils virent qu'Isaac et Alexis, qu'il avait fait couronner avec lui, se dérobaient à l'exécution de leurs engagements. Ils résolurent de leur envoyer une mise en demeure comminatoire.

Pour faire ce message on choisit Conon de Béthune[1], et Geoffroi de Villehardouin le maréchal de Champagne, et Milon le Brébant de Provins, auxquels le doge de Venise adjoignit trois hommes de son conseil. Ils montèrent sur leurs chevaux, les épées ceintes, et chevauchèrent ensemble jusqu'au palais de Blaquerne[2]. Et sachez qu'en y allant ils se mettaient en grand péril et en grande aventure, vu la traîtrise des Grecs.

Ils descendirent de cheval à la porte et entrèrent au palais. Ils trouvèrent l'empereur Alexis et l'empereur Isaac, son père, assis sur deux trônes l'un à côté de l'autre; autour d'eux se tenaient beaucoup de hauts seigneurs, et la cour semblait bien celle d'un puissant prince. De l'avis des autres messagers ce fut Conon de Béthune qui fit le message; il était très sage et avait la parole en main.

« Sire, dit-il, nous sommes venus à toi de la part

1. Conon de Béthune, haut seigneur de l'Artois, se distinguait par son éloquence et par sa sagesse au conseil autant que par sa bravoure. C'était en outre un poète original, dont nous avons conservé quelques chansons remarquables. Conon de Béthune fut plus tard régent de l'empire latin de Constantinople et mourut en 1224.

2. Un des palais impériaux de Constantinople.

des barons de l'ost et du doge de Venise. Sache qu'ils te remettent sous les yeux le grand service qu'ils t'ont fait, comme tout le monde le sait et comme il apparaît clairement. Vous leur avez juré, toi et ton père, de tenir les engagements que tu as pris, et ils en ont vos chartes*. Mais vous ne les avez pas tenus comme vous auriez dû. Ils vous ont sommés maintes fois de les tenir, et nous vous sommons de nouveau en leur nom, à la vue de tous vos hauts hommes, de tenir les engagements qui existent entre eux et vous. Si vous le faites, ils en seront très satisfaits; et si vous ne le faites pas, sachez que dorénavant ils ne vous tiendront ni pour seigneurs ni pour amis, et qu'ils s'arrangeront pour avoir leur droit de toutes les manières. Et ils vous mandent qu'ils n'attaqueraient jamais ni vous ni autre avant de l'avoir défié; car ils n'ont jamais fait de trahison, et dans leur pays il n'est pas de coutume qu'on en fasse. Vous avez bien entendu ce que nous avons dit; vous prendrez telle résolution qu'il vous plaira. »

Les Grecs tinrent ce défi à bien grande merveille et à grande outrecuidance, et dirent que jamais nul n'avait été si hardi qu'il osât défier l'empereur de Constantinople dans sa chambre même. L'empereur Alexis répondit fort mal aux messagers, et tous les Grecs, qui d'ordinaire leur montraient belle mine, leur firent aussi très mauvais visage, et un grand bruit s'éleva dans la salle.

Les messagers s'en allèrent, et remontèrent sur

leurs chevaux. Quand ils furent hors de la porte, il n'y en eut pas un qui ne fût très joyeux, et ce n'est pas merveille, car ils avaient échappé à un grand péril, et il tint à bien peu de chose qu'ils ne fussent tous tués ou pris.

Ils s'en vinrent à l'ost et contèrent aux barons comment ils avaient rempli leur message. Ainsi commença la guerre, et par terre et par mer on se fit le plus de mal qu'on put. Il y eut bien des rencontres entre les Français et les Grecs; mais, Dieu merci, il n'y en eut pas une où les Grecs ne perdissent plus que les Français. La guerre dura ainsi longtemps, jusqu'au cœur de l'hiver.

Mais de nouvelles révolutions se produisent à Constantinople. Alexis Ducas, dit Mourtzouphle, jette les deux empereurs dans une prison où ils meurent, et prend leur place. La guerre continue contre lui. Repoussés le 9 avril 1204, les croisés donnent, le 12 avril, un assaut victorieux. Nous en empruntons le récit à Robert de Clari.

Quand les évêques eurent prêché et montré aux pèlerins qu'ils avaient la justice pour eux, ils se confessèrent tous très bien et reçurent la communion. Le lundi matin[1], tous les pèlerins se préparèrent et s'armèrent, les Français ainsi que les Vénitiens; et ils disposèrent les ponts de leurs vaisseaux et de leurs galères[2], les rangèrent côte à côte et les

1. Le 12 avril 1204.

2. C'est-à-dire ils couvrirent ces ponts de bûches et de sarments destinés à amortir les coups des pierrières (voy. plus loin).

mirent en marche pour l'assaut de la ville; leur front de bataille tenait bien une grande demi-lieue.

Arrivés le plus près qu'ils purent des murailles, ils jetèrent leurs ancres, et commencèrent aussitôt à attaquer vigoureusement, lançant des dards, tirant des flèches et jetant du feu grégeois* sur les tours; mais le feu ne pouvait y prendre parce qu'elles étaient couvertes de cuirs.

Les assiégés se défendaient très bien; ils avaient bien soixante pierrières* qui, à chaque fois qu'elles tiraient, atteignaient les navires, mais ceux-ci étaient si bien couverts de bûches et de sarments de vignes, que les pierres ne leur faisaient pas grand mal, et pourtant elles étaient si grandes qu'un homme n'aurait pu en soulever une. Mourtzouphle l'empereur était sur un tertre qui dominait tout le combat; il menait grand orgueil, et encourageait ses gens, leur disant : « Allez ici! allez là! » pour les envoyer à l'endroit où il voyait qu'on en avait le plus besoin.

Il n'y avait pas dans toute la flotte plus de quatre ou cinq navires qui pussent atteindre les tours, tant elles étaient hautes, d'autant plus que sur les tours de pierre, qui étaient bien six ou sept, il y avait des tours de bois, et elles étaient garnies de sergents* qui les défendaient.

Enfin, le vaisseau de l'évêque de Soissons, porté par la mer qui était agitée, vint, par un miracle de Dieu, s'appliquer contre une de ces tours. Sur le pont de ce vaisseau il y avait un Vénitien et deux

chevaliers français bien armés : au moment où le vaisseau touchait la tour, le Vénitien s'accrocha au mur du mieux qu'il put, des pieds et des mains, et fit tant qu'il pénétra dans la tour de bois. Mais dès qu'il y fut, les sergents qui l'occupaient, Anglais, Danois et Grecs[1], regardèrent, le virent, lui coururent sus et de leurs haches et de leurs épées le mirent en pièces.

Une seconde fois la mer porta ce vaisseau et il heurta de nouveau la tour. Alors un des deux chevaliers (il s'appelait André de Dureboise) ne fit ni une ni deux : il s'attacha des pieds et des mains à la charpente, et fit tant qu'il arriva dans l'intérieur sur ses genoux. Dès qu'il y fut, encore à genoux, les sergents lui coururent sus et le frappèrent rudement de leurs haches et de leurs épées ; mais il était armé, grâce à Dieu, et ils ne le blessèrent pas, car Dieu le gardait, qui ne voulait pas permettre qu'ils durassent plus longtemps, ni que ce chevalier mourût de leurs mains, mais qui voulait, à cause de leur déloyauté, de leurs trahisons et des crimes commis par Mourtzouphle, que la cité fût prise et que les Grecs fussent couverts de honte, si bien que le chevalier se mit sur ses pieds.

Quand il fut sur ses pieds, il tira son épée ; et quand les autres le virent, ils eurent si grand'peur

1. Les empereurs de Constantinople entretenaient une garde d'Anglais et de Scandinaves qui formait la partie la plus vaillante et la plus sûre de leur armée.

qu'ils s'enfuirent à l'étage au-dessous. Quand ceux de cet étage virent que ceux de l'étage au-dessus s'enfuyaient, ils n'osèrent pas rester et vidèrent aussi cet étage. Et l'autre chevalier du vaisseau entra ensuite, et plusieurs hommes entrèrent après lui.

Quand ils y furent, ils prirent de bonnes cordes et lièrent le vaisseau à la tour, et une fois qu'il fut lié, beaucoup de gens passèrent de l'un à l'autre; mais quand la mer retirait le vaisseau en arrière, la tour de bois branlait si fort qu'il semblait que le vaisseau dût l'emporter, si bien que par crainte ils furent obligés de délier le vaisseau. Les sergents des autres étages du dessous, voyant que le haut s'emplissait ainsi de Français, eurent si grand'peur que nul n'y osa rester et qu'ils vidèrent toute la tour. Mourtzouphle voyait bien tout cela; mais il réconfortait ses gens, et les envoyait là où il voyait que l'assaut était le plus fort.

Presque en même temps que cette tour était ainsi miraculeusement prise, la nef de messire Pierre de Bracheux[1] vint heurter une autre tour, et ceux qui étaient sur le pont de la nef commencèrent à attaquer vivement cette tour, si bien qu'enfin, par miracle de Dieu, celle-là aussi fut prise.

Ces deux tours prises et garnies de nos gens, ceux-ci n'osaient en sortir à cause de la foule des ennemis

1. Pierre de Bracheux (Bracheux est dans l'Oise) fut, d'après Robert de Clairi, celui de tous les chevaliers qui dans l'expédition fit le plus de prouesses (voyez plus loin)

qu'ils voyaient sur la muraille, autour d'eux et dans la tour et au pied de la muraille, si bien que c'était une vraie merveille, tant il y en avait. Quand monseigneur Pierre d'Amiens vit, de son vaisseau, que ceux qui étaient entrés dans les tours ne remuaient pas et que les Grecs les entouraient, il ne fit ni une ni deux : il descendit, et ses hommes avec lui[1], sur un étroit espace de terre qui se trouvait entre la mer et le mur. Une fois à terre, ils regardèrent et virent une fausse poterne[2] dont on avait ôté la porte et qu'on avait nouvellement murée, et ils s'en approchèrent : il y avait avec monseigneur Pierre d'Amiens bien dix chevaliers et soixante sergents, et il y avait aussi un clerc appelé Aleaume de Clairi[3], qui était si brave qu'il était le premier à tous les assauts où il se trouvait ; à la prise de Galata[4] ce clerc avait fait plus de prouesses de sa personne, à comparer homme à homme, que tous ceux de l'ost, fors monseigneur Pierre de Bracheux : celui-là dépassa tous les autres, grands et petits, car il n'y en eut aucun qui accomplit autant de faits d'armes que monseigneur Pierre de Bracheux.

Quand ils furent arrivés à cette poterne, ils se mirent à frapper vigoureusement avec des pics.

1. Parmi les hommes de Pierre d'Amiens était Robert de Clari lui-même, comme on va le voir.

2. Une poterne dérobée, dissimulée à la vue.

3. Cet Aleaume de Clari était le propre frère du narrateur.

4. Lors du premier siège de Constantinople. Galata est un faubourg de la ville.

malgré les carreaux* qui pleuvaient sur eux et les pierres qu'on jetait des murs à si grande foison qu'il semblait presque qu'ils fussent enfouis sous les pierres, tant on y en jetait; mais nos gens avaient des écus et de grandes targes* dont ils couvraient ceux qui travaillaient à percer le mur. On leur jetait aussi d'en haut des pots remplis de poix bouillante, ainsi que du feu grégeois, et ce fut un miracle de Dieu si on ne les tua pas tous; mais ils y eurent terriblement à souffrir. Enfin, avec des haches, des épées, des planches, des poutres et des pics, ils entamèrent si bien la poterne qu'ils y firent un grand trou. Ils regardèrent par ce trou et virent tant de gens de l'autre côté qu'il leur semblait que la moitié du monde y fût, si bien qu'ils n'osaient s'enhardir et entrer.

Quand Aleaume le clerc vit que personne n'osait entrer, il s'avança et dit qu'il entrerait. Il y avait là un chevalier, son frère (il s'appelait Robert de Clairi), qui le lui défendit et lui dit qu'il n'entrerait pas. Mais le clerc dit qu'il le ferait, et se mit dans le trou sur ses pieds et sur ses mains. Quand son frère le vit, il le prit par un pied et le tira à lui; mais malgré tout le clerc passa. Quand il fut dedans, il lui courut sus tant de Grecs qu'on ne saurait le dire, et ceux des murs se mirent à lui jeter d'énormes pierres. Mais le clerc tira son épée, leur courut sus, et il les faisait fuir devant lui comme un troupeau, et criait à ceux qui étaient dehors, à monseigneur Pierre

d'Amiens et aux siens : « Entrez hardiment ! je les vois qui perdent courage et s'enfuient. » Et entendant cela, monseigneur Pierre et ses gens, les dix chevaliers et les soixante sergents, entrèrent, et ils étaient tous à pied[1]. Quand ils furent entrés, ceux qui étaient sur les murs en cet endroit eurent une telle peur qu'ils n'osèrent pas les attendre, mais abandonnèrent une grande partie du mur et s'enfuirent à qui mieux mieux.

L'empereur Mourtzouphle, le traître, était tout près de là, à moins de la portée d'une pierre ; il faisait sonner ses trompettes d'argent et ses tambours, et menait grand orgueil. Quand il vit monseigneur Pierre et ses gens qui étaient entrés, il parut vouloir les attaquer, piqua son cheval et vint bien jusqu'à mi-chemin. Monseigneur Pierre le vit venir et se mit à encourager les siens, leur disant : « Seigneurs, pensez à bien faire ! Nous allons avoir la bataille ; voici l'empereur qui vient : que personne ne recule ! »

Quand Mourtzouphle le traître vit qu'ils ne fuiraient pas, il s'arrêta et retourna à ses tentes. Alors monseigneur Pierre envoya un peloton de sergents à une porte qui était près de là, leur commandant de la briser et de l'ouvrir. Ils y allèrent et se mirent à frapper si bien de haches et d'épées qu'ils brisèrent les barres et les verrous de fer et ouvrirent la porte. Ceux de dehors, voyant la porte ouverte, firent amener

1. C'était une chose tout à fait extraordinaire, pour des chevaliers, que de combattre à pied.

les bateaux qui portaient les chevaux et en tirèrent les chevaux; ils y montèrent, et entrèrent par la porte, à grande allure, dans la cité.

Quand l'empereur Mourtzouphle vit les Français ainsi à cheval dans la ville, il eut si grand'peur qu'il abandonna ses tentes et ses joyaux et s'enfuit dans l'intérieur de la ville, qui est bien longue et large; car on dit que pour en faire le tour il y a bien neuf lieues, c'est ce qu'ont les murs d'enceinte qui l'environnent, et en dedans la cité a grandement deux lieues françaises de long et deux de large.

Ainsi monseigneur Pierre d'Amiens s'empara des tentes de Mourtzouphle et de ses coffres et des joyaux qu'il avait laissés là. Quand ceux qui défendaient les tours et les murs virent que les Français étaient dans la ville et que leur empereur les avait abandonnés, ils n'osèrent demeurer, mais s'enfuirent tous à qui mieux mieux. Ainsi fut prise la cité de Constantinople.

Mourtzouphle réussit à s'enfuir. (Plus tard, après avoir eu les yeux crevés par l'usurpateur Alexis III, qu'il avait rencontré à Messinople, il fut pris par les Français et précipité du haut d'une colonne.) Les croisés se partagent, non sans dissentiments et récriminations, l'immense butin, et nomment Baudouin de Flandre empereur latin de Constantinople; mais il ne possède directement (encore nominalement) que le quart de l'empire; le reste est divisé par moitié entre les Vénitiens et Boniface de Montferrat, devenu roi de Salonique, qui ne lui doivent que l'hommage. La discorde éclate presque aussitôt entre Baudouin et Boniface; Villehardouin les réconcilie. Les exactions et les insolences des Français poussent les Grecs à la révolte: ils s'allient à leur ancien

ennemi, le redoutable Joannice, roi des Bulgares et des Valaques. L'empereur et le doge, avec le comte de Blois et Villehardouin, vont assiéger Andrinople, qui a chassé les Français. Joannice s'avance au secours de la ville avec une armée considérable de Bulgares, de Valaques, de Grecs et de Cumans (Tartares établis dans la Moldavie actuelle). Les Français, par leur imprudence, subirent là un terrible désastre, qui ne fut atténué que grâce au sang-froid et à la résolution de Villehardouin. Voici son récit.

On apprit que le roi Joannice s'approchait pour secourir la ville. On attendit jusqu'au mercredi de Pâques (1205); Joannice n'était plus campé qu'à cinq lieues. Il envoya des Cumans harceler les avant-postes. L'émotion se répandit dans le camp, et plusieurs s'élancèrent en désordre et se mirent à poursuivre les Cumans, une bonne demi-lieue, très follement, et quand ils voulurent revenir, les Cumans se mirent à tirer sur eux très fort et blessèrent beaucoup de leurs chevaux[1], en sorte qu'ils revinrent à grand'peine.

L'empereur Baudouin convoqua les barons chez lui, et on convint que c'avait été une grande folie de poursuivre aussi loin des gens qui étaient si légèrement armés. On décida que si Joannice s'approchait, on sortirait du camp et on se rangerait par

1. C'était la tactique constante des Tartares, armés seulement d'arcs et de flèches et montés sur de petits chevaux rapides. Ils provoquaient les Latins pesamment armés et les harcelaient jusqu'à ce que ceux-ci rompissent leurs rangs; alors ils s'enfuyaient, et se retournaient quand leurs ennemis se trouvaient isolés de leurs troupes.

devant, et qu'on l'attendrait là sans s'avancer. On fit crier dans toute l'ost que nul ne se permît d'enfreindre cet ordre, quelque cri et quelque tumulte qu'il entendît. Il fut convenu que Geoffroi le maréchal, et Mennessier de l'Ile garderaient le camp du côté de la ville.

Ils passèrent ainsi la nuit jusqu'au jeudi matin. Ils venaient d'entendre la messe et prenaient leur dîner[1], quand ils virent les Cumans s'approcher des tentes; aussitôt on courut aux armes et on sortit du camp en bon ordre, les différents corps bien rangés comme il avait été convenu. Mais le comte Louis, qui, avec son corps, était sorti le premier, se mit aussitôt à poursuivre les Cumans et fit dire à l'empereur de l'accompagner. Hélas! comme ils tinrent mal ce qu'ils avaient résolu la veille!

Ils poursuivirent les Cumans jusqu'à près de deux lieues, ceux-ci se laissant parfois joindre, puis reprenant leur fuite. Mais là les Cumans revinrent sur eux, poussant de grands cris et tirant leurs flèches. Et les gens qui composaient ces corps n'étaient pas des chevaliers et ne connaissaient pas assez la guerre: ils se troublèrent et commencèrent à lâcher pied: en même temps les Valaques se joignaient aux Cumans pour les assaillir.

Le comte Louis, qui avait été le premier à cette

1. Le *dîner* était alors le premier repas de la journée: ce mot est, en effet, étymologiquement, le même que *déjeuner*, et signifie « rompre le jeûne ».

mêlée, fut blessé grièvement en deux endroits, et tomba de cheval. Un de ses chevaliers descendit et le mit sur son cheval. Beaucoup de ses gens lui disaient : « Sire, allez-vous-en ; vous avez deux trop graves blessures. » Il répondit : « Ne plaise à Dieu qu'il me soit jamais reproché que j'aie fui du champ de bataille et abandonné l'empereur[1] ! »

L'empereur, qui avait fort à faire de son côté, essayait de rappeler ses gens, leur disant de ne pas l'abandonner, et que pour lui il ne fuirait pas ; et ceux qui étaient là témoignent que jamais chevalier ne se défendit plus vaillamment. Ainsi dura longtemps ce combat ; il y en eut qui se conduisirent bien, et d'autres qui s'enfuirent. A la fin, comme il arrive que Dieu permet les mésaventures, ils furent mis en déroute. Sur le champ de bataille restèrent l'empereur Baudouin, qui ne voulut jamais fuir, et le comte Louis ; l'empereur fut pris vivant[2] et le comte Louis fut tué....

Quand Geoffroi, le maréchal de Champagne, qui était posté devant une des portes de la ville, apprit cela, il sortit le plus tôt qu'il put avec ce qu'il avait de gens, et fit dire à Mennessier de l'Ile, placé à

1. L'héroïsme de Louis de Blois — digne neveu de Richard Cœur de Lion — rappelle celui de Roland, comme sa témérité rappelle celle de Roland.

2. Baudouin mourut quelques années plus tard en captivité, de mort naturelle ou violente. Un imposteur se fit longtemps après, en Occident, passer pour lui et prétendit enlever la Flandre à la comtesse Jeanne, fille de Baudouin, qui le fit pendre.

l'autre porte, de le suivre sans retard. Et avec tout son corps il chevaucha à grande allure à la rencontre des fuyards, qui se rassemblèrent tous autour de lui. Mennessier de l'Ile le rejoignit, ce qui grossit ses forces, et ils mirent dans leur corps tous ceux des fuyards qu'ils purent retenir; mais la plupart étaient tellement troublés qu'ils fuyaient droit devant eux jusqu'aux tentes et dans les baraquements; toutefois l'ordre revint peu à peu. Les Cumans s'arrêtèrent et, avec les Valaques et les Grecs qui les suivaient, commencèrent à harceler ce corps d'armée à coups de flèches; mais nos hommes se tinrent tranquilles, leur tournant la face. On resta là jusqu'au soir avancé, que les Cumans et les autres commencèrent à se retirer.

Alors Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne et de Romanie[1], fit prier le doge de Venise, qui était vieux et ne voyait goutte, mais qui était très sage et preux et vigoureux, de venir le trouver sur le lieu du combat où il se tenait. Il y vint; et quand le maréchal le vit, il l'appela tout seul à l'écart, et lui dit à voix basse : « Sire, vous voyez la mésaventure qui nous est arrivée : nous avons perdu l'empereur Baudouin et le comte Louis et la plupart de nos hommes, et des meilleurs. Occupons-nous de sauver les autres; car si Dieu ne prend pitié de nous, nous

1. La *Romanie* est l'ensemble de l'empire grec, et plus spécialement ce qu'on appelle aujourd'hui la Turquie d'Europe ou la *Roumélie* (forme moderne de *Romanie*).

sommes tous perdus. » Ce qu'ils décidèrent fut que le doge retournerait dans le camp, encouragerait ses gens, et les ferait tous s'armer et se tenir prêts, chacun dans sa tente ou son baraquement, et que le maréchal resterait où il était avec les siens, tous en rang, jusqu'à la nuit, pour que leurs ennemis ne les vissent pas s'ébranler ; et quand il serait nuit, ils s'éloigneraient de la ville : le doge de Venise irait devant, et le maréchal ferait l'arrière-garde.

Ils attendirent donc jusqu'à la nuit ; quand il fut nuit, le doge se mit en marche, comme il était convenu, et Geoffroi le maréchal fit l'arrière-garde. Ils partirent au petit pas, emmenant tous leurs gens à pied et à cheval, blessés et autres, car ils n'en abandonnèrent aucun. Ils se dirigèrent vers une cité qu'on appelle Rodestoc[1], qui était bien à trois journées de là. C'est ainsi qu'ils s'éloignèrent d'Andrinople, et cette mésaventure advint en l'an de l'incarnation de Jésus-Christ douze cent cinq.

Cette retraite, dirigée avec autant de prudence que de courage, s'effectua bien, malgré divers incidents et la poursuite de Joannice. Mais l'empire latin avait reçu un coup dont il ne devait pas se relever. Le reste du livre de Villehardouin est occupé par le récit des guerres de Henri, frère et successeur de Baudouin, contre les Bulgaro-Valaques et les Grecs d'Europe et d'Asie. Il se termine (visiblement avant la fin qu'il devait avoir) par le récit de la mort de Boniface de

1. Rodestoc, aujourd'hui Rodosto (anciennement Rhaedestum), sur la mer de Marmara, à peu près à égale distance d'Andrinople et de Constantinople.

Montferrat, en septembre 1207. Boniface venait de se rencontrer à Messinople avec l'empereur Henri, auquel il avait fait hommage, et de donner cette ville en fief à Villehardouin.

Comme le marquis fut revenu à Messinople, il ne se passa pas plus de cinq jours qu'il fit une tournée à cheval, par le conseil des Grecs du pays, dans la montagne de Messinople, à plus d'une grande journée de la ville. Comme il s'en retournait après avoir vu ce qu'il voulait, les Bulgares du pays, voyant qu'il avait peu de gens avec lui, se rassemblèrent et vinrent attaquer son arrière-garde.

Quand le marquis entendit le bruit, il sauta sur un cheval, tout désarmé, une lance à la main, et, arrivé à l'arrière-garde qu'ils attaquaient, il leur courut sus, les refoula et les poursuivit. Là fut frappé d'une flèche le marquis Boniface de Montferrat, au gras du bras, sous l'épaule, mortellement, et le sang se mit à couler. Quand ses gens le virent, ils furent troublés et déconcertés, et commencèrent à se mal comporter. Ceux qui l'entouraient le soutinrent; mais il perdait beaucoup de sang, et il se pâma.

Ses gens, voyant qu'ils ne pouvaient plus compter sur lui, perdirent tout courage et se prirent à l'abandonner et à s'enfuir en désordre; ceux qui restèrent avec lui (ils étaient bien peu) furent tués. Les Bulgares lui coupèrent la tête et l'envoyèrent à Joannice, et ce fut une des plus grandes joies qu'il eût jamais eues.

Hélas! quel douloureux dommage ce fut à l'empereur Henri et à tous les Latins[1] de l'empire de perdre par une telle mésaventure un tel homme, un des meilleurs barons, et des plus larges, et des plus preux chevaliers qui fussent au monde!

La bataille de Philippople.

Par Henri de Valenciennes[2].

Le jour était beau et serein, et la plaine entre les deux armées si unie qu'il n'y avait rien qui pût gêner leur marche; elles étaient si près l'une de l'autre qu'elles se voyaient, et que la bataille ne pouvait être retardée. Basile, roi des Bulgares et des Valaques, avait mis ses hommes en ordre de combat; les armées s'approchèrent et se regardèrent. Il y avait des deux

1. Les *Latins* sont les Occidentaux catholiques, par opposition aux Grecs et autres Orientaux schismatiques.

2. Henri de Valenciennes était sans doute un ménestrel attaché à l'empereur Henri, successeur de son frère Baudouin de Flandre sur le trône de Constantinople. Il avait composé en laisses monorimes une histoire de cet empereur dont nous n'avons qu'une version abrégée et incomplète en prose. Nous lui empruntons le récit de la bataille de Philippople (2 août 1208), où Henri vainquit Basile, le successeur de Joannice; on y verra le beau rôle de Villehardouin, tant comme orateur que comme combattant.

côtés si grand bruit, tumulte et hennissement de chevaux qu'on n'y aurait pas ouï Dieu tonner.

L'empereur Henri allait haranguant ses gens de bataillon en bataillon, disant : « Seigneurs, je vous demande à tous d'être aujourd'hui des frères les uns pour les autres; si vous avez par hasard entre vous quelque rancune ou dépit, pardonnez-vous-les. Ne vous laissez pas effrayer; soyez hardis et confiants : nous les vaincrons aujourd'hui, s'il plaît à Dieu. »

Tous répondirent qu'ils y étaient résolus, et que de couardise il n'y aurait en ce jour pensée ni parole. Que vous dirai-je? tant par les exhortations du bon empereur Henri que parce que chacun s'était bien confessé et avait communié, tous étaient désireux et pressés de vaincre leurs ennemis.

Pendant qu'ils parlaient ainsi, le maréchal* de notre ost, Geoffroi de Villehardouin, vit accourir les Bulgares et les Valaques, huant et glapissant, qui croyaient avoir raison de nos fourriers*. Il fit dire à l'empereur d'avancer, et que la bataille commençait. L'empereur en fut très joyeux, car il ne désirait rien d'autre : « Beau sire Dieu, s'écria-t-il, daignez nous permettre de nous venger des Valaques et des Cumans! »

Il appela Pierre de Douai, et lui demanda de ne pas s'éloigner de lui pendant le combat. « J'ai, lui dit-il, très grande joie de voir qu'ils nous attendent; car s'ils avaient pris la fuite en ravageant le pays, je n'eusse guère eu d'espoir de revenir à

bon port ; nous serions tous morts de faim. » Puis il marcha à l'ennemi qu'il avait tant désiré rencontrer.

Ce matin-là, le temps était doux et frais, et les oisillons chantaient, chacun à sa façon, de leurs voix claires et joyeuses ; et Henri de Valenciennes dit que jamais dans toute sa vie il ne vit une plus belle journée. Bientôt les corps adverses s'attaquèrent avec grande fureur. Que Dieu aide les nôtres, qui risquent leur vie pour lui !

Basile s'avançait à la tête de trente-trois mille hommes, qu'il avait distribués en trente-six bataillons ; ils portaient des lances vertes avec un très long fer, et chevauchaient en grande fierté, car ils faisaient peu de cas de notre empereur et de ses gens et croyaient les prendre facilement à la main.

L'empereur, ayant de nouveau exhorté ses hommes, se fit amener son bon cheval Bayard[1], laça son heaume et fit porter devant lui l'enseigne impériale. Dans l'avant-garde étaient Pierre de Bracheux, Nicolas de Mailli, Geoffroi le maréchal et plusieurs autres ; il fut convenu qu'ils feraient la première charge, et que l'empereur resterait en arrière pour les protéger.

« Pour Dieu, seigneurs, dit Geoffroi le maréchal, que cette charge soit bien menée, de sorte que nos

1. Il était d'usage aux XIIe et XIIIe siècles de donner aux chevaux comme noms propres les adjectifs qui désignaient leur couleur : *Bayard* (bai), *Morel* (noir), *Vairon* (pie), *Blanchard* (blanc), *Baucent* (noir tacheté de blanc), etc.

ennemis ne puissent nous blâmer ni se gaber* de nous ! Celui qui se conduirait mal serait banni de la gloire de Notre-Seigneur. Souvenez-vous des anciens prud'hommes* qui ont vécu avant nous, et dont les noms sont encore rappelés dans les livres et les histoires. Sachez bien que celui qui mourra pour Dieu dans cette bataille, son âme s'en ira toute fleurie en paradis, et celui qui, s'étant bien comporté, en échappera vivant, sera honoré tous les jours de sa vie et rappelé avec éloge après sa mort. Le champ de bataille est à nous, pourvu que nous ayons pleine foi en Dieu. S'ils sont plus nombreux que nous, que nous importe ? Ils ne valent rien. Ils sont arrogants aujourd'hui parce qu'ils nous ont trouvés ces jours-ci un peu las ; mais nous voilà reposés et prêts à les étonner. Pour Dieu, seigneurs, n'attendons pas qu'ils nous attaquent les premiers. J'ai assez l'expérience de la guerre pour savoir que si on attaque ses ennemis du premier coup avec fougue et promptitude, on les épouvante et on a moins de peine à les mettre en déroute. Allons ! celui qui s'épargnera dans ce combat, que le Dieu de gloire ne lui donne jamais honneur ! »

Alors ils quittent les palefrois* et montent sur les destriers* ; les deux armées s'approchent. Les Valaques font sonner leurs trompes, et le chapelain Philippe, tenant en main la croix de notre rédemption, sermonne les nôtres et leur dit : « Seigneurs, ayez confiance en Notre-Seigneur ! Tous ces gens que vous

voyez sont des ennemis de Dieu, et vous êtes tous bons chrétiens, et, je l'espère, tous prud'hommes[2]; vous êtes venus ici de maints pays par le commandement du pape, vous vous êtes confessés et purifiés de vos péchés. Vous êtes le bon grain, et eux sont la paille. Je vous recommande à tous, comme pénitence, de charger les ennemis de Dieu, et je vous absous en son nom de tous les péchés que vous avez faits jusqu'à ce jour[1].

Alors ceux qui devaient charger s'avancèrent, lances baissées, piquant leurs chevaux des éperons et criant : « Saint-Sépulcre! » Au premier choc qu'ils firent contre les Valaques et les Cumans, chacun porta le sien par terre avec violence, si bien qu'à cette charge il y en eut beaucoup de tués et de blessés; et pour ceux qui tombaient il n'y avait aucun espoir de se relever, car aussitôt que les uns les avaient renversés, d'autres étaient là tout prêts qui les tuaient[3].

Les Bulgares, les Valaques et les Cumans, voyant que les premiers rangs étaient si cruellement et si

1. Remarquez la ressemblance de ce sermon (que nous abrégeons) avec celui de Turpin dans la *Chanson de Roland*, en n'oubliant pas que le livre de Henri était un poème imité des chansons de geste dans sa forme et son esprit.

2. Les Français établis dans l'empire grec se considéraient toujours comme des croisés et n'avaient pas renoncé à aller conquérir Jérusalem. « Saint Sépulcre! » était le cri de guerre des croisés.

3. C'étaient les sergents à pied qui accompagnaient les chevaliers et venaient égorger les ennemis portés à terre.

mortellement rompus, se mirent aussitôt à fuir sans plus attendre, et se dispersèrent, l'un ici, l'autre là, comme font les alouettes devant l'épervier.

Les autres bataillons chargèrent à leur tour dans l'ordre où il avait été convenu. Ils attaquèrent bientôt le corps même commandé par Basile, qui était de seize cents hommes, tandis qu'un de nos bataillons n'en comptait que vingt-cinq : Geoffroi le maréchal et Milon le Brébant étaient chacun à la tête du sien. Que vous dirai-je? Les ennemis prirent la fuite, et les nôtres les poursuivaient et les tuaient, bien que pour fuir plus vite ils jetassent leurs armes.

A ce moment, l'empereur s'avança à son tour, aussi richement armé qu'il convenait à son rang; pour se faire reconnaître il avait revêtu par-dessus ses armes une cotte de velours rouge semée de petites croix d'or, et semblable était le heaume qu'il portait sur la tête. On aurait en vain cherché un plus beau chevalier, quand il fut monté sur Bayard, faisant porter devant lui son oriflamme, également de velours rouge semé de croix d'or. Autour de lui chevauchaient ses compagnons, brûlant de combattre à leur tour et de se lancer après ceux qui déjà poursuivaient les ennemis.

Ainsi chacun fit son devoir, et personne ne mérita le blâme. Ceux à qui on avait commandé de charger les premiers le firent vaillamment, et ceux qui devaient les soutenir se conformèrent à l'ordre reçu. Et grâce à cela, ce jeudi deux août, ils remportèrent une belle victoire, et qui leur vint bien à point, par la

grâce de Notre-Seigneur; car sachez qu'ils n'avaient plus de provisions que pour la moitié d'un jour.

Basile et ses gens s'enfuirent, et nos gens les poursuivirent tant qu'ils purent voir leurs traces. Ce fut un vrai miracle de Dieu, car Basile les avait attaqués avec trente-trois mille hommes, distribués en trente-six bataillons, et nous n'avions que quinze bataillons, dont trois où il n'y avait que des Grecs; et le moindre des bataillons de Basile comptait neuf cents chevaliers, tandis que les nôtres n'en avaient que vingt-cinq, sauf celui de l'empereur, où ils étaient cinquante. C'était une bien mauvaise proportion, sans le secours de Dieu; mais les nôtres étaient comme les Innocents, et ceux de Basile étaient des diables.

Après leur défaite, il arriva dans l'ost une telle abondance de vivres que tous furent remplis de joie; toute la nuit se passa en grande allégresse et en divertissements. Chacun disait la patenôtre de saint Julien [1], dans l'espérance d'être bien hébergé le jour suivant.

Voilà le miracle que fit Notre-Seigneur en ce temps-là pour les chrétiens, et le grand accroissement qu'il donna à l'empire de Constantinople et à l'Eglise de Rome.

1. Saint Julien, dit l'*Hospitalier*, passait pour assurer un bon gîte aux pèlerins et aux voyageurs qui l'imploraient. Il y avait pour cela une prière spéciale qu'on appelait *l'oraison* ou *la patenôtre de saint Julien*.

Blondel et le roi Richard[1].

Le duc d'Autriche tenait le roi Richard en prison, et nul ne savait nouvelles de lui, fors seulement le duc et son conseil. Or il arriva que le roi avait nourri depuis l'enfance un ménestrel* qui s'appelait Blondel[2]. Ce ménestrel se dit qu'il le chercherait par tous pays jusqu'à ce qu'il en eût nouvelles; il se mit en route, et tant voyagea par les contrées étrangères qu'il y fut bien un an et demi, et nulle part il ne put entendre de vraies nouvelles du roi.

Il marcha tant, allant à l'aventure, qu'il arriva en Autriche, et il vint droit au château où le roi était en prison. Il se logea près de là chez une veuve et demanda à qui était ce château qui était si beau et si fort et si bien placé. Son hôtesse lui répondit qu'il était au duc d'Autriche.

1. Ce morceau est extrait d'un ouvrage composé à Reims en 1260 et désigné sous le nom de *Chronique de Reims* ou de *Récits d'un ménestrel de Reims*. C'est une histoire populaire fondée sur les on-dit courants beaucoup plus que sur des renseignements exacts. L'histoire de la délivrance de Richard Cœur de Lion, en particulier, est tout à fait légendaire. Richard, arrêté par le duc Léopold d'Autriche en 1192, fut vendu par lui trois mois après à l'empereur Henri VI et transporté en Allemagne; le lieu de sa captivité était connu de tous.

2. Il a existé en effet un Blondel, de Nesle en Artois, qui fut contemporain de Richard et nous a laissé beaucoup de chansons; mais il n'a fourni que son nom à la légende.

« Belle* hôtesse, dit Blondel, y a-t-il maintenant quelque prisonnier dans ce château?

— Certes oui, dit la bonne femme; il y en a un depuis plus de quatre ans. Mais nous ne pouvons savoir qui il est; et je vous dis qu'on le garde avec beaucoup de précautions; et nous croyons que c'est quelque grand seigneur. »

Quand Blondel entendit ces paroles, il en fut extrêmement joyeux, et il lui sembla en son cœur qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait; mais il n'en laissa rien voir à son hôtesse. Il s'endormit fort content et dormit jusqu'au jour, et quand il entendit le guetteur corner le jour[1] il se leva et alla à l'église prier Dieu de l'aider. Puis il se rendit au château, et se présenta au châtelain[2]; il lui dit qu'il était ménestrel et qu'il resterait volontiers avec lui s'il le voulait bien.

Le châtelain était un jeune chevalier de belle humeur, qui lui répondit qu'il le retiendrait volontiers. Blondel, tout heureux, alla chercher sa vielle* et ses autres instruments et vint s'installer au château. Il servit si bien le châtelain qu'il gagna tout à fait ses bonnes grâces, et il se mit bien avec tous les gens du château; mais jamais il ne put savoir qui était le prisonnier.

1. Le guetteur, dans les châteaux forts, passait la nuit à veiller sur le donjon qui dominait le château et sonnait du cor dès qu'il apercevait l'aube : c'est ce qu'on appelait « corner le jour ».

2. Le gouverneur du château : c'est le sens propre du mot *châtelain*.

Un jour, pendant les fêtes de Pâques, il se promenait tout seul dans le jardin qui était près de la tour, et en la regardant il se demandait si quelque hasard ne lui permettrait pas de voir le prisonnier. Pendant qu'il y rêvait, le roi regarda par une meurtrière qui était dans sa prison : il vit Blondel et le reconnut. Il pensa aussitôt à se faire connaître de lui, et il lui souvint d'une chanson qu'il avait jadis faite avec lui, et que nul ne savait qu'eux deux[1]. Il se mit à en chanter le premier couplet haut et clair, car il chantait très bien. Quand Blondel l'entendit, il reconnut aussitôt son maître, et il eut dans son cœur la plus grande joie qu'il eût eue en sa vie[2]. Il quitta le jardin, vint dans sa chambre, et, prenant sa vielle, il se mit à jouer un air où s'exprimait sa joie d'avoir retrouvé son seigneur.

Blondel demeura ainsi jusqu'à la Pentecôte, dissimulant si bien que personne ne se douta de son secret. Un jour il vint trouver le châtelain et lui dit : « Sire, si vous le vouliez bien, je m'en retournerais dans mon pays, car il y a trop longtemps que je n'y ai été. »

Le châtelain lui donna congé et lui fit présent

1. Il s'agit sans doute d'une de ces chansons composées par deux poètes, dans lesquelles chacun faisait alternativement un couplet. Richard a composé plusieurs chansons en français.

2. Dans une variante de ce récit, c'est Blondel qui chante le premier couplet, pour attirer éventuellement l'attention du prisonnier ; Richard lui répond par le second et ainsi se fait connaître.

d'un cheval et d'un vêtement neuf. Il s'en alla donc, et fit tant par ses journées[1] qu'il vint en Angleterre, et dit aux amis du roi et aux barons[2] qu'il l'avait trouvé et où il était.

Quand ils entendirent ces nouvelles, ils furent très joyeux, car le roi était l'homme le plus libéral qui jamais eût chaussé des éperons. Ils résolurent d'envoyer au duc d'Autriche pour racheter le roi, et ils élurent pour cela deux chevaliers des plus sages.

Les messagers firent tant par leurs journées qu'ils vinrent en Autriche, où ils trouvèrent le duc dans un sien château et le saluèrent de par les barons d'Angleterre et lui dirent : « Sire, nous sommes envoyés ici par les barons d'Angleterre. Ils ont appris que vous gardiez le roi Richard en prison, et ils vous mandent, sire, et vous prient que vous en preniez rançon, et ils vous en donneront tout ce que vous demanderez. »

Le duc leur répondit qu'il en prendrait conseil, et quand il l'eut fait il leur dit : « Beaux seigneurs, si vous voulez le ravoir, il vous faudra le racheter de deux cent mille marcs d'esterlins[3]. Et n'essayez pas de marchander, car ce serait peine perdue. »

Ils prirent congé et dirent qu'ils rapporteraient cela aux barons d'Angleterre. Et quand ceux-ci con-

1. Dans cette locution, qui n'est pas encore tout à fait hors d'usage, *journée* signifie proprement « le chemin qu'on fait en un jour », puis « étape ». C'est de là qu'est venu au mot anglais *journey* le sens de « voyage ».

nurent quelle était la rançon demandée par le duc, ils dirent que cela ne les arrêterait pas. Ils réunirent la somme et la firent porter au duc, et le duc leur remit le roi ; mais auparavant il leur fit donner bonne sûreté que jamais il ne chercherait à se venger.

La méfiance du seigneur de Beyrouth.

Par PHILIPPE DE NOVARE [1].

Jean d'Ibelin, seigneur de Beyrouth, et régent de Chypre pour le jeune roi Henri, son neveu, avait eu des différends avec l'empereur Frédéric II, suzerain du royaume, venu en Orient en 1229. Celui-ci, l'ayant invité à Limassol, en Chypre, où il venait d'arriver, avait exigé de lui ses deux fils en otage et les avait mis dans une dure prison; et Jean lui-même avait pu à grand peine s'échapper. Il s'ensuivit une guerre qui se continua après le retour de l'empereur en Occident, et dans laquelle Jean d'Ibelin eut de grands succès. En 1232, Frédéric essaya, par l'intermédiaire de l'évêque de Sidon, d'amener le seigneur de Beyrouth à venir trouver soit lui, soit un de ses lieutenants. Voici comment Jean d'Ibelin reçut cette proposition.

1. Philippe, né vers l'an 1200 à Novare, en Italie, d'une famille noble, passa jeune en Chypre, et devint un membre actif et brillant de la société toute française qui dominait alors dans ce royaume et dans ce qui restait encore du royaume de Jérusalem. Il avait écrit des mémoires, dont une partie seulement nous est parvenue (c'est de là que ce morceau est extrait); il a aussi composé des poésies et de remarquables ouvrages de jurisprudence et de morale.

L'évêque de Sidon fit demander au seigneur de Beyrouth, pour Dieu, pour son honneur et pour son profit, de lui donner un sauf-conduit pour aller auprès de lui, parce qu'il avait à lui parler. Le seigneur de Beyrouth répondit qu'il vînt de par Dieu, et lui donna un sauf-conduit.

Quand l'évêque fut en sa présence, il lut les lettres de créance de l'empereur et ajouta : « Sire, vous voyez par ces lettres que vous pouvez ajouter foi à mes paroles. L'empereur vous mande qu'il regrette beaucoup ce qui s'est passé entre vous et lui, et qu'il se comportera dorénavant de telle manière envers vous que vous et tous les vôtres en serez riches et puissants. Mais il veut que vous lui fassiez quelque honneur, pour que les gens ne puissent pas dire que vous l'avez vaincu. Tout ce qu'il vous demande est de venir en un endroit où il soit le maître, et de dire simplement, sans que cela tire à conséquence : *Je me mets à la merci de l'empereur et le reconnais comme mon seigneur pour mon fief de Beyrouth.*

— Sire évêque, à la fin de mon discours je ferai réponse à votre requête ; mais d'abord je vous dirai un conte et un exemple[1] qui est écrit au livre des tableaux[2] de Renard[3] ; il me semble qu'il s'applique

1. On appelait *exemples* les contes dans lesquels il y avait une moralité.

2. Les *tableaux* (mieux dit que *fableaux*) sont des contes plaisants en général.

3. Ce conte ne se trouve en fait dans aucun de nos recueils de contes de Renard, mais il était d'usage de ratta-

bien à la proposition que vous venez de me faire [1].

« Il arriva, dans une forêt où vivaient en abondance toutes sortes de bêtes, qu'il y avait un grand lion devenu malade, fort mélancolique et rechignant. Un jour qu'il était couché devant son antre, il vit passer une grande troupe de cerfs en pleine graisse, et en vit un plus gras que les autres, dont la chair excita sa convoitise. Il envoya un messager au cerf, le priant pour Dieu de venir le trouver, car il était malade et près de sa fin. Le cerf alla sans méfiance chez son seigneur. Dès qu'il eut passé le seuil de l'antre, le lion se jeta sur lui : il l'atteignit à la tête d'un coup de griffe et lui rabattit la peau du front sur le museau ; mais il était faible et malade, et de la force même du coup qu'il avait porté il tomba en arrière ; le cerf, qui était fort et bien portant, s'enfuit la tête toute ensanglantée ; il guérit de sa plaie, et dit qu'il n'entrerait plus jamais dans la cour du lion.

« Quelque temps après, le lion envoya au cerf un nouveau message, lui disant que, aussi vrai qu'il demandait à Dieu de le protéger, il n'avait voulu, lors de sa visite, que lui faire fête et l'embrasser, que par mésaventure ses ongles s'étaient accrochés à la tête de son hôte, et qu'en tombant, par suite de sa

cher au « Roman de Renard » (voy. p. 100, n. 2) tous les contes où figuraient des animaux.

1. La fable que raconte Jean d'Ibelin se retrouve dans un grand nombre de livres. Elle est d'origine indienne et est arrivée en Occident par l'intermédiaire des Grecs ; mais elle ne figure pas dans les recueils, latins ou français, de fables du moyen âge.

faiblesse, il l'avait égratigné malgré lui ; qu'il le priait de lui pardonner et de venir à lui. Le cerf se laissa convaincre et y retourna. Le lion, dès qu'il le vit, s'élança pour le saisir : ses griffes lui déchirèrent le dos jusqu'à la queue et en enlevèrent deux grandes lanières. Le cerf, se sentant blessé, fit un bond violent, et le lion, qui était encore faible, tomba en arrière. Le cerf s'enfuit et fut malade de ses blessures pendant près d'un an.

« Au bout d'un an le lion lui envoya de nouveaux messages, et le cerf fut si bien enjôlé et trahi qu'il revint à la cour. Le lion avait repris des forces : il se jeta sur le cerf et le tua, après quoi il ordonna qu'il fût écorché, ouvert et préparé pour son repas. Les bêtes qui mangent de la chair, comme Renard et Isengrin, s'en réjouirent, mais les autres étaient fort troublées de cette trahison. Le lion s'en aperçut et chercha par ses paroles à excuser sa déloyauté : « Seigneurs[1], dit-il, ne croyez pas que j'aie tué le cerf « par félonie ou par gourmandise : j'ai été obligé de « le faire pour mon salut, car tous les médecins « m'ont dit que je ne pouvais guérir de ma maladie « si je ne mangeais le cœur de ce cerf. »

Cependant Renard, qui avait été chargé de dépecer le cerf, avait dérobé et mangé le cœur : quand on le chercha, on ne le trouva pas. Tout le monde accusa Renard de l'avoir mangé, car il avait encore les babines sanglantes, et on cria qu'il avait mérité la mort. « Seigneurs, dit Renard, je suis prêt à ac-

« cepter le jugement que portera la cour[1]; écoutez « seulement mes raisons. Ce cerf est venu une pre- « mière fois chez le roi et il en est parti la tête sai- « gnante; il est venu une seconde fois et il y a laissé « deux lanières de sa peau; pour être revenu une « troisième fois si sottement mourir, il fallait qu'il « n'eût point de cœur[2], et on dit en proverbe : *Ce « qui n'y est pas, on ne peut le trouver.* Le cerf n'avait « pas de cœur; je ne l'ai donc pas mangé. Si j'ai le « museau sanglant, c'est que j'ai écorché et ouvert « le cerf, comme on me l'avait commandé. Je de- « mande que chacun en juge suivant Dieu et suivant « le droit. »

« Et tous dirent d'une voix que le cerf n'avait pas de cœur, et ainsi Renard fut quitte.

« Et je vous dis, sire évêque, continua le seigneur de Beyrouth, que je puis bien appliquer cet exemple à l'empereur et à moi. Il est le lion et je suis le cerf. Il m'a trompé deux fois : la première, ce fut à Limassol, où j'eus bien la tête écorchée; la seconde, ce fut quand je vins à lui, sortant du château de Didyme, et qu'il s'empara, contre les conventions, de toutes les forteresses de l'île : voilà les deux lanières de mon dos. Et si une troisième fois je me mets à sa merci et que je sois tué comme le cerf, je consens qu'on juge aussi que je n'ai pas de cœur.

1. Le tribunal féodal.

2. Chez les Indiens, comme chez les anciens Grecs, le cœur passait pour le siège de l'âme et de l'intelligence aussi bien que du sentiment.

« Je vous déclare donc, sire évêque, et je veux qu'il sache bien que jamais il ne me tiendra en son pouvoir ; et si, malgré moi et par malaventure, il m'arrivait d'être en face de lui, quand il aurait toute sa puissance et que je n'aurais ni aide d'enfants ou d'amis ni plus de force que le petit doigt de ma main, de ce petit doigt je me défendrais jusqu'à la mort. »

Ainsi se termina l'entretien.

La bataille de Mansourah

Par Jean de Joinville[1].

Mes chevaliers[2] et moi, nous nous résolûmes à

1. Jean de Joinville, né en 1224, mort en 1317, était sénéchal héréditaire de Champagne, c'est-à-dire chargé de la direction de l'hôtel du comte de Champagne et de hautes fonctions judiciaires. Il accompagna saint Louis dans sa première croisade (1248-1254), et vers 1272, écrivit ses souvenirs sur cette expédition, que plus tard il incorpora à son *Histoire de saint Louis*, composée en 1309. — La bataille de Mansourah (8 février 1250) commença par un succès : les croisés surprirent les Sarrasins dans leur camp, et ceux-ci l'évacuèrent en désordre ; mais l'imprudence du comte d'Artois, frère du roi, changea la victoire en désastre. Joinville ne raconte de cette terrible journée que les épisodes qui le concernent personnellement.

2. Joinville, qui était un grand seigneur, avait neuf chevaliers à sa solde, dont chacun à son tour commandait une troupe plus ou moins forte.

attaquer des Turcs qui chargeaient leur bagage dans leur camp. Pendant que nous les poursuivions, j'aperçus un Sarrasin qui montait sur son cheval; un sien chevalier lui tenait le frein. Comme il appuyait ses deux mains sur sa selle pour monter, je lui donnai de ma lance sous l'aisselle et le jetai mort. Quand son chevalier vit cela, il laissa là son seigneur et son cheval, et, comme je passais devant lui, il me porta sa lance entre les deux épaules et me coucha sur le cou de mon cheval, en pressant si fort que je ne pouvais tirer l'épée que j'avais au côté. Il me fallut tirer mon autre épée, qui était attachée à la selle de mon cheval; quand il me vit dégainer, il retira sa lance à lui et me laissa.

Quand nous fûmes sortis du camp des Sarrasins, nous trouvâmes bien six mille Turcs, au juger, qui avaient pris la campagne. Ils se jetèrent sur nous : ils tuèrent monseigneur Huon de Til-Châtel, seigneur de Conflans, l'un de mes bannerets[1], et renversèrent monseigneur Raoul de Vanault, un autre de mes chevaliers; mais nous courûmes le tirer de leurs mains.

Comme je revenais, les Turcs m'appuyèrent leurs lances sur le dos : mon cheval s'agenouilla sous la pression et je glissai entre ses deux oreilles; je me relevai dès que je le pus, l'écu au col et l'épée à la main, et me défendis contre les assaillants. Monsei-

1. Un chevalier banneret, c'est-à-dire ayant le droit de faire porter une bannière à ses armes, avait lui-même d'autres chevaliers sous ses ordres.

gneur Érard de Sivri (que Dieu absolve[1]!), un de mes chevaliers, s'approcha de moi et nous conseilla de nous réfugier auprès d'une maison en ruine qui était là et d'y attendre le roi qui arrivait. Comme nous y allions, les uns à pied, les autres à cheval, une grande bande de Turcs fondit sur nous : ils me firent tomber par terre, et passèrent par-dessus moi, si bien que mon écu vola au loin. Quand ils furent passés, monseigneur Érard de Sivri revint à moi, me releva, et m'emmena jusqu'aux murs de cette maison ruinée; nous y fûmes rejoints par monseigneur Hugues d'Écot, monseigneur Ferri de Louppi, et monseigneur Renaud de Ménoncourt.

Les Turcs nous assaillaient de toutes parts; quelques-uns entrèrent dans la maison ruinée à laquelle nous étions adossés, et, par-dessus les murs, ils nous piquaient de leurs lances. Nos chevaux se seraient enfuis, mais, à la prière de mes chevaliers, moi, qui avais perdu le mien, je les pris tous par les freins et les rênes. Mes chevaliers se défendaient si vigoureusement qu'ils furent loués de tous les prud'hommes[2] de l'ost[3], et de ceux qui virent le fait et de ceux qui l'entendirent raconter. Monseigneur Hugues d'Écot reçut trois coups de lance au visage; monseigneur Ferri de Louppi en reçut un entre les épaules, et la plaie était aussi large que le bondon d'un tonneau; monseigneur Érard de Sivri fut frappé d'une

1. Cette formule employée signifie toujours naturellement, en parlant de quelqu'un, qu'il est mort.

épée en plein visage, si bien que son nez pendait sur sa bouche.

Je pensai alors à monseigneur saint Jacques, dont j'avais fait le pèlerinage[1], et je l'implorai : « Monseigneur saint Jacques, aidez-moi et secourez-moi : j'en ai grand besoin! »

Je venais de faire ma prière quand monseigneur Érard de Sivri me dit : « Sire, si vous pensiez que ni moi ni mes hoirs nous ne dussions en avoir reproche, j'irais demander des secours pour vous au comte d'Anjou[2], que je vois là dans la plaine. »

Je lui dis : « Monseigneur Érard, vous feriez une chose qui vous ferait grand honneur si vous alliez chercher du secours pour sauver notre vie, car la vôtre est en bien grande aventure. » Et je disais bien vrai, car il mourut de la blessure qu'il avait.

Il demanda conseil à tous les chevaliers qui étaient là, et tous lui donnèrent le même conseil que moi. Alors[3] il me demanda de laisser aller son cheval, que je tenais par le frein avec les autres, et je le fis. Il put arriver au comte d'Anjou et lui demanda de

1. Il s'agit du fameux pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, que Joinville paraît avoir fait très jeune, en 1242. Voyez ci-dessus, p. 133, note 1.

2. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, plus tard roi de Sicile.

3. Érard de Sivri, par un point d'honneur dont les chansons de geste et l'histoire offrent de nombreux exemples, craignait le blâme s'il abandonnait ses compagnons en danger pour chercher du secours. Il ne s'y décide que parce que tous l'y engagent et que d'ailleurs il se sent blessé à mort.

venir nous secourir. Un riche homme[1] qui était avec le comte d'Anjou l'en dissuada, mais le comte lui dit qu'il ferait ce que demandait mon chevalier : il tourna bride pour venir vers nous, et plusieurs de ses sergents[*] poussèrent leurs chevaux. Quand les Sarrasins les virent approcher, ils nous laissèrent.

Comme j'étais ainsi à pied avec mes chevaliers, blessé comme je l'ai dit, le roi vint à la tête de son corps d'armée, avec grand bruit et grand éclat de trompettes et de timbales. Je n'ai jamais vu si bel armé, car il dominait tous ses gens depuis les épaules, un heaume[*] doré en tête, une épée d'Allemagne en main.

Quand il fut arrivé, les bons chevaliers qui étaient en sa compagnie se lancèrent au milieu des Turcs ; et sachez que ce fut un très beau fait d'armes, car on n'y tirait pas de l'arc ou de l'arbalète[2], mais les Turcs et nos gens, qui étaient tout mêlés les uns parmi les autres, se frappaient d'épées et de masses d'armes. Un écuyer à moi, qui s'était enfui avec ma bannière et qui était revenu, m'amena un cheval, sur lequel je montai, et je m'approchai du roi si bien que nous étions côte à côte.

1. C'est-à-dire un grand seigneur, comme *rico hombre* en espagnol.

2. On trouve ici la trace du mépris qu'avaient les chevaliers pour les armes de jet et ceux qui les employaient. Ce mépris s'exprime clairement dans les vers souvent cités de *Girard de Vienne* :

> Honte à celui qui premier fut archer !
> C'était un lâche, il n'osait approcher.

On conseille au roi de se rapprocher du camp, afin de s'appuyer sur sa réserve; mais il reçoit de son frère, le comte Alphonse de Poitiers, et d'autres, qui étaient en avant en grand péril, des messagers qui le supplient de ne pas rétrograder. Le connétable Humbert de Beaujeu vient lui dire que le comte d'Artois se défend désespérément à Mansourah et qu'il vienne le secourir. Le roi se résout à le faire, et dit au connétable de prendre les devants, et qu'il le suivra.

Je dis au connétable* que je l'accompagnerais, et il m'en remercia beaucoup. Comme nous étions en chemin, arriva un sergent du connétable, tout bouleversé, qui lui dit que le roi était arrêté dans sa marche et que les Turcs s'étaient mis entre lui et nous. Nous nous retournâmes, et nous vîmes qu'en effet il y en avait bien mille entre nous et lui, et nous n'étions que six.

Alors je dis au connétable : « Sire, nous ne pouvons rejoindre le roi au travers de ces gens; avançons, et mettons entre eux et nous ce fossé que vous voyez; peut-être ainsi pourrons-nous revenir au roi. »

Le connétable approuva mon avis. Sachez que si les Turcs avaient fait attention à nous, ils nous auraient tous tués; mais ils étaient trop occupés du roi et des autres corps d'armée, si bien qu'ils croyaient que nous étions des leurs.

Le roi et toute l'armée chrétienne sont refoulés vers le fleuve, où beaucoup d'hommes se noient. Joinville et le connétable essayent de se rapprocher du roi en suivant un cours d'eau qui se jetait dans le fleuve.

Nous arrivâmes à un ponceau qui était sur ce ruisseau, et je dis au connétable que nous ferions bien de rester là pour le garder : « Car si nous l'abandonnons, ils traverseront le ruisseau et attaqueront le roi par ici, et si nos gens sont assaillis de deux côtés, ils sont en grand danger. » C'est ce que nous fîmes.

On dit que nous aurions tous été perdus dès cette journée, si ce n'eût été le roi. Le sire de Chacenai et monseigneur Jean de Seignelai m'ont raconté que six Turcs avaient saisi la bride du cheval du roi et l'emmenaient, et qu'il s'en débarrassa tout seul par les grands coups d'épée qu'il leur donna. Et quand ses gens virent qu'il se défendait si bien, ils reprirent cœur, et plusieurs d'entre eux renoncèrent à passer le fleuve et se rapprochèrent du roi pour l'aider.

Nous qui gardions toujours le ponceau, nous vîmes venir à nous le comte Pierre de Bretagne[1], qui venait tout droit de Mansourah ; il avait reçu un coup d'épée au milieu du visage, si bien que le sang lui tombait dans la bouche ; il était sur un beau cheval bien fourni ; il avait jeté ses rênes sur l'arçon de sa selle, et il tenait l'arçon à deux mains pour que ses gens, qui venaient derrière lui et qui le pressaient beaucoup, ne le fissent pas aller plus vite que le pas. Il montrait bien qu'il ne craignait guère les Sarrasins, car

1. Pierre dit *Mauclerc*, qui jadis avait combattu le roi de France. Il avait résigné son duché en 1237. Il mourut en mer en retournant d'Égypte en France.

quand il crachait le sang de sa bouche et pouvait parler il disait souvent : « Bah! par le chef Dieu![1] avez-vous vu ces ribauds*? »

En queue de la troupe où il se trouvait venaient le comte de Soissons et monseigneur Pierre de Neuville, qui avait reçu plus d'un coup dans cette journée. Quand ils furent passés, les Turcs qui les poursuivaient virent que nous étions là à garder le ponceau et que nous leur faisions face : ils les laissèrent et se tournèrent vers nous.

Je courus au comte de Soissons, dont j'avais épousé la cousine germaine, et je lui dis : « Sire, je crois que vous ferez bien si vous restez à garder ce ponceau ; car si nous l'abandonnons, ces Turcs que vous voyez devant nous le passeront, et ainsi le roi sera attaqué par derrière et par devant. »

Il me demanda si je resterais avec lui, et je lui répondis : « Oui, très volontiers. » Alors le connétable nous dit de ne pas bouger de là jusqu'à ce qu'il revînt et nous amenât du secours.

Je restai donc là, sur mon cheval, le comte de Soissons à ma droite et monseigneur Pierre de Neuville à ma gauche. Voilà qu'un Turc, quittant le corps d'armée du roi qui était derrière nous, vint frapper dans le dos par derrière monseigneur Pierre de Neuville d'une masse d'armes, et du coup le coucha sur le col de son cheval, puis se lança au milieu du ponceau et retrouva les siens....

1. Voyez ci-dessus, p. 134, note 1.

Devant nous il y avait deux sergents du roi, dont l'un s'appelait Guillaume de Bohon et l'autre Jean de Gamaches : les Turcs leur amenèrent tout plein de vilains* à pied qui leur jetaient des mottes de terre; jamais ils ne purent les faire reculer sur nous. Enfin ils amenèrent un vilain qui leur jeta trois fois le feu grégeois* : à l'une des fois Guillaume de Bohon attrapa le pot de feu grégeois avec son écu, et si le feu s'était pris à quoi que ce soit sur lui, il aurait été entièrement brûlé.

Nous étions tout couverts des traits qu'on lançait aux sergents et qui les manquaient. Par aventure je trouvai un gamboison* d'étoupes* à un Sarrasin; je tournai la fente vers moi et je m'en fis un écu, qui me rendit grand service; car je ne fus blessé par leurs traits qu'en cinq endroits, et mon cheval en quinze.

Toutes les fois que nous voyions qu'ils pressaient trop les sergents, nous les chargions, et ils s'enfuyaient. Le bon comte de Soissons, dans la situation où nous étions, riait avec moi et me disait : « Sénéchal, laissons huer cette chiennaille; car, par la coiffe Dieu (c'est ainsi qu'il jurait), nous parlerons encore de cette journée, vous et moi, dans les chambres des dames[1]! »

Au soleil couchant, le connétable nous amena les arbalétriers du roi à pied, qui se mirent en rang

1. Nous dirions aujourd'hui « dans les salons ».

derrière nous. Et quand les Sarrasins les virent mettre le pied dans l'étrier des arbalètes[1], ils s'enfuirent et nous laissèrent.

Alors le connétable me dit : « Sénéchal, voilà qui est bien. Allez maintenant vers le roi, et ne le quittez pas d'aujourd'hui jusqu'à ce qu'il soit dans sa tente. »

Comme j'arrivais, monseigneur Jean de Valeri vint à lui et lui dit : « Sire, monseigneur Gaucher de Châtillon vous prie de lui confier le soin de l'arrière-garde. » Le roi le fit volontiers et se mit en chemin pour revenir à notre camp. Comme nous cheminions, je lui fis ôter son heaume* et lui donnai mon chapeau de fer* pour qu'il pût mieux respirer.

A ce moment vint à lui frère Henri de Rosnai, prévôt* de l'Hôpital[2], qui avait passé le fleuve; il lui baisa la main tout armé, et lui demanda s'il avait des nouvelles du comte d'Artois son frère, et le roi lui dit qu'il en avait assurément, car il était certain que son frère le comte d'Artois était en paradis. « Eh bien! sire, dit le prévôt, vous devez avoir grand réconfort en ce malheur; car jamais roi de France n'eut un honneur aussi grand que celui qui vous est échu aujourd'hui : vous avez passé un fleuve à la nage pour combattre vos ennemis, vous les avez

1. Les grandes arbalètes se bandaient au moyen d'un étrier sur lequel on appuyait fortement le pied.

2. « L'Hôpital », c'est à dire l'ordre militaire de Saint-Jean ou des Hospitaliers de Jérusalem, devenus plus tard les chevaliers de Rhodes, puis les chevaliers de Malte.

défaits et mis en fuite, et vous avez conquis leurs machines et leur camp, où vous coucherez cette nuit même. »

Et le roi répondit « que Dieu fût adoré pour tout ce qu'il lui donnait », et les larmes lui tombaient des yeux bien grosses.

Le dévouement des bourgeois de Calais.

Par JEAN FROISSART [1].

Aussitôt après la bataille de Créci, le 2 septembre 1346, le roi d'Angleterre Édouard III assiégea Calais, commandé par Jean de Vienne. Les assiégés se défendirent très vaillamment, mais au bout de quelques mois ils avaient épuisé leurs provisions, et l'étroit investissement de la ville les empêchait de se ravitailler. Le roi Philippe de Valois avait essayé de

1. Jean Froissart, né à Valenciennes en 1337, mort vers 1410, a écrit des *Chroniques* où il raconte l'histoire de la guerre entre les rois de France et d'Angleterre au XIVe siècle. Pour la première partie de son œuvre, et entre autres dans le récit que nous allons lire, il a fait beaucoup d'emprunts aux *Chroniques* antérieures de Jean le Bel, chanoine de Liège (1290-1370); mais il a toujours assoupli et orné le style, et souvent ajouté des détails qu'il connaissait d'ailleurs et qui font que ses récits ne sont pas de simples copies. — Froissart a fait de ce morceau deux rédactions successives : nous suivrons la première, en empruntant quelques traits intéressants à la seconde. — Le dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons a été contesté de nos jours, mais sans raisons suffisantes.

faire lever le siège, mais les positions où les Anglais s'étaient fortifiés étaient inexpugnables, et il avait dû se retirer. Au mois d'août 1347, la famine sévissait à Calais avec une telle rigueur que les assiégés se virent obligés de se rendre. Jean de Vienne, du haut des remparts, parlementa avec Gautier de Mauni, envoyé par Édouard III, pour obtenir des conditions favorables. Le roi d'Angleterre, très irrité de la longue résistance des Calaisiens, voulait qu'ils se rendissent à merci. Sur les instances de Gautier de Mauni, il consentit que les habitants fussent épargnés, à condition que six bourgeois des plus notables viendraient, pieds nus, en chemise, et la corde au cou, lui apporter les clefs de la ville et se mettre à sa discrétion.

Alors monseigneur * Jean de Vienne quitta les créneaux, et vint au marché, et fit sonner la cloche pour assembler tous les habitants. Au son de la cloche ils accoururent tous, hommes et femmes, désireux de savoir des nouvelles, car la famine les avait réduits à un tel état qu'ils ne pouvaient durer plus longtemps.

Quand ils furent tous venus et assemblés dans la grande place, hommes et femmes, monseigneur Jean de Vienne leur rapporta les paroles du roi Édouard, et leur dit qu'il fallait en passer par là, et qu'ils eussent à en délibérer et à donner réponse sans délai. Quand ils entendirent ce rapport, ils se mirent tous à crier et à pleurer tellement et si amèrement qu'il n'y a si dur cœur au monde, s'il les avait vus et entendus, qui n'en eût eu pitié; et monseigneur Jean de Vienne en avait si grande pitié qu'il en larmoyait tendrement.

Un peu après se leva le plus riche homme de la

ville, qu'on appelait sire* Eustache de Saint-Pierre, et devant tous il parla ainsi : « Seigneurs*, ce serait une grande pitié et un grand malheur de laisser mourir tout ce peuple qui est là, par famine ou autrement, quand on peut trouver un moyen de l'en empêcher. Et ce serait une grande aumône et une bonne œuvre devant Notre-Seigneur de les préserver d'un tel malheur. En ce qui est de moi, j'ai si grande espérance de trouver grâce et pardon auprès de Notre-Seigneur si je meurs pour sauver ce peuple, que je veux être le premier : je consens à me mettre à la discrétion du noble roi d'Angleterre, nu-tête et nu-pieds, en chemise et la hart au cou. »

Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut dit cette parole, chacun alla l'adorer, et plusieurs hommes et femmes se jetaient à ses pieds en pleurant tendrement : c'était grande pitié d'être là, de les entendre et de les regarder.

Ensuite un autre très honnête bourgeois et d'une grande situation, qui était père de deux belles demoiselles, jeunes, gentes* et gracieuses, se leva et dit qu'il ferait compagnie à son compère et cousin sire Eustache de Saint-Pierre ; on l'appelait sire Jean d'Aire. Puis se leva le troisième, qui s'appelait sire Jacquemon de Wissant, qui était fort riche de biens meubles et immeubles, et il dit qu'il ferait compagnie aux deux autres, et autant en dit Pierre de Wissant, son fils. Le cinquième fut sire Jean de Piennes, et le sixième sire Andre d'Ardres. Tous ces six bour-

geois étaient les plus riches et les plus puissants de Calais, et ceux qui tenaient les premiers rangs dans la ville ; mais par compassion, et pour sauver leurs femmes et leurs enfants, et le reste des habitants, ils s'offrirent tous de bonne volonté et dirent au capitaine : « Sire, emmenez-nous tous au roi d'Angleterre dans l'état qu'il a dit ; car nous voulons tous mourir si c'est notre destinée, et nous prendrons la mort en gré. »

Monseigneur Jean de Vienne avait si grande pitié de ce qu'il voyait et entendait, qu'il pleurait aussi tendrement que s'il avait vu tous les siens au cercueil. Mais, puisqu'il le fallait, il les fit dévêtir au milieu du marché, ne gardant que leurs braies* et leurs chemises, nu-pieds et nu-tête. On apporta toutes les clefs des portes et des guichets de la ville de Calais et celles de la citadelle. On mit à ces six bourgeois la hart au cou, et ainsi ils s'avancèrent hors du marché, monseigneur Jean de Vienne marchant devant eux, qui pleurait bien tendrement, et autant en faisaient tous les chevaliers et écuyers qui étaient là, de la grande pitié qu'ils avaient. Hommes et femmes et enfants les suivaient en pleurant et criant si fort que c'était grande pitié à voir.

Les six bourgeois s'en allaient d'un air joyeux, quoiqu'ils eussent bien petite espérance de revenir, et pour réconforter le peuple ils disaient : « Bonnes gens, ne pleurez point ; ce que nous faisons, c'est pour sauver le reste de la ville. Il vaut mieux que

nous mourions, puisque les choses sont ainsi, que toutes les bonnes gens de cette ville, et Dieu aura pitié de nos âmes. »

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la porte, convoyés par les plaintes, les cris et les pleurs. Monseigneur Jean de Vienne fit ouvrir la porte toute grande, et refermer derrière lui et les six bourgeois, et vint à monseigneur Gautier de Mauni, qui l'attendait hors de la barrière, devant la porte, et lui dit : « Monseigneur Gautier, je vous remets, comme capitaine de Calais, et par le consentement du peuple de cette ville, les six bourgeois que voici. Et je vous jure qu'ils sont aujourd'hui, ou plutôt qu'ils étaient, les plus honorables et notables de personne, de richesse et d'ancienneté, dans la ville de Calais ; et ils portent avec eux toutes les clefs de la ville et de la citadelle. Et je vous prie, gentil seigneur, que vous veuillez prier le roi d'Angleterre pour ces bonnes gens, qu'ils ne soient pas mis à mort.

— Je ne sais, répondit le seigneur de Mauni, ce que décidera monseigneur le roi ; mais je vous promets que j'en ferai mon possible. »

Alors on ouvrit la barrière : les six bourgeois s'en allèrent dans l'état que je vous ai dit, avec monseigneur Gautier de Mauni, qui les conduisit vers l'hôtel du roi, et monseigneur Jean de Vienne rentra dans la ville de Calais par le guichet.

Le roi était en ce moment dans sa chambre, en grande compagnie de comtes, de barons et de che-

valiers. Quand on lui dit que les bourgeois de Calais arrivaient dans l'état qu'il avait demandé, il sortit et s'en vint à la place devant son hôtel, suivi de tous ces seigneurs et de beaucoup d'autres qui y accoururent pour voir ces gens de Calais et ce qui adviendrait d'eux. Et aussi la reine d'Angleterre[1], qui était dans un état de grossesse très avancé, suivit le roi son seigneur.

Voici venir monseigneur Gautier de Mauni à cheval et les bourgeois derrière lui à pied ; il descendit dans la place, et la foule s'ouvrit pour lui faire passage. Il s'approcha du roi et lui dit en anglais : « Monseigneur, voici la représentation de la ville de Calais, telle que vous l'avez demandée. »

Le roi ne dit pas un mot et leur lança un regard courroucé ; car il haïssait depuis longtemps les habitants de Calais à cause des grands dommages qu'autrefois ils avaient faits aux Anglais sur mer.

Les six bourgeois se mirent aussitôt à genoux devant le roi et dirent en joignant leurs mains : « Noble sire et noble roi, nous voici tous six, qui sommes de longue date bourgeois de Calais et riches marchands. Nous vous apportons les clefs de la ville et de la citadelle de Calais et nous vous les livrons à votre plaisir ; et nous nous mettons nous-mêmes à votre merci, dans l'état que vous voyez, pour sauver le

1. Philippe de Hainaut, fille de Guillaume le Bon, comte de Hainaut, et mariée en 1328 à Edouard III.

reste du peuple de Calais. Veuillez avoir merci et pitié de nous par votre très haute noblesse. »

Certes il n'y eut alors en la place seigneur, chevalier ni vaillant homme qui se pût tenir de pleurer de pitié, ni qui de longtemps pût dire un mot. Le roi les regardait toujours plus cruellement, car il avait le cœur si dur et si rempli de courroux qu'il ne pouvait parler. Enfin, quand il parla, ce fut pour commander en anglais qu'on leur coupât la tête aussitôt. Tous les barons et les chevaliers qui étaient là priaient le roi aussi instamment qu'ils le pouvaient d'avoir pitié d'eux ; mais il ne voulait rien entendre.

Alors monseigneur Gautier de Mauni lui dit : « Ah ! noble sire, veuillez réfréner votre passion. Vous avez la renommée de gentillesse et noblesse souveraines : ne faites pas une chose qui la diminuerait et ferait mal parler de vous. Si vous n'avez pas pitié de ces gens, tout le monde dira que c'aura été une grande cruauté de faire mourir ces honnêtes bourgeois, qui de leur propre volonté se sont mis à votre discrétion pour sauver les autres. »

Mais le roi fronça les sourcils et dit : « Mauni, Mauni, taisez-vous ; car il n'en sera pas autrement. Qu'on fasse venir le coupe-tête[1] ! Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, qu'il faut que ceux-là meurent aussi. »

Alors la noble reine d'Angleterre, qui pleurait si

1. Le bourreau.

tendrement qu'on ne pouvait le soutenir, fit un acte de grande humilité. Elle se jeta à genoux devant le roi son seigneur et lui dit : « Ah ! gentil sire, depuis que je passai la mer pour venir ici, en grand péril, comme vous le savez, je ne vous ai rien demandé. Et maintenant je vous demande humblement, et comme don personnel, que, pour le fils de la Vierge Marie et pour l'amour de moi, vous ayez pitié de ces six hommes ! »

Le roi attendit un peu pour répondre, regardant sa femme qui pleurait agenouillée devant lui, et son cœur s'attendrit, car il n'aurait pas voulu lui faire de peine dans la situation où elle était. Il dit enfin : « Ah ! dame, j'aurais mieux aimé que vous ne fussiez pas ici ! Vous me priez si instamment que je ne puis vous refuser, et, bien que je le fasse malgré moi, tenez : je vous les donne ; faites-en à votre plaisir.

— Monseigneur, dit la bonne dame, grand merci ! »

Alors la reine se releva et fit relever les six bourgeois, et leur fit ôter les harts qu'ils avaient autour de leurs cous, et les emmena avec elle en son hôtel, et les fit revêtir, et leur donna à dîner et leur fit avoir ce jour-là toutes leurs aises. Le lendemain matin elle fit donner à chacun six nobles * et les fit conduire hors du camp par monseigneur Samson d'Auberchicourt et monseigneur Paon de Ruet, aussi loin qu'il le fallait pour qu'ils fussent hors de tout danger. Alors les deux chevaliers les recomman-

dèrent à Dieu et retournèrent au camp, et les bourgeois de Calais s'en allèrent à Saint-Omer.

La mort du jeune Gaston de Foix.

Par Jean Froissart.

Le comte de Foix Gaston III, dit *Phœbus* (1343-1391), était un des plus puissants seigneurs de France. Froissart visita sa cour en 1388, et y entendit raconter la terrible histoire suivante, qui donne une idée des mœurs cruelles et perfides de cette époque. — Le comte de Foix avait un fils unique, appelé Gaston comme lui ; il était brouillé avec sa femme, sœur du fameux Charles III, dit *le Mauvais*, roi de Navarre, et qui s'était retirée chez son frère. Le jeune Gaston, devenu adolescent, voulut aller voir sa mère.

Le jeune damoiseau pouvait avoir quinze à seize ans. Il était très beau et avenant, et ressemblait de toutes façons à son père. Il lui prit envie d'aller jusqu'au royaume de Navarre, pour visiter sa mère et le roi son oncle. Ce fut un très grand malheur pour lui et pour le pays de Foix.

Quand il fut venu en Navarre, on lui fit très bon accueil, et il se tint avec sa mère assez longtemps, puis il prit congé d'elle, et, quelque discours qu'il lui tint ou quelque prière qu'il lui fît, il ne put la décider à revenir avec lui dans le pays de Foix, car elle n'osait pas se fier à son mari. Elle resta donc en Na-

varre, et son fils vint à Pampelune pour prendre congé du roi de Navarre son oncle. Le roi le reçut très bien, le garda plus de dix jours, et lui fit de très beaux présents ainsi qu'aux gens de sa suite; mais le dernier présent qu'il lui fit, ce fut la mort de l'enfant; vous allez voir comment.

Quand le jouvenceau fut sur son départ, le roi l'emmena dans sa chambre secrètement, et lui donna un beau sachet plein d'une poudre telle qu'il n'y a créature vivante, si elle en mangeait une pincée, qui ne mourût aussitôt sans qu'on pût y apporter remède. « Gaston, beau neveu, dit le roi, fais ce que je te dirai. Tu vois que le comte de Foix, ton père, a pris en haine, à grand tort, ta mère ma sœur, ce qui me fait beaucoup de chagrin et doit t'en faire aussi. Si tu veux que tout change et que ta mère rentre en grâce auprès de ton père, prends, quand tu trouveras une bonne occasion, un peu de cette poudre, et, sans que personne te voie, mets-en sur ce que mangera ton père. Dès qu'il en aura mangé, il ne songera plus qu'à revoir sa femme, et à partir de ce moment ils s'aimeront tant l'un l'autre qu'ils ne voudront jamais se séparer. C'est ce que tu dois désirer pardessus toutes choses. Et garde-toi bien de t'ouvrir à personne de ce que je t'ai dit, car tout serait perdu. »

Le jeune homme, qui prenait pour vérité tout ce que lui disait son oncle de Navarre, répondit qu'il suivrait ses recommandations. Il quitta Pampelune et revint à Orthez auprès de son père, qui l'accueillit

très bien et lui demanda des nouvelles de Navarre, et quels présents on lui avait faits dans ce pays. Il les montra tous, excepté le sachet où était la poudre, qu'il avait su très bien cacher en cousant à l'intérieur de sa robe* les rubans qui le soutenaient.

Le comte de Foix avait élevé un jeune garçon appelé Ivain, qui vivait en frère avec Gaston, si bien qu'ils couchaient souvent ensemble dans la même chambre. Ils s'aimaient beaucoup, étant presque du même âge, et s'habillaient ordinairement de robes* pareilles et de même couleur. Un jour il arriva qu'ils se trompèrent de robes, comme font les enfants, et que la robe de Gaston se trouva sur le lit d'Ivain. Ivain, qui était assez curieux, sentit le sachet plein de poudre et demanda à Gaston :

« Qu'est-ce donc que tu portes toujours là? »

Gaston ne fut pas joyeux de cette parole, et il dit : « Rends-moi ma robe, Ivain; tu n'en as que faire. »

Ivain lui rejeta sa robe; Gaston la mit, et fut pensif toute la journée.

Trois jours après, il arriva qu'il se fâcha contre Ivain et qu'il le frappa, si bien qu'Ivain s'en alla, tout pleurant, en la chambre du comte, où il le trouva qui revenait de la messe. Le comte, le voyant pleurer, lui demanda :

« Qu'y a-t-il, Ivain?

— Monseigneur, dit-il, Gaston m'a battu, et il mériterait d'être battu autant ou plus que moi.

— Pourquoi? » dit le comte, qui est prompt à imaginer, et qui entra aussitôt en soupçon.

« Par ma foi, monseigneur, depuis qu'il est revenu de Navarre, il porte dans sa poitrine un sachet tout plein de poudre; je ne sais à quoi elle sert, ni ce qu'il veut en faire, si ce n'est qu'il m'a dit une ou deux fois que madame sa mère serait bientôt mieux en votre grâce qu'elle n'a jamais été.

— Holà! dit le comte, tais-toi, et prends bien garde de ne parler à homme du monde de ce que tu m'as dit. »

Le comte de Foix rêva profondément, et dissimula jusqu'à l'heure du dîner; puis il s'assit à sa table dans la grande salle comme les autres jours. Gaston, son fils, avait coutume de le servir de tous les plats[1] et d'en faire l'essai devant lui[2]. Il avait posé le premier plat devant son père et fait son service, quand le comte, qui ne pensait qu'à ce qu'Ivain lui avait raconté, se mit à le regarder avec attention et vit le ruban du sachet qui tenait à la robe de son fils. Alors il sentit tout son sang s'émouvoir, et il dit :

« Gaston, approche! j'ai à te parler à l'oreille. »

Le jouvenceau s'approcha de la table. Alors le

1. C'était l'usage, au moyen âge, que les jeunes gens nobles servissent à table leurs parents ou leurs patrons.

2. A l'époque où nous sommes, les grands craignaient toujours, et non sans raison, d'être empoisonnés; ils faisaient goûter par ceux qui les servaient tout ce qu'ils devaient manger et boire : c'est ce qu'on appelait « faire l'essai ».

comte ouvrit son vêtement, et prit un couteau dont il coupa les rubans du sachet, qui lui resta dans la main. Il le garda, puis demanda à son fils : « Qu'y a-t-il dans ce sachet ? »

Le jouvenceau, surpris et éperdu, ne sonna mot ; il devint tout pâle et se mit à trembler, car il se sentait en faute. Le comte ouvrit le sachet, prit de la poudre, en mit sur une rondelle de pain et la donna à manger à un chien : dès que le chien eut mangé et avalé un morceau de ce pain, il tourna les yeux et mourut tout d'un coup.

Quand le comte de Foix vit cela, on comprend qu'il fut ébahi et courroucé. Il se leva, prit un couteau et voulut le lancer à son fils ; il l'aurait tué si les chevaliers et écuyers qui étaient là ne s'étaient mis en travers, disant :

« Monseigneur, pour Dieu ! ne vous hâtez point trop, mais informez-vous de toute l'affaire avant de punir votre fils. »

Quand le comte put parler, ce fut d'abord en son gascon[1] : « O Gaston, *fals traditour*[2] ! s'écria-t-il, pour toi, pour accroître ton héritage, j'ai eu guerre et discorde avec le roi de France, le roi d'Angleterre, le roi d'Espagne, le roi de Navarre et le roi d'Aragon.

1. Gaston Phœbus avait pour langue maternelle le gascon qui lui revenait involontairement à l'esprit dans un moment de grande émotion comme celui-là ; mais il parlait ordinairement et fort bien le français de France.

2. « Faux traître, traître perfide. »

J'ai pour toi lutté et tenu contre eux, et tu veux maintenant m'assassiner! Cela te vient d'un naturel scélérat, et tu as mérité de mourir! »

Alors il sauta par-dessus la table[1], un couteau à la main, et il voulait le tuer sur le coup, mais ses chevaliers et ses écuyers se mirent devant lui, la plupart à genoux, et lui dirent :

« Ah! monseigneur, par pitié, ne tuez pas Gaston! Vous n'avez pas d'autre enfant. Faites-le garder et informez-vous soigneusement de la vérité. Peut-être ne savait-il pas ce qu'il portait et n'a-t-il nulle faute en ce crime.

— Eh bien! dit le comte, mettez-le dans la tour, et qu'on le garde si bien qu'il m'en soit rendu bon compte. »

Alors le jeune homme fut enfermé dans la tour du château....

Le comte convoqua à Orthez tous les nobles et prélats, barons et chevaliers, de Foix et de Béarn, et tous les notables de ces deux pays. Quand ils furent venus à Orthez, il leur dit la cause pour laquelle il les avait mandés, et comment il avait trouvé son fils Gaston en faute si grande et si énorme qu'il avait mérité la mort, et que son intention était qu'il mourût. Toute l'assemblée répondit d'une voix à cette parole, et dit : « Monseigneur, sauf votre

1. La table seigneuriale était adossée au mur (voyez p. 95, note 1); pour passer rapidement dans la salle, il arrivait souvent qu'on sautait par-dessus.

grace, nous ne voulons pas que Gaston, votre fils, meure : c'est votre héritier, et vous n'en avez pas d'autre. »

Quand le comte entendit tous ses hommes l'implorer pour son fils, il s'apaisa un peu, et résolut de le châtier par un emprisonnement de quelques mois, après lesquels il l'enverrait pour deux ou trois ans en un lointain voyage, pour qu'il fût hors de sa présence jusqu'à ce qu'il eût oublié sa colère, et que le jouvenceau, ayant plus d'âge et ayant vu plus de choses, fût revenu en meilleures dispositions et en sens plus rassis. Il congédia l'assemblée ; mais ceux du comté de Foix ne voulurent quitter Orthez que si le comte leur promettait qu'il ne mettrait pas son fils à mort, tant ils aimaient le jouvenceau. Il le leur promit, disant qu'il le tiendrait seulement quelque temps en prison pour le corriger. Sur cette promesse ils quittèrent tous Orthez, et Gaston resta prisonnier dans la tour....

Il était enfermé dans une chambre où il n'y avait guère de lumière, et il y resta pendant dix jours, où il ne but et mangea que bien peu, quoiqu'on lui apportât tous les jours assez à boire et à manger ; mais quand on lui apportait sa nourriture, il la mettait à l'écart et n'en goûtait pas, et on dit qu'on trouva intacts tous les aliments qu'on lui avait apportés dans cette prison, et qu'il ne les avait nullement entamés, si bien que c'est merveille qu'il ait pu vivre si longtemps. Il n'avait avec lui aucun

compagnon ni surveillant pour le conseiller ou le réconforter; il ne dépouilla pas ses vêtements pendant tout le temps qu'il y fut, et il tomba dans une grande tristesse et mélancolie, maudissant l'heure où il était né pour en venir à telle fin.

Le jour de son trépas, celui qui lui servait à boire et à manger lui dit :

« Gaston, voici du vin et de la viande pour vous.

— Mettez-le là », dit Gaston.

Alors celui qui le servait regarda et vit dans un coin de la prison tous les aliments qu'on lui avait apportés depuis neuf jours et auxquels il n'avait pas touché. Il referma la porte et s'en vint au comte de Foix et lui dit :

« Monseigneur, pour Dieu, faites attention à votre fils, car il se laisse mourir de faim dans sa prison, et je crois qu'il n'a pas mangé depuis qu'il y est entré; car j'ai vu dans un coin tout ce qu'on lui a servi depuis le premier jour. »

A cette parole le comte de Foix entra en grande colère. Il vint à la prison, se fit ouvrir la porte et marcha droit sur son fils, qui était sur son lit. Or il tenait à la main un petit couteau long et mince avec lequel il était en train de se faire les ongles; il le tenait par la lame si près de la pointe, que la pointe ne dépassait pas ses doigts de la longueur d'un denier*: il heurta son fils à la gorge, dans sa colère, avec cette pointe, en sorte qu'il l'atteignit à une veine, en disant d'une voix irritée :

« Ah! *traditour*, pourquoi ne veux-tu pas manger? »

Et aussitôt, sans rien dire d'autre, il s'en alla et rentra dans sa chambre.

Mais le jouvenceau avait été tout épouvanté et troublé de la venue de son père, et avec cela il était affaibli par ce long jeûne, et la pointe du couteau l'avait atteint à la gorge, très peu sans doute, mais à une veine, si bien qu'il se tourna de côté et rendit l'âme.

A peine le comte était-il rentré dans sa chambre que celui qui servait le jouvenceau y accourut et lui dit : « Monseigneur, Gaston est mort!

— Mort? dit le comte.

— Oui, monseigneur, il est mort. »

Le comte ne voulait pas croire que ce fût vrai : il envoya dans la prison un sien chevalier qui était là près de lui. Le chevalier y alla et revint dire que vraiment Gaston était mort et qu'il n'y avait point de remède. Alors le comte de Foix fut courroucé au delà de ce qu'on peut dire, et il se mit à regretter son fils en grande douleur, disant : « Ah! Gaston, Gaston! quel triste jour pour toi et pour moi! quelle funeste destinée! Pourquoi es-tu allé en Navarre? Je n'aurai plus jamais de joie! »

Il fit venir son barbier et fit raser sa chevelure[1], et se fit habiller de noir ainsi que tous ceux de sa

1. Au moyen âge, comme dans l'antiquité, on se coupait les cheveux en signe de deuil.

maison, et le corps du jouvenceau fut porté, au milieu des pleurs et des cris, au couvent des frères mineurs[1] à Orthez et y fut enterré.

Ainsi mourut le jeune Gaston de Foix. Ce fut son père qui lui donna le coup de la mort, mais ce fut vraiment le roi de Navarre qui le tua.

1. Aux Franciscains. Les grands seigneurs avaient d'ordinaire leurs sépultures dans les couvents des Dominicains ou des Franciscains, qui se chargeaient de dire des messes et des prières pour leurs âmes.

VOCABULAIRE

EXPLICATIF

des mots vieillis ou dont le sens a changé

Adouber, armer, proprement armer chevalier.

APPELLATIONS. Il était d'usage, au moyen âge, de se parler, même entre amis et proches parents, en se donnant des titres de politesse. Le mari appelait sa femme *dame* (ou, plus tendrement, *sœur*); la femme appelait son mari *sire*. Les enfants disaient à leurs parents : *sire* ou *sire père*, *dame* ou *dame mère*. En parlant à son fils, à son frère, on faisait volontiers précéder les titres de parenté du mot *beau*, terme d'affection (on ne s'appelait que rarement par son nom). En s'adressant à plusieurs personnes, même de condition égale ou inférieure, on les appelait : *seigneurs*. — Le titre de *monseigneur* était affecté aux chevaliers, et en les nommant à la troisième personne on faisait précéder leur nom de ce titre (*messire* en est une autre forme). En s'adressant à un chevalier ou à un bourgeois on disait : *sire*; à un inférieur on disait volontiers : *frère* et *beau sire*, *beau frère*, *bel ami*. On interpellait un inconnu de la classe guerrière, mais qu'on jugeait de rang modeste, par le mot *vassal*. On n'appelait par leurs prénoms tout court que les gens de condition tout à fait inférieure ; employer les diminutifs de ces prénoms était encore plus familier. — Les noms de famille héréditaires n'existaient pas, au moins dans la période ancienne : ce que nous appelons « prénom » était le *nom*, auquel on joignait d'ordinaire un *surnom*, qui pour les nobles était le nom de leur fief, pour les autres le nom de leur lieu d'origine quand ils le quittaient, ou un surnom personnel.

ARMEMENT. L'armement défensif d'un chevalier se composait essentiellement du *heaume* ou casque, du *haubert*, vêtement de cuir sur lequel étaient cousues des mailles de fer, plus tard vêtement fait entièrement de mailles de fer,

et de l'*écu* ou bouclier (voyez ***Boucle***). La *ventaille* était une pièce du *haubert* qui se relevait par devant et protégeait le visage. Le *chapeau de fer* était un casque léger qui ne couvrait que le haut de la tête. Le *hoqueton* était un vêtement de coton plus ou moins rembourré qu'on portait sous le *haubert*, et qui était visible quand on n'avait pas endossé le *haubert*; le *gamboison* était à peu près la même chose. — L'*écu* était allongé ou rond; l'*écu* rond était muni au centre d'une *boucle* (voy. ce mot); la *targe* était un très grand *écu* allongé et de forme recourbée. L'armement offensif comprenait la lance et l'épée. — Les chevaliers portaient des éperons d'or.

Assonance, voyez VERSIFICATION.

Aumusse, voyez VÊTEMENT.

Bachelier. Le mot *bachelier* n'a primitivement que le sens de « jeune homme ». Comme on opposait le *bachelier*, non encore chevalier, mais aspirant à l'être, au chevalier, on désigna de ce nom ceux qui, dans les diverses Facultés, avaient reçu un premier grade. De là le sens actuel.

Bailli, officier qui rendait la justice au nom du roi ou d'un seigneur.

Baron. Un *baron* est d'abord simplement un homme libre qui porte les armes; puis il désigne un guerrier d'un certain rang, puis un chevalier de condition supérieure aux autres. Il n'est devenu que plus tard un titre particulier de noblesse.

Beau, dans *beau fils*, etc., voyez APPELLATIONS.

Besant, voyez MONNAIES.

Bliaut, voyez VÊTEMENT.

Boucle. La boucle est la partie centrale et proéminente de certains écus ronds; un écu *bouclier* est proprement un écu muni d'une *boucle*; de là notre substantif *bouclier*.

Braies, voyez VÊTEMENT.

Branc, lame de l'épée, puis épée.

Carreau, trait lancé par l'arbalète, bois muni d'un fer de forme pyramidale.

Cembel. Le *cembel* était un usage guerrier que l'on ne saurait mieux comparer qu'au jeu de barres des enfants, qui en est l'imitation. Ceux qui « portaient un *cembel* » s'approchaient le plus qu'ils pouvaient du camp ennemi ou de la ville assiégée et souvent en frappaient la porte de leurs

lances, en adressant des provocations à leurs adversaires. Ceux-ci sortaient et poursuivaient les porteurs du *cembel*, qui se retiraient vers le gros de leurs troupes; si les poursuivants s'approchaient de trop près, ils étaient poursuivis à leur tour, et ainsi souvent un combat général s'engageait entre les deux armées.

Chambellan, proprement valet de chambre.

Chanson de geste (ou simplement ***chanson***), poème épique sur un sujet national; *geste* veut dire histoire. Ces poèmes se chantaient réellement. Voyez *Jongleur*, *Vielle*.

Chapeau de fer, voyez Armement.

Charte, écrit, généralement sur une feuille de parchemin, où était contenu un engagement, un traité, une donation, etc.

Chausses, voy. Vêtement.

Chevaux. Le cheval occupait une place très importante, comme il est naturel, dans la vie du chevalier ou combattant à cheval. On distinguait entre le *palefroi*, cheval de promenade ou de voyage, et le *destrier*, cheval de bataille. Les chevaux avaient des noms propres (le cheval de Roland s'appelait *Veillantif*, et cf. p. 181, n. 1) et étaient très aimés de leurs maîtres. — Le *sommier* est une bête de somme, cheval, âne ou mulet.

Clerc. On appelait *clercs* tous ceux qui s'occupaient d'études; d'ailleurs, même quand ils ne comptaient pas devenir prêtres, ils recevaient les ordres mineurs et étaient tonsurés; mais ils pouvaient se marier, et exerçaient toutes les professions libérales.

Connétable, commandant en chef des armées du roi de France.

Cotte, voyez Vêtement.

Couarder (Se), ancien verbe dérivé de *couard*, « poltron »; nous n'employons plus guère que le dérivé *couardise*.

Couette, lit de plume.

Couvre-chef de plaisance, sorte de voile léger, en soie, que l'on portait par-dessus sa coiffure.

Dame, voyez Appellations.

Damoiseau, jeune homme de famille noble.

Denier, voyez Monnaies.

Destrier, voyez Chevaux.

Donjon, la tour la plus élevée et la plus forte d'un château; c'était la dernière défense quand le château était pris; c'est là qu'étaient placés les guetteurs qui surveillaient les environs.

Écu, voyez ARMEMENT.

Écuyer, homme d'armes attaché à la personne d'un chevalier (ainsi nommé parce qu'il portait l'écu de son maître).

Esterlins, voyez MONNAIES.

Fauteuil. Le *fauteuil*, d'après l'étymologie (allemand *Faltstuhl*), est proprement un siège pliant : le *fauteuil* dit de Dagobert, qu'on voit à la Bibliothèque nationale, montre que la forme du trône de nos anciens rois était bien celle d'un pliant.

Fleuri. On appelait la chevelure blanche, la barbe blanche, *fleurie*, par comparaison à la floraison blanche des arbres fruitiers.

Fourrier. Les fourriers sont proprement les hommes qui vont chercher du fourrage pour les chevaux d'une armée en marche; puis on désigna ainsi les gens qui précédaient un prince ou un grand seigneur en voyage pour lui préparer un logement.

FOURRURES. Les gens riches portaient constamment des fourrures, les unes sous les vêtements, comme le *pelisson*, qui s'appliquait sur la peau, les autres aux vêtements extérieurs et surtout aux manteaux. Les fourrures précieuses étaient fort recherchées, surtout l'hermine, le *sable* (zibeline), le *vair* et le *gris* (ventre et dos du petit-gris).

Frère, voyez APPELLATIONS.

Fusil, morceau d'acier avec lequel on frappe sur un caillou pour en faire jaillir du feu. On a appelé *fusils* les anciennes armes à feu munies de ces briquets.

Gaber, railler, se moquer de; on dit aussi *se gaber de*.

Galère, navire mû par des rameurs.

Gamboison, voyez ARMEMENT.

Gent, fém. *gente*, gentil, agréable.

Gentil, *gentillesse*, noble, noblesse. Ce sens est conservé dans *gentilhomme*.

Grégeois (Feu). Le *feu grégeois* (grec), composition chimique dont on n'a pas tout à fait retrouvé le secret, brûlait, sans qu'on pût l'éteindre, tout ce à quoi il se prenait. On le lançait d'ordinaire à la main dans des pots ou des fioles.

Gris, voyez FOURRURES.

Haubert, voy. ARMEMENT.

Heaume, voy. ARMEMENT.

Héraut. Les hérauts étaient des officiers subalternes, chargés de faire les messages, les

proclamations, et aussi de reconnaître et de signaler, dans les tournois, les armoiries de chaque combattant.

Heuse, voyez VÊTEMENT.

Hoqueton, voy. ARMEMENT.

Jongleur (il vaudrait mieux dire *jougleur*, du latin *joculatorem*). On appelait ainsi des hommes dont le métier était de réciter des poèmes en s'accompagnant d'instruments (voy. ***Vielle***). Ils débitaient aussi des contes, jouaient de petites scènes comiques, et souvent exécutaient des tours d'adresse et d'escamotage. Ils venaient en bande aux fêtes et aux noces, et étaient souvent richement récompensés.

Laisse, voy. VERSIFICATION.

Livre, voyez MONNAIES.

Magne, grand ; mot qui ne se dit qu'en parlant de Charlemagne, au nom duquel, qui est simplement Charles, il s'est attaché.

Malard, canard sauvage.

Marc, voyez MONNAIES.

Marche, proprement province (de l'empire carolingien) limitrophe d'un pays ennemi, puis contrée en général. De là *marquis*, comte ou gouverneur d'une *marche*. Roland était marquis de Bretagne, ou comte de la marche de Bretagne.

Maréchal. Le *maréchal* est d'abord celui qui est chargé de la surveillance des chevaux, puis le commandant de la cavalerie, et enfin à peu près le chef d'état-major d'une armée féodale.

Ménestrel. Le mot *ménestrel* signifie proprement « serviteur, homme de service » ; mais au XIIIe siècle il désigne presque toujours un musicien et poète au service d'un grand seigneur.

Messire, voyez APPELLATIONS.

MONNAIES. Les monnaies mentionnées dans nos récits sont le *denier*, le *sou*, la *livre*, le *besant*, le *noble* et le *marc*. La *livre* valait vingt *sous*, le *sou* valait douze *deniers*. Le *sou* était une pièce d'argent dont la valeur intrinsèque était à peu près celle d'un franc actuel, mais dont le pouvoir était notablement supérieur. Le mot *denier*, outre son sens propre, se prend au pluriel dans le sens général d' « argent ». — Le *besant* est une monnaie orientale en or, d'une valeur intrinsèque d'environ vingt francs, mais d'un pouvoir très supérieur. — Les *nobles*, ou *nobles à la rose*, étaient une monnaie d'or an-

glaise, qui représentait environ 25 francs de valeur intrinsèque, mais, comme toutes les monnaies d'alors, avait un pouvoir plus élevé. — Le *marc* était une monnaie de compte, valant environ une demi-livre. — L'épithète d'*esterlin* ajoutée à une monnaie indique qu'elle est anglaise et qu'elle a un certain titre : c'est le mot anglais *sterling*.

Monorime, voyez VERSIFICATION.

Monseigneur, voyez APPELLATIONS.

Moutier, proprement « monastère », puis « église » en général.

Noble, voyez MONNAIES.

Olifant, proprement « éléphant », puis « ivoire », puis « cor d'ivoire », et en particulier le cor de Roland.

Ost. Ce mot signifie une armée en expédition, qu'elle soit campée ou en marche ; il se dit aussi quelquefois d'une flotte de guerre.

Palefroi, voyez CHEVAUX.

Parâtre, ancien mot pour « beau-père » au sens de « mari de la mère » (de même *marâtre*, « belle-mère, femme du père »).

Pelisson, voy. FOURRURES.

Pennon, « flamme », petite bannière attachée à la lance.

Perche. Les oiseaux de proie dressés pour la chasse, faucons, éperviers, autours, étaient attachés, dans l'intérieur des demeures, sur des perches horizontales.

Pierrière, machine de guerre qui lançait de grosses pierres.

Pourpoint, voyez VÊTEMENT.

Prévôt, officier civil d'un seigneur féodal, chargé de rendre la justice entre les vassaux non nobles. Le *prévôt* de l'ordre de l'Hôpital était un dignitaire investi de fonctions judiciaires.

Prud'homme. Ce mot désigne, au moyen âge, un homme pourvu de toutes les vertus purement laïques, surtout de sagesse, de prudence et d'intégrité. Il se prend souvent dans un sens assez vague pour désigner en général un homme honorable, considéré.

Ribaud, homme de rien, de conduite peu estimable, adonné aux plus bas offices sociaux ; se prend comme terme général de mépris.

Robe, voyez VÊTEMENT.

Sable, voyez FOURRURES.

Seigneur, voyez APPELLATIONS.

Sénéchal. Le *sénéchal* avait, dans une cour féodale, à la fois des fonctions judiciaires et la surveillance de tout ce qui concernait la tenue de la maison seigneuriale.

Sergent. Les *sergents* sont les combattants non nobles ; il y avait des *sergents* à pied et à cheval.

Sire, voyez APPELLATIONS.

Sœur, voyez APPELLATIONS.

Sommier, voyez CHEVAUX.

Sou, voyez MONNAIES.

Tables, espèce de trictrac, qu'on jouait avec des dés et des dames.

Targe, voyez ARMEMENT.

Truand, vagabond, mendiant, homme grossier et méprisable.

Vair, voyez FOURRURES.

Vassal. *Vassal* veut dire « homme libre dépendant féodalement d'un autre », mais aussi en général « homme de la classe guerrière ». Voyez APPELLATIONS.

Ventaille, voy. ARMEMENT.

Vermiller, se dit de l'action du sanglier qui fouille la terre pour y chercher des vers.

VERSIFICATION. Les chansons de geste ou poèmes épiques étaient composées en vers de dix ou douze syllabes groupés en *laisses monorimes* ou suites de vers de nombre inégal, réunis par la rime ou l'*assonance*. L'*assonance* diffère de la rime en ce qu'elle ne porte que sur la dernière voyelle sonore du vers, tandis que la rime exige l'accord des consonnes qui suivent : ainsi *bec, fer, après* ou *barbe, visage, battent, chapes* assonent, mais ne riment pas. — Les poèmes narratifs qui ne sont pas proprement épiques sont généralement écrits en vers de huit syllabes rimant deux à deux.

VÊTEMENT. Le vêtement masculin se composait du *pelisson* (voyez FOURRURES), de la chemise, des *braies* ou caleçon de toile qu'on ne voyait pas, des *chausses* ou bas qui revêtaient les pieds et les jambes, des *heuses*, bottes plus ou moins évasées, du *bliaut*, tunique ajustée en drap ou en soie (remplacé plus tard par la *cotte*, à peu près semblable), ou de la *robe*, qui descendait plus bas, et du manteau sans manches attaché au cou par une agrafe (le *pourpoint*, qui n'apparait qu'au XIVe siècle, est

une cotte rembourrée et fermée par des boutons). — On portait comme coiffure un chapeau ou, quand on était jeune, une toque; l'*aumusse* était un bonnet en forme de capuchon, généralement fourré, qui pouvait être rattaché au manteau ou à la cotte. Voyez au mot *Couvre-chef*.

Vielle. Ce mot, en ancien français, ne désigne pas, comme aujourd'hui, un instrument mécanique, mais un véritable violon dont on jouait avec un archet. C'est avec la *vielle* que les *jongleurs* accompagnaient les poèmes qu'ils chantaient.

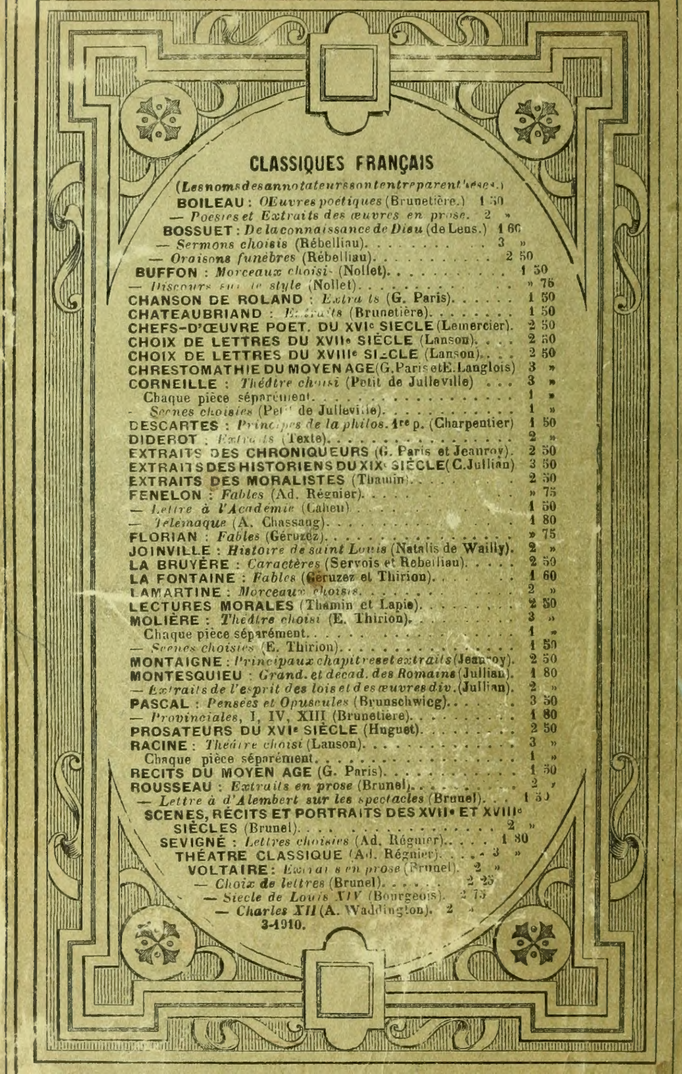
Vilain, proprement « paysan », et surtout « paysan de condition servile ». Ce mot avait pris le sens général d'« homme de basse condition, sans éducation, grossier », par opposition à *courtois*, « qui fréquente la cour, bien élevé, de manières distinguées ».

Vilenie, acte d'un vilain.

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE.

Paris. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.



CLASSIQUES FRANÇAIS

(Les noms des annotateurs sont entre parenthèses.)

BOILEAU : *Œuvres poétiques* (Brunetière.) 1 50
— *Poésies et Extraits des œuvres en prose.* 2 »
BOSSUET : *De la connaissance de Dieu* (de Lens.) 1 60
— *Sermons choisis* (Rébelliau). . . . . 3 »
— *Oraisons funèbres* (Rébelliau). 2 50
BUFFON : *Morceaux choisis* (Nollet). 1 50
— *Discours sur le style* (Nollet). . . . . » 75
CHANSON DE ROLAND : *Extraits* (G. Paris). 1 50
CHATEAUBRIAND : *Extraits* (Brunetière). 1 50
CHEFS-D'ŒUVRE POET. DU XVIe SIECLE (Lemercier). 2 50
CHOIX DE LETTRES DU XVIIe SIÈCLE (Lanson). . . . 2 50
CHOIX DE LETTRES DU XVIIIe SIÈCLE (Lanson). . . . 2 50
CHRESTOMATHIE DU MOYEN AGE (G. Paris et E. Langlois) 3 »
CORNEILLE : *Théâtre choisi* (Petit de Julleville) . . . 3 »
Chaque pièce séparément. . . . . 1 »
— *Scènes choisies* (Petit de Julleville). . . . . 1 »
DESCARTES : *Principes de la philos.* 1re p. (Charpentier) 1 50
DIDEROT : *Extraits* (Texte). . . . . 2 »
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS (G. Paris et Jeanroy). 2 50
EXTRAITS DES HISTORIENS DU XIXe SIÈCLE (C. Jullian) 3 50
EXTRAITS DES MORALISTES (Thamin). 2 50
FENELON : *Fables* (Ad. Régnier). . . . . » 75
— *Lettre à l'Académie* (Caheu) 1 50
— *Télémaque* (A. Chassang). 1 80
FLORIAN : *Fables* (Géruzez). . . . . » 75
JOINVILLE : *Histoire de saint Louis* (Natalis de Wailly). 2 »
LA BRUYÈRE : *Caractères* (Servois et Rebelliau). . . . 2 50
LA FONTAINE : *Fables* (Géruzez et Thirion). 1 60
LAMARTINE : *Morceaux choisis*. . . . . 2 »
LECTURES MORALES (Thamin et Lapie). 2 50
MOLIÈRE : *Théâtre choisi* (E. Thirion). . . . . 3 »
Chaque pièce séparément. . . . . 1 »
— *Scènes choisies* (E. Thirion). 1 50
MONTAIGNE : *Principaux chapitres et extraits* (Jeanroy). 2 50
MONTESQUIEU : *Grand. et decad. des Romains* (Jullian). 1 80
— *Extraits de l'esprit des lois et des œuvres div.* (Jullian). 2 »
PASCAL : *Pensées et Opuscules* (Brunschwicg). 3 50
— *Provinciales*, I, IV, XIII (Brunetière). 1 80
PROSATEURS DU XVIe SIÈCLE (Huguet). 2 50
RACINE : *Théâtre choisi* (Lanson). . . . . 3 »
Chaque pièce séparément. . . . . 1 »
RECITS DU MOYEN AGE (G. Paris). 1 50
ROUSSEAU : *Extraits en prose* (Brunel). . . . . 2 »
— *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (Brunel). . . 1 50
SCENES, RÉCITS ET PORTRAITS DES XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES (Brunel). . . . . 2 »
SEVIGNÉ : *Lettres choisies* (Ad. Régnier). 1 80
THÉATRE CLASSIQUE (Ad. Régnier). . . . . 3 »
VOLTAIRE : *Extraits en prose* (Brunel). 2 »
— *Choix de lettres* (Brunel). 2 25
— *Siècle de Louis XIV* (Bourgeois). 2 75
— *Charles XII* (A. Waddington). 2 »

3-1910.